

EPÉUS

Cela faisait trois fois que la Renault Espace noire tournait en rond autour de la place de la Concorde. La clim fonctionnait à fond à l'intérieur de l'habitacle. Pourtant des gouttes de sueur perlaient sur les visages des cinq occupants qui étaient vêtus de combinaisons noires. Entre les jambes des quatre passagers émergeaient des fusils d'assaut de type Kalachnikov et un grand sac à dos sombre.

Un groupe d'hommes armés et déterminés prend le contrôle d'un palace parisien et de ses clients qui deviennent autant d'otages. La BRI BAC et RAID se positionnent et préparent leurs interventions.

Flash back un an plus tôt : Gabriel, fraîchement retraité du service action de la DGSE, se met au service de Jean Latour, industriel en vue qui a entrepris de monter avec un général en retraite un service antiterroriste autonome. Nom de code « Epéus ». La première mission de Gabriel et de son équipe sera de former les premières recrues : trois jeunes issus des « quartiers sensibles ».

JEAN-JACQUES RICHARD est spécialiste en sécurité et intelligence économique et diplômé d'HEC. Fort de 30 ans d'expériences acquises au sein de grands groupes et sur le terrain d'opérations sensibles, il est également conférencier et blogueur sur toutes les thématiques liées à la sécurité. Jean-Jacques Richard est aussi officier et réserviste opérationnel de la gendarmerie nationale.



Prix : 19 €
ISBN : 978-2-37158-345-0
www.editions-onde.com

EPÉUS

Jean-Jacques Richard

Jean-Jacques

RICHARD

EPÉUS

La Bibliothèque de Tibert

Éditions de l'Onde

©Jean-Jacques Richard, 2023

JEAN-JACQUES RICHARD

Epéus

Editions de l'Onde

AVERTISSEMENT

Ce livre est un roman,
et toute ressemblance avec des personnages existants
ne serait que fortuite.

Chapitre I

15 octobre 2018. Cela faisait trois fois que la Renault Espace noire tournait en rond autour de la place de la Concorde. La clim fonctionnait à fond à l'intérieur de l'habitacle. Pourtant des gouttes de sueur perlaient sur les visages des cinq occupants du véhicule qui étaient vêtus de combinaisons noires. Entre les jambes des quatre passagers émergeaient des fusils d'assaut de type Kalachnikov et un grand sac à dos noir.

Le passager avant prit son téléphone et composa très lentement un premier, puis un second et enfin un troisième numéro avant d'appuyer sur la touche « conférence » de son iPhone. « Vous êtes prêts ? » Oui, ils étaient prêts, confirmèrent les trois correspondants. Avec une voix glaciale, l'homme annonça « 5 minutes », puis raccrocha immédiatement.

À l'arrière, les passagers de l'Espace ne disaient pas un mot, agrippant de leurs mains gantées le canon de leur fusil d'assaut, cachés des regards par les vitres teintées. La tension était palpable dans la voiture, les visages étaient crispés, en particulier celui du chauffeur dont les muscles maxillo-faciaux saillaient et ne cessaient de bouger, tant sa mâchoire était contractée.

L'Espace noire fit prudemment un nouveau tour de la place de la Concorde, dans une circulation qui, à 21 heures, devenait de plus en plus fluide. Parvenu au nord de la place, le véhicule s'arrêta net sur la chaussée, le long d'un terre-plein situé entre l'entrée principale du palace Le Crillon et celle de l'Automobile Club de France. C'était l'heure, les cinq occupants jaillirent comme un seul homme du véhicule. Juste avant de descendre, le passager avant baissa son pare-soleil et plaça sur le toit du véhicule un gyrophare bleu. Sur le pare-soleil était inscrit en lettres capitales « POLICE ».

Le chauffeur prit la tête du groupe, suivi par ses quatre comparses en file indienne. Ils avançaient à grandes enjambées, se faufilant entre les voitures afin de rejoindre le trottoir qui longeait l'hôtel. Tout à coup, le chauffeur épaula son arme automatique et ouvrit le feu à plusieurs reprises sur des véhicules stationnés devant le Palace.

Les détonations avaient fendu la rumeur sourde de la ville en ce début de soirée et un vent de panique s'empara instantanément des passants qui se

trouvaient à proximité du groupe d'hommes. Dans l'affolement qui se diffusait comme une traînée de poudre à l'ensemble de la place de la Concorde, une femme trébucha et chuta aux pieds des cinq hommes qui ne s'arrêtèrent pas pour autant, poursuivant leur avancée d'un pas décidé.

Soudain, de nouveaux coups de feu claquèrent au loin, amplifiant, encore si possible, l'effroi des personnes qui n'avaient pas encore fui la place par les rues adjacentes. Des tirs quelque peu étouffés par les bâtiments derrière lesquels on imaginait une nouvelle scène de fusillade.

Tout en progressant, l'homme qui semblait être le leader du groupe fit soudainement un signe, désignant deux gendarmes qui arrivaient sur la gauche en courant, arme à la main.

« Bien pris ». Le troisième homme de la colonne épaula son arme et tira à quatre reprises, neutralisant les deux militaires qui devaient se trouver en faction devant l'ambassade des États-Unis située à une trentaine de mètres de l'entrée principale du Crillon.

Une odeur de poudre parfumait déjà une partie de la place. Dans le lointain, l'on entendait des véhicules, sirènes hurlantes, se rapprocher rapidement.

Les cinq hommes se trouvaient maintenant face à la porte-tambour du palace et s'apprêtaient à pénétrer dans l'hôtel quand surgirent derrière eux deux motards de la BRAV-M¹ de la DOPC². Patrouillant à quelques centaines de mètres de là, les deux motards étaient les premiers à arriver sur les lieux. À peine étaient-ils descendus de leur moto, Sig Sauer SP2022 en main, que les deux policiers prirent la foudre, comme ils le disent dans leur jargon pour signifier une avalanche de coups de poing. Or, dans ce cas précis, c'était une rafale de tirs d'arme automatique que les deux motards essuyaient.

Cachés derrière une vieille Mercedes 600 à présent criblée de balles, les deux policiers tentaient de répliquer, quelque peu submergés par le déferlement de tirs provenant de l'hôtel.

En quelques minutes, comme par magie, la place de la Concorde et les rues avoisinantes s'étaient vidées. Plusieurs dizaines de voitures avaient été abandonnées par leurs occupants et seuls les échanges de coups de feu venaient perturber le silence qui s'était emparé de la place dorénavant déserte.

¹ Brigades de répression des actions violentes motorisées (BRAV-M)

² Direction de l'ordre public et de la circulation de la Préfecture de Police de Paris

Après un échange de tirs particulièrement fourni, les deux policiers tentèrent de reprendre leurs esprits.

« Tu en as vu combien ? » demanda l'un des policiers à son collègue, tout en regardant sa montre. Il venait de s'offrir le dernier modèle G-Shock de Casio, des montres très appréciées par les policiers et militaires pour leur résistance. Il était 21 h 12. « Deux, peut-être trois... Et toi ? »

— Moi, j'en compte deux.

— Ils nous arrosent à la Kalach, ces fils de putes. »

Accroupis derrière la voiture leur servant de bouclier, les deux motards, qui en avaient pourtant déjà vu d'autres, étaient impressionnés par la puissance de feu qui les canardait. En prenant leur service quelques heures plus tôt, ils étaient tous les deux très loin de s'imaginer se retrouver au centre d'une telle scène de chaos, même s'ils étaient préparés psychologiquement depuis les attentats du 13 novembre 2015.

« Putain ! Regarde ! Qu'est-ce qu'ils foutent ? »

Pendant un bref instant, les deux grilles en fer forgé du Crillon s'ouvrirent, laissant sortir dix personnes qui, après quelques pas hésitants, se mirent l'une après l'autre à genoux, les mains en l'air, suppliant de ne pas tirer.

Légalement assourdis, des tirs se faisaient toujours entendre un peu plus loin, certainement rue Boissy-d'Anglas. Généralement très fréquentée, surtout à cette heure de la journée, cette rue piétonne qui sépare l'ambassade américaine de l'Hôtel de Crillon, donne accès à plusieurs hôtels, restaurants et cafés huppés, notamment le Buddha Bar, un bar « lounge » incontournable à Paris, mais aussi aux Ambassadeurs, le bar cossu du Crillon. À cet instant, les passants et autres touristes devaient l'avoir vidée, comme l'ensemble des rues du quartier.

Brusquement, les coups de feu s'arrêtèrent et le silence se fit, entrecoupé par les cris et les gémissements des otages qui imploraient de ne pas tirer et les sirènes hurlantes des véhicules des forces de l'ordre qui se déployaient sur la place et autour du palace parisien. Les fusillades semblaient enfin terminées. Une à une, les sirènes des véhicules de police et de secours furent coupées, plongeant la place dans un silence assourdissant.

Soudain, un scooter stationné tout près de l'entrée de l'Automobile Club de France explosa, suivi quelques secondes plus tard par un deuxième, au niveau de l'accès donnant au jardin des Tuileries. Presque simultanément, un

troisième scooter explosa à l'angle de la rue Royale et de la place Concorde. Les explosions puissantes laissaient de nombreux débris jonchant le sol.

Les deux policiers de la BRAV-M, secoués par la première explosion sans être blessés, se cherchèrent du regard.

« C'est quoi ce bordel ? », s'exclama l'un des motards en enlevant son casque de moto, puis en le jetant au sol.

— Regarde ! Il y a des otages qui viennent vers nous. »

S'agissait-il d'otages ou de kamikazes ? Les deux policiers ne savaient plus à quoi s'attendre. Les trois explosions consécutives avaient dégagé une épaisse fumée âcre qui n'ajoutait que davantage de trouble à la scène post-apocalyptique qui s'offrait à leurs yeux. Les esprits des deux policiers travaillaient à toute allure, analysant aussi vite que possible les événements qui s'enchaînaient.

« Avancez doucement et gardez bien les mains en l'air, entendirent-ils dans leur dos. Avancez et ne vous arrêtez pas. » Derrière les deux motards, deux Ford Mondeo grises de la BAC 75N³ avaient été disposées en travers afin de protéger leurs équipages composés de trois policiers par véhicule. Les « Baqueux » avaient endossé leur gilet pare-balles et leur casque lourd. Ils étaient armés de fusils à pompe et de fusils d'assaut HK G36, arme en dotation dans la police nationale depuis les attentats de 2015 à Paris.

Reconnaissable à son galon, un commissaire criait en direction des otages. « Par ici, par ici. Continuez d'avancer. Encore... encore... encore dix mètres. » Cinq personnes s'approchaient, égarées, hésitantes, tandis que, plus loin, les cinq autres otages restaient agenouillés devant l'hôtel. Le quartier avait été entièrement bouclé par les forces de l'ordre, de l'Arc de Triomphe jusqu'au Châtelet, et de la place de la Madeleine jusqu'à l'Assemblée nationale. Tous les bâtiments officiels avaient été placés en alerte maximale.

Les cinq otages, toujours les mains levées, finirent par dépasser les deux Ford de la BAC et n'étaient maintenant plus qu'à une cinquantaine de mètres des effectifs de la 75N. La scène qui se déroulait sous les yeux des deux motards était digne d'une super-production américaine : cinq personnes hébétées, mains en l'air, marchaient dans la fumée et les lumières

³ Brigades anti-criminalité de nuit à Paris

tournoyantes des gyrophares, encerclées par une trentaine de policiers qui les tenaient en joue, prêts à tirer au moindre geste équivoque.

Des ordres se mirent à fuser en rafale. « Couchez-vous, face contre sol. Écartez les jambes et les bras. » Les cinq otages, deux hommes et trois femmes, s'exécutèrent.

« Retournez-vous. Mettez-vous sur le dos et gardez les jambes écartées. » Les malheureux obéissaient, tels des automates.

« Maintenant, asseyez-vous et enlevez tous vos vêtements. Allons, exécutez-vous. » Sans broncher, les cinq otages retirèrent leurs hauts de vêtement, maladroitement. Une des femmes qui ne portait pas de soutien-gorge laissa apparaître une poitrine opulente.

« Bien. Maintenant, allongez-vous sur le dos, les jambes en l'air, et enlevez le reste de vos vêtements, chaussures comprises. »

Les otages s'exécutaient machinalement, pour certains le visage figé et le regard vide, pour d'autres les larmes coulant dans un flot continu. Rapidement, ils se retrouvèrent pratiquement nus, en sous-vêtement, sous le regard des policiers.

Il y avait maintenant des dizaines de véhicules de police et de pompiers sur la zone. Des unités de la BRI-BAC⁴ étaient sur place et les premiers opérateurs du RAID venaient eux aussi d'arriver sur le site.

« À présent, allongez-vous, face contre sol », ordonna le commissaire aux otages.

Cinq opérateurs de la BRI, appuyés par les policiers de la BAC 75N, s'approchèrent alors des otages, tout en continuant à les braquer avec leur fusil d'assaut.

« Mettez les mains dans le dos. Les mains dans le dos ! », cria un opérateur de la BRI. Les poignets des cinq otages furent promptement entravés par des Serflex en plastique⁵. Puis, les cinq individus furent escortés dans une petite tente qui avait été montée par les personnels de la Brigade de Sapeurs-Pompiers de Paris et dans laquelle on leur retira tous leurs bijoux, montres, bagues et autres boucles d'oreille... Là, un opérateur de la BRI,

⁴ BRI-BAC : BRI pour Brigade de Recherche et d'Intervention et BAC pour Brigade Anti-Commando, des policiers rompus aux situations de crise de haute intensité

⁵ Les Serflex sont des liens en plastique utilisés à certaines occasions par les forces de l'ordre en lieu en place des menottes « classiques » du fait de leur grande résistance, leur faible encombrement et leur facilité d'utilisation

reconnaissable à son gilet pare-balles et son marquage BRI dans le dos, passa les cinq individus au détecteur de métaux. Il lui fallait s'assurer que les potentielles victimes n'étaient pas équipées de micro ou, pire encore, d'un système de mise à feu d'explosifs qu'elles auraient pu ingérer.

Alors que l'opérateur de la BRI scannait l'un des deux hommes, la palette se mit à sonner au niveau de son tibia.

« Qu'avez-vous de métallique ? demanda l'opérateur.

— J'ai... j'ai une broche, bégaya l'homme presque en s'excusant.

— Isolez celui-là. Les quatre autres sont clean », déclara l'opérateur en se retournant vers l'un de ses collègues.

Alors que ce dernier emmenait l'homme à la broche, un deuxième policier coupa les entraves des quatre otages restants. La méfiance restait de mise et si les policiers ne tenaient plus en joue les otages, leur posture ne laissait aucune place au doute : au moindre comportement suspect de l'un des otages, celui-ci serait immédiatement neutralisé.

Deux pompiers entrèrent alors dans la tente et remirent à chacun des otages un sac transparent contenant un survêtement de couleur rouge et une paire de sandales en plastique que chacun d'eux enfila sans se faire prier.

Un médecin de la BSPP⁶ pénétra à son tour dans la tente. « Bonjour, je suis le docteur Henri. Nous allons avoir besoin de vos témoignages immédiatement. Je vais donc vous administrer un cocktail de vitamines, cela va vous booster. »

Cette annonce ne déclencha aucune réaction chez les quatre otages qui, absents, hagards, avalèrent les pilules que le professionnel leur tendait sans renâcler. Ils venaient tous d'échapper à la mort. Après ça, prendre un médicament prescrit par un médecin leur semblait un acte plutôt facile et inoffensif.

Alors que l'un des opérateurs de la BRI était occupé à relever les identités des otages, un message se fit soudainement entendre : « À tous de commandement. N'essayez sous aucun prétexte de pénétrer dans l'hôtel. Je répète, n'essayez pas de pénétrer dans l'hôtel ! »

⁶ Brigade de Sapeurs-Pompiers de Paris

Chapitre II

Rue Boissy-d'Anglas, des otages apeurés avaient été placés devant toutes les surfaces vitrées du bar de l'hôtel alors qu'à l'extérieur, les cinq otages étaient toujours agenouillés devant l'entrée principale.

Un premier cercle constitué des policiers de la BAC 75N et de la Compagnie de Sécurisation et d'Intervention cernait le bâtiment. Au plus près de chaque accès du Crillon – entrée principale, entrée du bar, entrée du personnel et entrée réservée aux fournisseurs –, des colonnes d'assaut de la BRI et du RAID avaient pris place, prêtes à intervenir. Les deux unités d'intervention étaient sur le qui-vive, redoutant que la voiture des terroristes ou d'autres véhicules stationnés devant l'hôtel ne soient piégés. Un risque identifié et accepté par les membres des colonnes d'assaut.

Une colonne du RAID était également positionnée à quelques mètres de l'Automobile Club de France. Genoux à terre pour économiser leurs forces, les opérateurs avaient sous leurs yeux les corps des deux gendarmes gisants inertes à quelques mètres d'eux. Il était impossible pour les opérateurs du RAID d'essayer d'extraire ces deux militaires sans déclencher une nouvelle épreuve de force avec les preneurs d'otages. Tous évitaient d'y penser alors que l'attente se prolongeait.

À quatre cents mètres de l'hôtel était stationnée une semi-remorque de trente-huit tonnes sur laquelle l'on pouvait lire en lettres blanches « PC de crise PP⁷. À l'intérieur de la remorque entièrement aménagée en espaces de travail ultra-modernes, douze écrans informatiques de 41 pouces s'alignaient sur les parois latérales. L'espace central était divisé en six postes de travail et une salle de briefing équipée de deux autres écrans. Quatre des moniteurs au mur affichaient des images en direct de la place de la Concorde et de la rue Boissy-d'Anglas. Pour obtenir ces images, plusieurs caméras rotatives à 360° avaient été déployées sur des mâts de cinq mètres sur le toit de la remorque. Les autres images provenaient des caméras portatives des opérateurs de la BRI et du RAID, mais aussi des vidéastes de la PP, spécialement formés à ce type d'opération. D'autres écrans étaient dédiés à la cartographie : plans de

⁷ Préfecture de Police

l'hôtel, de la place de la Concorde et des rues adjacentes. D'autres moniteurs exposaient le déroulé des faits depuis le moment de l'attaque. La moindre action, le moindre événement, mouvement, ordre... y était répertorié, quasiment en direct. Sur un autre écran, s'étalaient les photos, nom et prénom des cinq otages qui avaient été libérés, mais aussi les photos haute résolution prises des cinq otages encore agenouillés devant l'entrée principale de l'hôtel.

Dans la salle de briefing, avaient pris place, debout autour de la table, le procureur de la République de Paris, le préfet de police, le directeur général de la police nationale, les patrons de la BRI et du RAID ainsi que celui de la DGSI⁸. Le procureur de la République près le tribunal de grande instance de Paris, Charles Hauffman, était un homme de petite taille, dont le costume parvenait difficilement à contenir son embonpoint. Reconnu par ses pairs comme un très grand professionnel, il affichait en toutes circonstances un calme à toute épreuve.

Le proc prit la parole en s'adressant au chef de la BRI, Luca Alfonso, qu'il connaissait bien. « Luca, pourriez-vous nous faire rapidement un point de situation ? »

Grand et élancé, le patron de la BRI dépassait de deux têtes le procureur. Sans être beau, l'homme dégageait un certain charisme qui lui permettait de gagner aisément la confiance de ses interlocuteurs. Le policier prit une télécommande et afficha la main courante des événements sur l'un des moniteurs présents dans la salle de briefing. « Grâce aux images de vidéoprotection de la PP, nous savons que le commando terroriste a débuté son attaque à 21 h 02 en neutralisant deux gendarmes qui étaient en faction devant l'ambassade US. Nos images montrent que les deux gendarmes sont vivants. À 21 h 04, cinq membres du commando pénétraient par l'entrée principale de l'hôtel, alors que quatre autres terroristes pénétraient dans l'hôtel par l'entrée rue Boissy-d'Anglas. À 21 h 12, deux motards de la BRAV-M sont arrivés sur les lieux et ont échangé de nombreux coups de feu avec les terroristes. »

Dans la salle de briefing, le silence était quasi religieux et la concentration des participants était palpable. Leur visage fermé ne laissait transparaître aucune forme d'émotion.

⁸ Direction générale de la sécurité intérieure, le service de renseignement intérieur français

« À 21 h 16, de nombreux échanges de coups de feu ont eu lieu entre les terroristes et des gendarmes venus en renfort depuis l'ambassade et un équipage de la 75N arrivée par la rue du Faubourg-Saint-Honoré. À 21 h 23, comme vous le savez, trois scooters ont explosé, là... là... et là », désignant les trois lieux des explosions avec un pointeur laser sur une carte de la zone. « Ces explosions n'ont fait aucune victime. À 21 h 28, les terroristes ont disposé des otages au niveau de tous les ouvrants et surfaces vitrées de l'hôtel, nous empêchant d'intervenir. À 21 h 35, cinq otages ont été libérés, tous des personnels de l'hôtel, inconnus de nos services. Mais c'est là que la situation devient tout particulièrement inquiétante... »

Les participants quittèrent leur impassibilité apparente et une onde de curiosité et d'appréhension circula sur les visages attentifs. Le procureur s'installa sur l'une des chaises hautes à disposition, prêt à encaisser les coups que Luca allait leur porter. « Que voulez-vous dire, Luca ?

— Nous avons débriefé les cinq otages et tous les cinq sont affirmatifs : les terroristes ont déployé des équipements laissant penser à des barrières infrarouges d'environ 1m50, ces barrières étant, semble-t-il, reliées à de l'explosif. Raison pour laquelle j'ai demandé que toutes les progressions soient stoppées. »

Les déclarations du chef de la BRI avaient pour le coup littéralement assommé les cinq autres intervenants qui, manifestement, ne s'attendaient pas à un tel scénario. Le patron de la DGSI, Hervé Maillard, prit dans sa poche une tablette de chewing-gums à la nicotine et s'empressa de la mâchouiller alors que le chef du RAID ouvrit une petite bouteille d'eau qu'il but d'un trait.

« Et ce n'est pas tout, reprit Luca Alfonso. Deux des otages ont entendu deux terroristes parler entre eux, l'un disant à l'autre que son détecteur de verticalité ne s'activait pas.

— C'est qui, ces mecs ? » s'exclama Philippe Imbert, le chef du RAID, en posant brutalement sur la table la bouteille d'eau qu'il tenait encore à la main. Imbert était réputé pour son caractère explosif. Des sourcils épais et broussailleux venaient encore accentuer son regard souvent irrité.

« Nous ne le savons pas pour l'instant, répondit son homologue de la BRI. Nous avons leur visage, à tous les neuf, car ils ont tous progressé à visage découvert. Ce qui, comme vous le savez, n'est pas un bon indicateur. » À la

tête de la BRI depuis 3 années, le policier avait l'habitude de mener ce genre de réunion. Pourtant, cette fois, une certaine nervosité transparaisait derrière un apparent sang-froid de façade.

« Nous savons combien il y a de personnes dans l'hôtel ? demanda le procureur Charles Hauffman.

— Non, nous n'avons pas encore cette information. »

Avec sa télécommande, Luca Alfonso afficha à l'écran un dossier intitulé « DAI⁹ Hôtel de Crillon ». Par chance, le responsable de la sécurité de l'hôtel, un ancien policier de la PP, avait eu la bonne idée quelque temps auparavant de se mettre en contact avec la BRI et de cette étroite collaboration était né le DAI qui s'étalait à présent sur le moniteur. L'existence de ce dossier allait permettre de gagner un temps précieux.

« Nous avons un DAI qui date de fin 2017, ce qui est une excellente nouvelle, continua le chef de la BRI. Nous travaillons avec les équipes du RAID afin d'élaborer des schémas d'intervention qui prendront en compte les différentes composantes que je vous ai énoncées. Pour conclure, le bilan humain est pour l'instant de deux gendarmes grièvement blessés et vingt civils légèrement blessés.

— Je vous remercie Luca, dit d'une voix posée le procureur de la République. Je dois dire que la situation est aussi inédite que complexe. Monsieur le préfet de Police, avez-vous de votre côté des informations à nous apporter ? »

Le préfet de Police de Paris, Richard Vincent, était entré en fonction il y a tout juste 6 mois. Haut fonctionnaire diplômé de l'ENA, l'homme avait été ces dernières années directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur, puis directeur par intérim de la DGSI pendant quelques mois avant de prendre ses nouvelles fonctions. L'énarque était lui aussi un très grand professionnel, tout en rondeur dans ses approches avec les personnes avec lesquelles il échangeait. Cette rondeur n'empêchait pas pour autant un très fort caractère lorsque la situation l'imposait.

« Monsieur le Procureur, conformément à nos procédures, nous avons sonné le rappel de tous les effectifs et nous nous sommes déployés sur tous

⁹ DAI : dossier d'aide à l'intervention. Tous les groupes d'intervention, à savoir la BRI, le RAID et le GIGN, réalisent par temps calme des dossiers techniques rassemblant des informations stratégiques tels que plans, accès, procédures, zones à risques... sur des cibles potentielles (hôtels, musées, entreprises, universités, hôpitaux...)

les arrondissements ainsi que sur la première couronne afin d'être en capacité de répondre à d'autres attaques. Nous atteindrons notre pleine capacité en termes d'effectifs dans les heures qui viennent. La salle de crise de la PP est active. Je peux également vous confirmer que le plan ORSEC – NOmbreuses VIctimes¹⁰ est actif afin que les services de secours puissent faire face.

— Messieurs, avez-vous quelque chose à ajouter ? » s'enquit le procureur en regardant le chef du RAID, le directeur général de la police nationale et le patron de la DGSI.

Le DG de la police nationale, Franck Siénard, prit alors la parole. L'homme, peu bavard par nature, se racla la gorge avant de préciser qu'une note de service allait être adressée sous peu afin d'élever le niveau de vigilance à son maximum sur l'ensemble du territoire. Il ajouta qu'il était déjà en lien étroit avec le directeur général de la gendarmerie nationale pour coordonner leurs différentes actions. Tout en parlant, il triturait nerveusement un stylo entre ses longs doigts.

À son tour, Philippe Imbert, le chef du RAID, exerça sa voix de stentor pour indiquer qu'il avait rappelé tous ses effectifs, aussi bien à Bièvres que dans les antennes déployées en région. À la suite de quoi le procureur précisa que le GIGN était bien entendu en alerte maximale et que deux équipes étaient positionnées aux portes de Paris, au cas où.

Enfin, tous se tournèrent vers le patron du renseignement intérieur qui ne s'était pas encore exprimé. « Côté DGSI, nous travaillons sur différents profils avec la SDAT¹¹ et... » L'exposé du patron de la sécurité intérieure fut coupé net par deux violentes explosions qui se firent entendre au loin. Tous les regards convergèrent vers les écrans vidéo : de la fumée s'échappait du premier étage de l'hôtel.

Dans un même élan, les chefs de la BRI et du RAID se retournèrent vers le procureur de la République.

« Monsieur le procureur, quelles sont vos instructions ? » tonna le chef du RAID.

— En fonction des informations que vous m'avez communiquées, vous ne bougez surtout pas.

¹⁰ Le plan ORSEC-NOmbreuses VIctimes ou plan NOVI est un plan d'urgence destiné à faire face à un événement engendrant de nombreuses victimes. Déclenché par le préfet, il mobilise l'ensemble des acteurs de la chaîne de secours.

¹¹ SDAT : Sous-direction anti-terroriste

Imbert prit son poste émetteur. « À tous de commandement. Personne ne bouge. Je répète, personne ne bouge. Terminé. »

Chapitre III

14 juin 2017. Gabriel s'était assis pour prendre un café à La Belle Ferronnière, une brasserie située à l'angle de la rue Pierre Charon et de la rue François 1^{er} dans le 8^e arrondissement de Paris.

Derrière ses lunettes noires, il observait son environnement, scrutant les visages, les véhicules, les touristes et autres livreurs Uber Eats. Il suivit un instant des yeux un homme qui faisait les cent pas devant la boutique Cartier située sur le trottoir d'en face, avant de comprendre qu'il s'agissait de l'agent de sécurité du célèbre bijoutier. Que pourrait bien faire un agent de sécurité aussi peu discret si une équipe de braqueurs un peu organisés décidait de taper la bijouterie ? pensa-t-il. Pas grand-chose. Car, à coup sûr, le pauvre agent serait immédiatement neutralisé. Qui plus est, il pourrait éventuellement servir à l'équipe de braqueurs pour franchir le sas de sécurité de la bijouterie.

Son regard fut attiré par une très belle femme d'une cinquantaine d'années, grande, brune, cheveux courts, et les yeux d'un vert incroyable. Cette femme, c'était la grande classe, pas comme ces petites bimbo qui se pavanaient dans le Triangle d'or. S'il avait eu le temps, Gabriel se serait levé et aurait été « tamponner » cette si jolie femme qui venait de soutenir son regard. Il faut dire qu'avec son physique de gravure de mode, Gabriel ne laissait pas les femmes insensibles, ni les hommes d'ailleurs. À 42 ans, il était aussi svelte qu'il l'était à ses 20 ans. 1,85 m, mâchoire carrée, dents blanches, le bougre avait de nombreux atouts.

« Puis-je vous régler, s'il vous plaît ? demanda Gabriel à un garçon de café qui passait juste devant lui.

— Tout de suite, Monsieur. »

Pour une fois, les garçons de café étaient étonnamment aimables, remarqua Gabriel. Après avoir mis un billet de cinq euros sur la note que le garçon avait posée sur la table, il se leva et prit la direction de l'avenue Montaigne en descendant l'avenue François 1^{er}.

Habillé d'un pantalon beige et d'une chemise blanche en lin, Gabriel avait tout du parfait vacancier. Après quelques mètres dans la rue François 1^{er}, le touriste en goguette s'arrêta devant une boutique de vêtements pour homme

aux prix incroyablement élevés. Derrière ses lunettes de soleil, Gabriel regardait les reflets dans la vitrine pour s'assurer qu'il n'avait pas été accroché. Une mauvaise habitude dont il ne parvenait pas à se défaire. Qu'avait-il à craindre ?

Quelques mètres avant d'arriver avenue Montaigne, Gabriel s'arrêta devant une magnifique porte en fer forgé. Sur le visiophone de ce majestueux immeuble, il rechercha un nom. « Ah, voilà. JLT Holding »

JLT était l'acronyme de Jean Latour, un industriel d'une cinquantaine d'années bien tassées ayant fait fortune en créant plusieurs start-up dont deux d'entre elles étaient devenues des licornes. Un terme dont Gabriel, peu aguerri à ce vocabulaire, avait dû rechercher le sens quand il avait pris ses renseignements sur l'homme d'affaires. Licorne : start-up évaluée à plus d'un milliard de dollars, soit environ 830 millions d'euros. Pas mal, avait-il pensé. Chemin faisant, les deux licornes avaient dépassé tous les pronostics en termes de croissance, devenant des multinationales cotées sur le Nasdaq, l'indice technologique américain, et au CAC 40 français. Considérant avoir atteint ses objectifs, Jean Latour avait décidé en 2015 d'apporter son soutien aux OPA amicales de ses deux pépites à des géants de la Tech, ces deux opérations lui permettant d'intégrer le top 3 des personnes les plus fortunées de France. Diplômé de HEC et du MIT¹², l'homme d'affaires ami du Tout-Paris était devenu un philanthrope, avec une obsession : l'éducation des plus défavorisés. Pour Jean Latour, l'éducation était une arme pour combattre toutes les postures extrémistes.

À peine avait-il appuyé sur l'interphone qu'une voix suave lui répondit. « Bonjour. À qui ai-je l'honneur ?

— Gabriel. J'ai rendez-vous avec Monsieur Latour.

— Très bien, je vous ouvre. Nous nous trouvons au 5^e. »

Gabriel avait été contacté directement sur son téléphone portable quinze jours auparavant par Jean Latour lui-même. Après s'être succinctement présenté, le milliardaire avait demandé à Gabriel s'il était possible qu'ils se rencontrent. Pour plus de « confort », pour reprendre le terme utilisé par l'industriel, le rendez-vous avait été fixé dans les bureaux de ce dernier.

¹² MIT : Massachusetts Institute of Technology, une université américaine spécialisée dans les domaines de la science et de la technologie

Gabriel avala quatre à quatre les marches des cinq étages sans être essoufflé le moins du monde.

Aucun risque de se tromper, se dit-il. Sur le palier du cinquième niveau, il n'y avait qu'une seule porte, et pas de celle qu'il est possible d'enfoncer d'un coup de pied ou d'épaule. Le système de sécurité était complété par deux caméras de vidéosurveillance qui couvraient le palier.

Avant même qu'il ait eu le temps d'appuyer sur le visiophone, la porte s'ouvrit et un colosse d'1m90 lui fit face. « Bonjour Monsieur. Je vous en prie, entrez. » Gabriel reconnut immédiatement l'accent russophone de celui qui l'accueillait. Un officier de sécurité de toute évidence. Grand, chemise blanche, costume et cravate bleu marine, chaussures noires, l'homme avait la prestance de celui que l'on ne souhaite pas emmerder.

La lourde porte se referma automatiquement et Gabriel pénétra dans un sas entièrement vitré. Du vitrage sans aucun doute capable de stopper des munitions de très gros calibre. Un *body scan* trônait au milieu du sas, un scanner capable de vous mettre à nu et de détecter sur vous le moindre objet, métallique ou non. Le sas, lui aussi placé sous vidéosurveillance, était condamné par une deuxième porte, derrière laquelle était posté un autre officier de sécurité avec exactement le même code vestimentaire que celui qui avait accueilli Gabriel.

« Monsieur, je vous remercie de bien vouloir déposer dans cette boîte tous les objets que vous transportez, y compris votre arme si vous en avez une.

— Bien naturellement », répondit Gabriel qui déposa dans une caisse en métal son téléphone portable, un porte-cartes et un trousseau de clés. Puis, Gabriel souleva sa chemise qui flottait sur son pantalon et en sortit une arme automatique de petite taille. Celle-ci était glissée dans un étui placé à quelques centimètres sous le nombril, entre son ventre et la partie intérieure de son pantalon. Selon toute vraisemblance, l'arme, jusque-là totalement invisible, n'aurait pas été détectée si le colosse avait procédé à une palpation.

« Vous permettez ? » De manière très énergique, l'officier de sécurité mit la main sur l'arme et la plaça dans la boîte métallique qu'il referma, un système électronique condamnant son ouverture. « Je vous remercie maintenant de bien vouloir prendre place dans le body scan. Une fois à l'intérieur, la porte se refermera automatiquement. Merci de placer vos pieds sur les marques au

sol et de garder vos bras le long du corps. Cela ne prendra que quelques secondes. »

Sans dire un mot, Gabriel s'exécuta. La porte du scanner corporel se referma derrière lui. Puis, un voyant rouge s'activa et un bruit étrange, indescriptible, se fit entendre. Moins de dix secondes plus tard, le voyant rouge passa au vert et la seconde porte face à Gabriel s'ouvrit, signe que tout était normal. Une fois sorti de l'appareil, Gabriel se retrouva face à la seconde porte du sas qui s'ouvrit de manière automatique elle aussi. « Je vous remercie, Monsieur, de bien vouloir suivre mon collègue qui va vous accompagner jusqu'à la salle de réunion. Vous pourrez bien entendu récupérer vos biens personnels avant votre départ. »

Gabriel ne savait pas trop s'il s'agissait de bureaux ou d'un appartement. Il admira le luxe épuré qui caractérisait les lieux. Rien de clinquant. L'atmosphère était à la fois sobre, confortable et ouatée. Pas un bruit ne se faisait entendre, ni conversations lointaines ni le tumulte des voitures et autres motos pétaradant dans la rue.

Gabriel suivit pendant plusieurs secondes l'officier de sécurité qui finit par ouvrir une porte donnant sur une pièce bien particulière. « Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... » Le visiteur pénétra alors dans un vaste salon aux formes arrondies et au décor très moderne mêlant bois, béton et cuivre. Certainement l'œuvre d'un architecte réputé, mais un peu trop froid pour moi, se dit Gabriel. La pièce donnait sur la rue par quatre grandes fenêtres aux vitres légèrement opacifiées, laissant ainsi passer la lumière mais neutralisant le vis-à-vis. Au milieu du salon, un imposant cube en verre avait été installé, lequel renfermait une table de réunion et des chaises pour une dizaine de personnes.

Gabriel connaissait ce type d'équipement, il s'agissait d'une cage de Faraday. Une telle structure permet de bloquer tous les champs électromagnétiques et empêche donc toute possibilité d'écoutes depuis l'extérieur. Cependant, c'était la toute première fois que Gabriel voyait une telle cage entièrement transparente. Le visiteur comprit immédiatement que le déploiement de tels matériels ne pouvait qu'annoncer des échanges extrêmement confidentiels.

Chapitre IV

La porte de la salle de réunion s'ouvrit laissant apparaître un homme aux cheveux courts, athlétique, avançant vers Gabriel avec un grand sourire. « Bonjour Gabriel, je suis Jean Latour. Je vous remercie d'avoir accepté mon invitation et aussi de vous être plié de bonne grâce aux différentes procédures de sûreté. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point mes officiers de sécurité sont pointilleux. »

Après avoir salué son interlocuteur, Gabriel confirma qu'il avait rarement eu affaire à des mesures et des agents aussi précautionneux. Après quoi, il rentra tout de suite dans le vif du sujet. « Monsieur Latour, excusez-moi d'être aussi direct. Mais, qu'attendez-vous de moi ?

— Je vous demande encore quelques minutes, car un de mes partenaires doit nous rejoindre. Il termine un échange téléphonique très important. »

Alors que Latour invitait son hôte à s'installer à la table de réunion, un individu fit irruption dans la pièce. En voyant le visage du nouveau venu, Gabriel se redressa comme un i.

« Bonjour Gabriel, s'exclama une voix rocailleuse d'un homme qui fume depuis bien trop longtemps.

— Bonjour Mon général, répondit Gabriel sur un ton qui laissait transparaître sa surprise.

L'homme qui se tenait devant Gabriel, tiré à quatre épingles dans un costume gris anthracite, se nommait Paul de la Rivière. Fraîchement retraité, le Général de la Rivière avait eu une carrière aussi longue que prestigieuse. Bachelier à 15 ans, il était entré à l'école militaire Saint-Cyr Coëtquidan par le plus grand hasard du calendrier le jour de ses 18 ans. À sa sortie de Coëtquidan, il avait été immédiatement coopté par le SDECE¹³. Nageur de combat, chuteur opérationnel, le général était aussi un très grand spécialiste des actions de contre-guérilla et un très fin stratège. Le Général faisait partie de ses officiers qui a toujours aimé les phases opérationnelles et le contact

¹³ SDECE : le Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, qui deviendra la direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) en 1982, juste après le fiasco retentissant du Rainbow Warrior

avec tous ses hommes. Il avait, entre autres, commandé le 11^e choc¹⁴ avant d'intégrer comme directeur des opérations la Piscine, surnom donné au siège de la DGSE boulevard Mortier. Son tout dernier poste avait été commandant du COS¹⁵.

Gabriel connaissait parfaitement le parcours de ce quatre étoiles¹⁶ qui se tenait devant lui. Il côtoyait le général de la Rivière depuis qu'il était tout jeune, car le militaire était un ami d'enfance de son père, lui-même officier dans l'armée française. Le père de Gabriel avait terminé sa carrière sous le drapeau tricolore en commandant le 1^{er} RPIMA, illustre régiment des forces spéciales basé à Bayonne dont la devise, traduite des Special Air Service britannique, est « Qui ose gagne – *Who Dares Wins* ». Il avait ensuite orienté sa carrière vers la diplomatie en devenant ambassadeur.

C'est tout naturellement que Gabriel avait marché dans les pas de son géniteur, intégrant lui aussi l'école de Saint-Cyr à tout juste 20 ans. Il incorpora ensuite le 1^{er} RPIMA¹⁷ avant de rejoindre, dix ans plus tard, le service action de la DGSE, et plus particulièrement le CPIS¹⁸. À 42 ans et au grade de lieutenant-colonel, Gabriel venait tout juste de faire valoir son droit à la retraite.

« Comment allez-vous, Gabriel ?

— Je vais bien, Mon général. Et vous-même ? »

Le général coupa court aux politesses d'usage. « Nul doute que notre rencontre aux côtés de Jean Latour doit vous intriguer au plus haut point...

— Je vous le confirme, répondit l'invité, adoptant le ton direct de son interlocuteur.

¹⁴

¹⁵ COS : le Commandement des Opérations Spéciales, un état-major interarmées regroupant en son sein l'ensemble des forces spéciales de l'armée française, avec des unités telles que le commando Hubert, le 1^{er} RPIMA ou bien encore le CPA10 pour ne citer que ces unités

¹⁶ Général de corps d'armée

¹⁷ Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine

¹⁸ CPIS : le Centre parachutiste d'instruction spécialisée, basé à Perpignan. C'est l'un des bras armés de la direction des opérations de la DGSE aux côtés du CPES, le Centre parachutiste d'entraînement spécialisé basé à Cercottes dans le Loiret, et du CPEOM, le Centre parachutiste d'entraînement aux opérations maritimes stationné dans les eaux pas toujours chaudes de Quéléren en Bretagne.

— Installez-vous, nous allons tout vous expliquer. Mais, avant cela, je veux que vous me donniez votre parole d'officier que rien de ce qui va se dire dans cette pièce n'en ressortira. »

Sans hésiter le moins du monde, Gabriel répondit : « Vous avez ma parole, Mon général ».

Les trois hommes prirent place autour de la table de réunion et Jean Latour appuya sur un bouton qui opacifia l'ensemble des surfaces vitrées. L'homme d'affaires prit alors la parole avec un ton très grave.

« Cette réunion a lieu parce que nous avons fait un constat. Ce constat est qu'il est pratiquement impossible pour les services de police et de renseignement de pénétrer un cercle malveillant, qu'il soit de droit commun ou, encore moins, d'idéologie terroriste. Ces acteurs malveillants vivent en vase clos, n'accordant leur confiance qu'à des personnes qu'ils connaissent et dont la loyauté n'est pas un sujet. Alors, oui, il est vrai que les officiers traitants¹⁹ ou les spécialistes de la PJ arrivent de temps à autre à retourner des petits lascars qui tentent de jouer sur les deux tableaux. Tous ces indics sont ce que j'appelle des sources molles, car trop souvent, ils n'agissent pas en étant motivés par une profonde conviction, mais plutôt par l'appât du gain ou bien pour éviter de goûter aux geôles de la République. »

La mise en bouche était claire et concise et Gabriel commençait à se demander quelle direction allait bien pouvoir prendre l'exposé du businessman. Pour le moment, c'était finalement la présence de ce grand serviteur de l'État qu'était le général de la Rivière qui intriguait le plus Gabriel, même si celle-ci était plutôt rassurante.

« Merah, les frères Couachi, Koulibaly et d'autres sont tous passés au travers des mailles du filet. Non pas par la faute des services de renseignement ou de police judiciaire, mais du fait d'un manque de moyens, du système qui est bien trop lourd et des politiques qui, parfois, sont aveugles face aux menaces. Il est toujours plus simple de faire des incantations pour qu'un événement ne se matérialise pas que tout mettre en œuvre pour traiter le problème à sa source. Ce que nous souhaitons faire avec d'autres, c'est justement prendre en charge le problème à la source. Et pour cela, nous devons agir de l'intérieur du cercle. »

¹⁹ Membre des services de renseignement, fonctionnaire civil ou militaire, chargé de recruter et de traiter un agent de renseignement (civil ou militaire)

Gabriel écoutait son hôte avec une grande attention, tout en regardant de temps à autre le général. Ce dernier prit à son tour la parole.

« Vous savez pertinemment qu'il y a des guerres qui ne peuvent être gagnées en essayant d'affronter l'ennemi de face, et ce, quelle que soit notre puissance de feu. Répondre à des attaques terroristes par des frappes aériennes a été trop souvent un non-sens, car ces frappes entraînent trop de dommages collatéraux et de souffrances pour les populations. Pour espérer remporter des victoires, et au final remporter les guerres, il faut contourner l'ennemi, l'affaiblir de l'intérieur, le déstabiliser, le pousser à commettre des erreurs et, bien plus que tout, le pousser à avoir peur. En France et de par le monde, vous avez de bons gamins qui se laissent embrigader par d'immenses prédicateurs qui pensent par exemple que la musique est le fruit du diable. Nous devons sauver ces jeunes et leur offrir un avenir. Il est de notre responsabilité d'agir. Et pour ce faire, nous avons besoin de vous. »

Gabriel se passa la main dans les cheveux et, machinalement, se leva et fit quelques pas jusqu'à toucher le verre froid de la cage, sidéré par ce qu'il venait d'entendre. En venant à cette réunion, il s'attendait à beaucoup de choses, mais certainement pas à cela.

Songeur, Gabriel semblait regarder quelque chose derrière la vitre qui, opacifiée, ne laissait pourtant rien transparaître. « Si je comprends bien, vous souhaitez créer une copie clandestine de la DGSI et de la DGSE », résuma Gabriel en se retournant et en regagnant la table centrale. « Vous êtes sérieux ? »

- Nous sommes très sérieux, rétorqua le général de la Rivière sur un ton qui ne prêtait en aucun cas à la confusion.
- Outre les aspects légaux, car vous allez être plus que borderline, vous savez combien va coûter une telle opération ?
- Nous le savons très bien, répondit à son tour Jean Latour. Des dizaines de millions d'euros dans un premier temps et certainement des centaines de millions d'euros si nous atteignons les objectifs que nous nous sommes fixés. Les finances ne sont pas un problème. Vous n'êtes pas sans savoir que je dispose d'une fortune personnelle de plusieurs milliards d'euros et, qui plus est, j'ai de très nombreux amis bien plus riches encore... »

L'officier supérieur, tout juste retraité du service action de la DGSE, était totalement ébahi par la tournure que prenait cette réunion. Que l'on puisse

lui présenter un tel scénario était juste surréaliste. Pour qui se prenaient-ils ? Des justiciers enfourchant leur monture blanche et croyant pouvoir sauver le monde ? Dans la vraie vie, les choses étaient un peu plus compliquées. « Si le général de la Rivière n'était pas présent, je me dirais que Latour est totalement perché », se dit Gabriel. Que fait le général dans une aventure aussi dingue ?

« J'ai une question, Monsieur Latour, rétorqua Gabriel. Et cette question est toute simple. Pourquoi faites-vous cela, vous qui pourriez passer vos journées à jouer au golf tout en administrant vos œuvres caritatives ? »

Jean Latour se redressa sur son siège et regarda fixement Gabriel droit dans les yeux. « Je vais vous le dire, Gabriel... je vais vous le dire. » Ses yeux se durcirent alors qu'il continuait : « Le 11 septembre 2001, j'étais près du World Trade Center lorsque le premier avion a frappé la tour nord. J'ai vu de mes propres yeux le second appareil frapper la tour sud, après quoi les deux tours se sont écroulées comme des fétus de paille. Ses images me hantent depuis. » L'homme marqua une courte pause avant de reprendre. « Le 13 novembre, j'ai perdu deux de mes meilleurs amis au Bataclan. Et ce drame a décuplé mon sentiment d'impuissance face à des fous qui agissent au nom d'un Dieu qui ne leur a rien demandé. Je peux sans aucun doute rester assis sur mes milliards et attendre que le temps passe, mais j'ai une conception bien différente de notre rôle sur cette terre. »

Le ton de Jean Latour était martial, ferme et calme à la fois. Sa détermination transpirait par tous les pores de sa peau, ne laissant aucune place au doute ou à l'hésitation. Plus incroyable, le général de la Rivière acquiesçait par des petits hochements de tête à peine perceptibles.

« Je me dois d'agir, continua le chef d'entreprise. Et cela même si pour remplir notre mission, nous sommes appelés à franchir le Rubicon. Nous devons être rapides, agiles, stratèges, et leur faire mal. Nous devons les pousser à se retourner et avoir des doutes sur leurs propres amis. Nous n'allons pas nous substituer à la justice française, mais faire en sorte que justice puisse être rendue. Nos missions vont être de collecter du renseignement par tous les moyens, infiltrer ces groupuscules terroristes et laisser le moment venu les autorités faire leur travail. Et plus que tout, nous allons pénétrer le cercle de ces idéologues. »

Gabriel se rassit sur sa chaise, quelque peu sonné par le poids des mots qu'il venait d'entendre. Lui qui était habitué aux actions clandestines n'avait

jamais imaginé qu'un jour l'on puisse lui présenter un scénario qui reléguerait les romans de John Le Carré en seconde division.

« De manière très concrète, qu'attendez-vous de moi ? reprit Gabriel.

— Nous attendons de vous dans un premier temps que vous formiez trois jeunes gens issus de quartiers dits sensibles, que vous les formiez aux actions clandestines et que, par la suite, vous conduisiez leurs actions en profondeur sur le terrain. Sans que je puisse vous prendre pour un mercenaire, vous serez bien entendu rémunéré et vous bénéficierez de toutes les protections que nous pourrons vous apporter. Il en sera de même pour toutes les personnes qui feront partie de cette folle aventure. »

Une certaine tension régnait dans la cage vitrée. Les esprits affûtés des trois hommes s'échauffaient, cherchant à anticiper les actions et réactions de chacun des participants. Les deux hommes s'étaient-ils montrés assez persuasifs ? « Alors, qu'en pensez-vous, Gabriel ? » demanda le Général.

Gabriel se releva de nouveau de sa chaise et prit appui sur le dossier de celle-ci. Immobile, tête baissée, il ne disait pas un mot. Dans son cerveau déjà en ébullition, les pièces du puzzle s'assemblaient, stratégies et tactiques se bousculaient. Il se projetait, imaginait déjà des bribes du canevas. Il identifiait aussi les noms d'anciens de ses équipes qu'il pourrait éventuellement attirer dans une histoire aussi dingue.

« J'en pense que ce projet est fou, répondit Gabriel en relevant la tête. Mais je pense aussi qu'il y a un tout petit espoir pour que cela puisse fonctionner. Outre les moyens financiers et techniques, une telle organisation va réclamer énormément de renseignements et d'analyses. Nous allons devoir pénétrer les réseaux sociaux, pirater des comptes informatiques et bancaires, créer de fausses identités, avoir des équipes de soutien logistique et bien plus encore. »

L'ancien du CPIS savait de quoi il parlait. Plus que quiconque, il savait que le renseignement permet toujours d'avoir un coup d'avance. En l'espèce, dans cette partie multi-joueurs, tout le problème consistait à avoir non pas un, mais plusieurs coups d'avance sur ses adversaires.

« Ne vous inquiétez pas pour tous ces aspects, précisa le général. Je peux vous assurer que nous serons au rendez-vous. Depuis un certain nombre d'années maintenant, nous avons plusieurs analystes, tous issus de différents services de renseignement, et des prodiges du hacking qui sont à l'œuvre, et

ce aussi bien en France qu'à l'étranger. Sur le plan de la logistique et des moyens, je peux vous affirmer que vous ne serez pas déçu. Sans pouvoir vous en dire beaucoup plus pour l'instant, je peux vous assurer que c'est du très solide. »

Le général s'arrêta, tout avait été dit. L'ancien officier qui se tenait devant lui avait maintenant toutes les informations nécessaires pour prendre sa décision. « Alors, vous en êtes ou pas, Gabriel ? Je vais être royal, je vous donne cinq minutes pour me donner votre réponse.

— Parfois dans l'erreur, mais jamais dans le doute..., cita Gabriel. C'est bien cela, mon Général ?

— Oui, Gabriel. »

Ce dernier regarda ses deux interlocuteurs l'un après l'autre. Il avait fait son choix. « Alors... c'est oui. »

Jean Latour et le général de la Rivière restèrent impassibles, accueillant cette réponse avec un simple hochement de tête, comme si ce n'était en aucun cas une surprise.

« Bienvenue à bord, Gabriel. Le nom de notre groupe est Épéus. » Dans l'Iliade, Épéus se décrivait lui-même comme un guerrier médiocre. Mais ce fils de Panopée est celui qui construisit le cheval de Troie.

Chapitre V

25 mars 2018. Les opérateurs du RAID et de la BRI attendaient les ordres. Ce matin-là, ils devaient taper simultanément trois logements, dispersés sur le territoire. Le RAID avait écopé de deux appartements, l'un dans une cité de la région lyonnaise et l'autre dans une cité du 94 en Île-de-France, alors que la BRI s'était vu assigner un pavillon dans une zone résidentielle de Saint-Denis dans le 93. Une opération qui nécessitait une vraie coordination sur le plan national.

Dans l'obscurité encore totale, les colonnes des forces d'intervention se mettaient en place, chacune constituée de six opérateurs lourdement armés. À leur côté, des agents de la Sous-Direction Anti-Terroriste (SDAT) ainsi que des policiers des Brigades Anti-Criminalité des différentes communes s'étaient déployés. Un second cercle constitué de policiers nationaux et municipaux couvrait les accès aux différentes zones.

Les deux cités se ressemblaient étrangement malgré les centaines de kilomètres qui les séparaient : ternes, sales, défraîchies, elles trempaient dans leur jus. Les halls d'entrée des immeubles avaient été saccagés. Il y régnait une odeur pestilentielle : un mélange d'urine et de restes de nourriture décomposée. Des inscriptions telles que « Nick la BAC » ou bien encore « BAC fils de pute » ornaient les murs. Les boîtes à lettres étaient cabossées, éventrées ou pendaient lamentablement et des fenêtres brisées de logements inoccupés avaient fini par ne plus être remplacées, à force... Pour pénétrer dans ces deux cités, les options étaient limitées : il n'y avait qu'une seule entrée. De quoi penser que leurs architectes dans les années soixante-dix s'étaient concertés : « De quelle manière pourrions-nous emmerder les forces de l'ordre dans leur progression et faire en sorte que les locataires aient le sentiment d'habiter dans un nomans'land ? ».

À l'extérieur, sur des points hauts, des tireurs haute précision avaient pris position afin de parer à toute situation. À leur côté, un observateur gardait une vue d'ensemble, afin de désigner aux tireurs une cible potentielle.

À Saint-Denis, la situation était différente puisque les policiers de la BRI avaient pris position dans une rue pavillonnaire assez coquette pour la ville la plus criminogène d'Île-de-France. Les constructions n'étaient pas

uniformes, mais avaient un style commun, celui des années 1950. Chaque pavillon était conçu sur le même principe : une grille et une porte en fer, un petit jardin en façade, puis une demi-douzaine de marches pour atteindre le perron de l'entrée principale qui ouvrait sur un rez-de-chaussée surmonté d'un étage. Les propriétaires les plus fortunés avaient fait construire un niveau supplémentaire et pour certains, un garage. En partie basse, une cave couvrait généralement toute la superficie du petit pavillon, avec de petites fenêtres rectangulaires qui permettaient d'apporter un peu de lumière à ce lieu qui était bien souvent très humide.

Aucun doute, la perquise allait être plus simple pour les hommes de la BRI plutôt contents d'avoir tiré ce lot. Les opérateurs du RAID avaient eu moins de chance : déployés dans les deux cités, ils allaient devoir se lancer à pas de chat dans l'ascension respective des huit et dix étages des deux immeubles, avec chacun sur le dos les quarante kilos de matériels que représentaient leur gilet pare-balle, leur casque et leur armement. La routine en quelque sorte.

Il était 5 h 40, le ciel commençait à peine à s'éclaircir. Les unités d'intervention entamèrent leur progression vers leur cible, les premiers de colonnes soutenant leur bouclier balistique dans le cas où « les opérateurs prendraient le feu ». Sous leur cagoule noire et leur casque lourd, les regards de tous les opérateurs démontraient une concentration extrême.

Leur progression silencieuse les mena sans encombre jusqu'aux accès des trois logements. Là, les spécialistes effraction de chaque groupe mirent en position les « door-raider », un équipement capable d'ouvrir toutes les portes, même blindées, en moins de 20 secondes. De quoi surprendre les occupants encore endormis.

« Chef des opérations à tous les groupes. Donnez-moi vos statuts.

— Groupe 1 en place.

— Groupe 2 en place.

— Groupe 3 en place.

« Décompte moins 1 minute. » Le chef des opérations scrutait le cadran de sa montre, attendant l'heure légale de 6 heures du matin pour donner son top. « 5, 4, 3, 2, 1... Top intervention. »

Les door-raiders firent leur office et les trois portes cédèrent sans difficulté. Les opérateurs des trois unités d'intervention se lancèrent dans les logements qu'ils avaient consciencieusement étudiés quelques heures plutôt.

« Police ! Police ! Allongez-vous sur le sol ! ». Un tel réveil à 6 heures du matin était toujours quelque peu déstabilisant, même pour les voyous les plus endurcis.

« Groupe 2 à chef des opérations. Cible interpellée.

- Groupe 1 à chef des opérations. Cible interpellée.
- Groupe 3 à chef des opérations. Cible interpellée. »

En moins de 3 minutes, tous les suspects avaient été arrêtés et menottés, au milieu des cris et insultes des proches. Lors de ces perquisitions, certains individus qui pensaient être au milieu d'une série américaine demandaient avec beaucoup d'assurance aux officiers de police judiciaire de voir le mandat de perquisition²⁰.

Une fois les différentes zones sécurisées, les esprits calmés et les mis en cause interpellés, les perquisitions purent commencer. Elles durèrent un peu plus de deux heures.

Les trois suspects, deux hommes et une jeune femme, âgés chacun d'une vingtaine d'années, furent immédiatement placés en garde à vue. Six heures après, tous les trois avaient été transférés dans les locaux ultrasécurisés de la SDAT²¹ au siège de la DGSI à Levallois-Perret. Les prochaines 96 à 144 heures allaient être cruciales pour l'enquête.

²⁰ À la différence du droit américain, il n'y a pas de « mandat de perquisition » en France. Une autorisation écrite d'un magistrat est uniquement nécessaire dans le cadre d'une information judiciaire. En revanche, les perquisitions ayant lieu dans le cadre d'une enquête préliminaire ou dans celui d'un flagrant délit ne nécessitent quant à elles aucune autorisation.

²¹ Sous-direction anti-terroriste : service de lutte anti-terroriste, ce service de police judiciaire à une compétence nationale et dépend de la direction centrale de la police judiciaire (DCPJ)

Chapitre VI

« Ça a donné quoi, les perquises, Julie ? demanda un homme grand et élégant, ressemblant à Clark Gable avec sa petite moustache.

— Rien, patron, wallou... Les chiens explo ont marqué des positions dans les trois logements, mais nous n'avons rien trouvé. La scientifique effectue des prélèvements, nous verrons bien.

L'homme aux allures de Clark Gable, c'était le patron de la SDAT, Henri Prévert. Prévert avait dû rester bloqué dans les années cinquante avec son costume trois-pièces, ses bretelles et son chapeau. Ses collègues se demandaient combien de temps le commissaire pouvait bien passer devant la glace de sa salle de bain pour tailler sa petite moustache. Julie était son adjointe, une jolie femme d'une quarantaine d'années au regard mystérieux et triste à la fois. Amoureuse depuis des années de son meilleur ami sans que cela soit réciproque, cette célibataire préférait passer ses soirées et ses week-ends au bureau. Pour le moment, l'agacement se lisait sur son visage alors que le commissaire semblait avoir adopté un flegme tout britannique. L'homme d'expérience savait qu'aucun dossier ne ressemblait à un autre et qu'il fallait toujours donner du temps au temps. Julie tournait en rond, ne cessant de s'asseoir et se lever du fauteuil Chesterfield présent dans le bureau du commissaire.

« Walid était pourtant affirmatif, nous devons trouver du matos, bougonna Julie.

— Et les téléphones, ça donne quoi ? demanda Prévert en feuilletant d'un air faussement décontracté *Le Figaro* qui était posé sur son bureau.

— Nous leur avons demandé à tous les trois de débloquer leur téléphone et tous ont accepté, à ma plus grande surprise. »

Sur les deux écrans de télévision allumés dans le bureau, BFM et CNews affichaient déjà des bandeaux précisant que plusieurs individus appartenant à une cellule terroriste avaient été interpellés et placés en garde à vue. La seule vision de ces informations irritait au plus haut point les deux flics. Caméras et journalistes assuraient le direct, assiégeant les locaux de la DGSI.

Téléphone rivé à présent à l'oreille, Prévert regardait le spectacle depuis son bureau du troisième étage alors que Julie se démenait pour trouver les raisons de ce déferlement médiatique si rapide.

« Non, Monsieur le Ministre, nous ne savons pas comment les médias ont eu l'info, s'excusa le commissaire.

— Trouvez-moi une explication, tonna le ministre de l'Intérieur. Et rapidement ! Cette situation est totalement inacceptable. Si vous avez des fuites chez vous, il va falloir que vous les colmatiez très rapidement.

— Très bien, Monsieur le Ministre. Je vous tiens informé. »

Le commissaire Prévert faisait partie de la famille des grands flics dans la catégorie renseignement et antiterrorisme. Avec ses équipes, il avait contrecarré de nombreux attentats sur le sol français depuis 2015. Se prendre une soufflante comme celle-là par le ministre de l'Intérieur était pour lui un véritable désaveu.

« Julie, vous me réunissez tous les chefs de groupe dans la salle de réunion du 2^e.

— OK, patron. »

Quelques minutes plus tard, les chefs de groupes étaient rassemblés dans la salle de réunion. Celle-ci était dépourvue de table et de chaises, car Prévert était convaincu qu'il fallait, pour qu'une réunion soit efficace, que tous les participants ressentent une certaine tension musculaire, laquelle entraînait selon lui une attention maximale. Il y avait une dizaine de personnes dans la salle, des jeunes et moins jeunes, et seulement deux femmes, trois avec Julie. La fatigue se lisait sur certains visages, car pour plusieurs d'entre eux cela faisait bien longtemps qu'ils n'avaient pas retrouvé les bras de Morphée. Tous savaient que cette opération ne se déroulait pas dans les meilleures conditions : les perquisés qui foirent, la présence des journalistes en bas de l'immeuble, la teneur des bandeaux des chaînes d'information en continu... n'étaient pas de bons signaux.

Prévert entra comme une balle dans la pièce, se plaça derrière son petit pupitre et prit immédiatement la parole, avec dans la voix une exaspération qui était audible.

« Nous avons en GAV²² nos trois targets. Akim Messaoudi, 22 ans, champion de boxe thaï et bien connu de nos services pour notamment des faits de violence volontaire. Méliisa Picard, 23 ans. Elle est en Master 1 de droit à la Sorbonne. Elle s’est convertie à l’Islam alors qu’elle n’avait que 16 ans. C’est une ancienne athlète de haut niveau, plusieurs fois championne de France dans sa catégorie, le 100 m. Ne vous fiez surtout pas à sa jolie gueule d’ange. Enfin, nous avons le mariole de la bande : Sékou Diara, lui aussi 23 ans. Il est arrivé avec ses parents du Mali alors qu’il avait 6 ans. Son père a obtenu le statut de réfugié politique, car il occupait d’importantes fonctions au sein du gouvernement malien. Diara est très connu des stupés, il a été chouf et charbonneur avant de se prendre une bastos dans le bras à 19 ans. Il a fait 2 ans à Fleury-Mérogis, période pendant laquelle il a passé son bac ES qu’il a obtenu avec la mention très bien, avec une moyenne de 19,5 sur 20. »

Le brief de Prévert était clair et concis, comme à son habitude. Pas de fioriture, les faits et rien que les faits. Tous les hommes écoutaient religieusement les paroles du commissaire. Certains prenaient des notes, même s’ils savaient qu’ils pourraient avoir accès à toutes ces infos sur le serveur de la SDAT.

« Il aura eu le temps d’étudier là-bas, s’exclama un chef de groupe.

— Oui, certainement, répliqua Prévert d’un ton excédé avant de continuer. Selon notre tonton²³, nous devons trouver des armes et explos chez les trois. Pourtant, nous avons fait chou blanc. Les chiens explos ont bien marqué des positions dans les trois logements ainsi que dans la cave. Mais nous n’avons rien à nous mettre sous la dent. » En s’écoulant parler, Prévert s’agaçait lui-même. Il savait que ce dossier, normalement bien ficelé, pouvait prendre l’eau à tout moment. La SDAT avait les preuves que les trois interpellés se connaissaient. Et leur informateur Walid avait été formel : ils stockaient des armes et des explosifs dans le but de commettre un attentat dans Paris. Toujours selon les dires de leur indic, tous les trois s’étaient totalement radicalisés.

²² Acronyme de garde à vue

²³ Informateur de la police

Prévert n'était pas à son coup d'essai avec Walid dont les infos avaient toujours été en béton. Il faut dire que le ministère de l'Intérieur le rémunérait très grassement pour chacune de ses informations.

« Que dit la scientifique ? » demanda brutalement Damien qui était le plus ancien collaborateur de Prévert.

Damien Petitjean faisait partie de ces flics de la vieille génération pour qui seul le boulot compte, un état d'esprit qui lui avait coûté pas moins de trois mariages. Il était l'archétype même du chasseur qui lorsqu'il avait attrapé une proie ne la lâchait plus. Derrière son côté bourru, le major de police avait un très grand respect pour Prévert et de l'affection pour Julie avec laquelle il pouvait avoir un côté paternaliste. Lorsque Damien parlait, tout le monde écoutait. Lorsque Damien ordonnait une action, personne ne discutait. Damien avait fait sienne la phrase qui dit « que la fonction prime sur le grade »

« La scientifique s'arrache les cheveux, soupira le commissaire. Elle ne comprend pas pourquoi les chiens ont marqué des emplacements alors que leurs spectromètres n'arrivent pas à identifier la moindre substance explosive référencée aujourd'hui. » Tout cela était tellement frustrant.

En guise de conclusion de cette réunion expresse, le commissaire devait faire passer une dernière information, et pas des moindres, car il avait encore en travers de la gorge sa récente conversation téléphonique avec le ministre de l'Intérieur. « Je voudrais vous dire aussi que le ministre est furax que les chaînes d'info aient installé un campement rue de Villiers et qu'ils nous fassent des Flash Info alors que cela fait à peine sept heures que nous les avons tapés. Je ne vous parle pas du Proc. Attendez-vous à ce que l'IGPN débarque pour comprendre d'où vient la fuite. » Puis, il se tourna vers ses deux plus proches collaborateurs : « Julie et Damien, vous allez coordonner le passage au grill de ces trois matois. »

Matois... De temps à autre, Prévert utilisait des mots dont lui seul lui connaissait la définition. La raison en était simple : lorsque le grand flic ne travaillait pas, il faisait des mots croisés, seule activité qui lui permettait, selon ses dires, de s'échapper de « toute cette merde ».

Il était temps de clore la réunion, les hommes avaient du travail qui les attendait.

« Nous avons encore du temps, reprit Prévert. Je veux que vous leur mettiez une pression de dingue, et je précise, dans les règles. Les trois avocats

commis d'office viennent d'arriver et ils ont déjà pu s'entretenir trente minutes avec leurs nouveaux clients. C'est tout pour l'instant.

— OK patron, répondirent en chœur toutes les personnes présentes.

En sortant de la salle de réunion, Prévert regarda attentivement son équipe afin de détecter un signe qui aurait pu démontrer un mal-être chez l'un d'eux. En vieux flic, Prévert savait qu'en matière de communication, le non verbal était souvent bien plus révélateur que les mots.

Chapitre VII

« Vous vous appelez Mélissa Picard. Vous êtes née le 9 novembre 1994 à Charenton-le-Pont. Vous avez 23 ans. »

Après les formalités légales, les deux officiers de police judiciaire (OPJ) de la SDAT allaient commencer leur interrogatoire. S'agissant d'une garde à vue dans le cadre d'une affaire de terrorisme, le report de la présence de l'avocat pouvait aller jusqu'à 72 heures et le magistrat en charge de ce dossier n'avait pas jugé bon pour l'instant de déroger à cette règle.

« Merci, mais ça, je le savais déjà, ironisa la jeune fille avec un large sourire. Vous pourriez plutôt me dire ce que je fais là, continua-t-elle sur un ton sarcastique. Vous m'accusez de terrorisme, vraiment, vous êtes sérieux ?

— Nous sommes très sérieux, répondit l'un des deux OPJ.

La salle d'interrogatoire était une pièce aveugle, toute simple avec ses murs peints en blanc, meublée d'une table et de quatre chaises en aluminium très léger, et dont la porte était commandée de manière électronique depuis l'extérieur uniquement. Des caméras vidéo disposées dans les quatre angles permettaient de couvrir totalement la pièce. Les deux OPJ étaient assis l'un à côté de l'autre, faisant face à la gardée à vue. Chacun des policiers avait devant lui un dossier relativement épais qu'il consultait de temps à autre. L'épaisseur du dossier était importante sur un plan psychologique, une manière d'envoyer comme message « Nous avons des billes. » Certains vieux flics avaient leur dossier spécial « garde à vue » : d'un volume conséquent, il leur servait pour déstabiliser la personne en garde à vue en leur faisant passer de manière indirecte le message suivant : « Regarde toutes les informations que nous avons sur toi... »

— « Et vous avez quoi sur moi ? demanda la gardée à vue d'une voix toujours calme.

— Nous savons que vous prépariez avec vos deux amis une action terroriste à Paris, rétorqua l'OPJ.

La jeune femme se balançait en arrière sur sa chaise avec un air narquois. « Qu'est-ce que vous avez trouvé dans votre perquisition de merde ? Vous voulez la réponse ? Rien. Vous avez trouvé que dalle, car il n'y avait rien à trouver.

- Les chiens ont détecté des explosifs dans votre chambre et dans la cave, affirma avec beaucoup d'assurance le deuxième policier.
- Ah oui, des explosifs, pouffa la jeune femme. Et ils sont où vos explosifs ? »

Les répliques de la jeune femme mettaient les policiers dans une posture qu'ils n'appréciaient guère. Toute la difficulté de cette garde à vue était que, pour l'instant, la SDAT n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Pas d'explosifs, pas plus qu'une signature chimique, pas d'armes, rien sur les téléphones et autres messageries, rien sur les ordinateurs, pas même une barrette de cannabis. Les policiers savaient pertinemment que dans ces conditions, la situation allait inéluctablement se tendre.

Paradoxalement, les chaînes d'infos en continu semblaient en savoir beaucoup plus que la SDAT sur les gardés à vue. Sans pour autant communiquer leur identité, ils les décrivaient comme trois jeunes hyper radicalisés, tous les trois connus très défavorablement par les services du ministère de l'Intérieur. Mélissa posa ses coudes sur la table en alu, se redressa et regarda fixement les deux policiers. Un visage totalement fermé avait fait place à son joli sourire. « Vous n'avez rien. Je le sais et vous le savez. Vous avez déclenché tout ce cirque pour rien. »

Les deux policiers étaient au fond d'eux impressionnés par l'aplomb de la jeune femme qui alternait sarcasme et fermeté dans ses postures.

Les interrogatoires de Messaoudi et Diara étaient du même acabit que celui de la jeune femme. Les deux interpellés étaient calmes, ne savaient rien concernant les traces d'explosifs et affirmaient qu'ils n'avaient rien à se reprocher.

Julie et Damien avaient décidé de se charger de l'interrogatoire de Sékou Diara, celui que le commissaire avait qualifié de « mariolle » de la bande, certainement à cause du sourire que le jeune affichait de manière quasi permanente, dévoilant une rangée de dents blanches, mais mal alignées. Le jeune homme était avachi sur sa chaise. Il connaissait les séances de garde à vue pour en avoir déjà vécu quelques-unes. En attendant que l'interrogatoire démarre, il avait pris l'habitude de réciter l'un des 6 236 versets du coran dans un arabe parfait. Il ne les connaissait bien entendu pas tous par cœur, mais il avait la fierté d'en connaître plusieurs dizaines. La mère de Sékou Diara était soudanaise, issue d'une famille de notables de Khartoum. Elle avait rencontré le père de Sékou lors d'un voyage au Mali avec sa famille lorsqu'elle avec 20

ans et n'était jamais repartie. Son dernier voyage avec son mari et ses enfants avait été celui qui l'avait conduit en France. Dès la naissance de ses enfants, elle avait décidé de leur parler en arabe et en anglais, deux langues qu'elle maîtrisait parfaitement.

« Vous êtes musulman ? » commença Julie. L'éternelle question, pensa Diara en soupirant. « Oui, répondit-il en se redressant sur sa chaise. Et fier de l'être ! Et vous, catholique ? »

— Cela n'est pas le sujet, répliqua Julie.

Malgré son passé de délinquant dont elle avait pris connaissance dans le dossier encore ouvert sur son ordinateur, le jeune garçon était attendrissant. Il n'était pas très beau, avec sa peau ébène pour partie grêlée, ses yeux légèrement globuleux et ses dents tout de guingois, mais Julie décelait chez lui une grande sensibilité derrière son attitude moqueuse. Son attitude, son vocabulaire très riche, ses sourires attendrissaient la femme qu'elle était, et non la flic. Julie se demandait ce qu'un gamin ayant obtenu son bac avec une moyenne de 19,5/20 faisait devant elle et, qui plus est, dans le cadre d'un dossier de terrorisme.

« Nous sommes d'accord, cela n'est pas le sujet, acquiesça le jeune homme en se penchant vers elle. Si je suis bien votre cheminement intellectuel, tout musulman est un terroriste en puissance. C'est bien cela ? »

La diatribe de Sékou Diarra fit sortir de ses gonds Damien qui, jusqu'à présent silencieux, se leva d'un seul coup et passa de l'autre côté de la table. « Je vais te mettre une grande baffe dans ta gueule et tu verras ainsi que moi, je ne suis pas très catholique. » Contrairement à Julie, Damien ne ressentait aucune sympathie pour le jeune noir qui en était à sa huitième garde à vue. De la vermine, pensait-il.

Sékou Diarra resta impassible et se risqua même à une pointe d'humour, arborant toujours son petit sourire en coin. « Après l'islam et le terrorisme, nous allons basculer maintenant dans les violences policières... » Le cynisme et l'aplomb du jeune homme surprenaient Julie et Damien qui n'étaient pas habitués à voir autant de répartie de la part d'un supposé terroriste.

L'interrogatoire du troisième de la bande était totalement différent des deux autres, car Akim Messaoudi avait décidé de se placer dans un mutisme total. Ses seules paroles avaient été : « Je n'ai rien à me reprocher. Si vous pensez le contraire, prouvez-le-moi. Sinon, allez vous faire foutre. » Depuis, assis au fond de sa chaise, les mains sagement posées sur ses cuisses, le jeune

des banlieues lyonnaises restait impassible. Le garçon était aussi muet que son corps pouvait être musclé. Les cheveux coupés ras exposaient un visage anguleux et fermé, marqué par une cicatrice à l'arcade sourcilière droite, trophée qu'il avait dû remporter dans la rue ou sur un ring de boxe thaï. L'un des policiers lui avait demandé s'il était pratiquant, sans obtenir aucune réponse. Ils avaient toutefois remarqué que les questions dérangeantes déclenchaient une contraction des muscles secs et nerveux du jeune gardé à vue.

La thématique de la religion avait été aussi abordée avec la jeune Mélissa qui s'était convertie à la religion musulmane à l'âge de 16 ans, au plus grand désarroi de ses parents. Catholiques pratiquants, ceux-ci ne parvenaient pas à accepter que leur fille unique, qui avait été baptisée et baignait depuis son plus jeune âge dans la religion catholique, ait décidé de se convertir. Face à leur incompréhension, Mélissa leur avait répondu : « Il n'y a de Dieu que Dieu ». Depuis sa conversion, elle avait arrêté de se maquiller et ne portait plus que des vêtements vagues qui dissimulaient ses formes. Quel gâchis, pensaient ses proches, elle qui est si ravissante avec ses longues jambes, sa silhouette harmonieuse et son joli minois.

« Vous pensez que, parce que je suis musulmane, je suis une terroriste ? Eh bien, non ! » avait-elle affirmé aux deux policiers, avant de préciser que, pour elle, le sujet religion était clos, car elle n'avait aucune envie d'aborder cette thématique avec des incultes. Les policiers avaient tiqué, car la jeune fille avait utilisé le terme d'inculte et pas celui de mécréant.

Cela faisait maintenant plus de vingt-huit heures que les trois jeunes gens étaient interrogés sans relâche par les policiers de la SDAT et le résultat était sans appel : les policiers n'avaient rien pour les accrocher, rien pour les relier au moindre individu fiché S. Ils n'avaient rien trouvé sur leurs ordinateurs et téléphones respectifs, pas de consultation de sites djihadistes, de vidéos ou de propagande terroriste. Néanmoins, tous ceux qui avaient participé aux interrogatoires avaient l'intime conviction que la situation n'était pas claire, mais une conviction restait insuffisante face au droit français et aux charges des trois avocats des gardés à vue.

« Désolé, patron, mais je dois vous voir immédiatement. » Damien était essoufflé après avoir monté en courant les deux étages qui séparaient son propre bureau de celui du chef de la SDAT dans lequel il venait de faire irruption. La cinquantaine bien dépassée, Damien était un bon vivant pour

qui le sport était une véritable corvée. Il essayait néanmoins de s'entretenir en faisant régulièrement un petit footing d'une demi-heure autour du bois de Boulogne. S'agissant de sa relation avec le sport, il répétait à qui voulait l'entendre la phrase de Winston Churchill : « Une pomme par jour éloigne le médecin, pourvu que l'on vise bien ». Sous ses airs de bon père de famille un peu bedonnant, Damien n'en restait pas moins un spécialiste des sports de combat et des armes en tout genre. C'était également un fin limier. Il avait passé plus de 20 ans à la BRB²⁴, à Paris.

En pénétrant dans le bureau, Damien trouva le commissaire en pleine conversation au téléphone avec Julie qui le débriefait sur les dernières heures de garde à vue des trois suspects.

« Entrez, Damien », dit Prévert en raccrochant. Sur le bureau de Prévert s'amoncelaient parmi les nombreux dossiers des papiers de bonbons. Des caramels mous au beurre salé plus précisément, péché mignon du commissaire, qui avaient remplacé la cigarette quand celui-ci avait arrêté de fumer. Depuis, une odeur sucrée émanait en permanence de son bureau. Son médecin lui avait dit récemment qu'il serait bien maintenant qu'il puisse remplacer les caramels par des fruits et légumes, ce qui avait laissé dubitatif le commissaire.

« Patron, nous avons un très, très gros problème » reprit le major qui semblait véritablement soucieux. L'homme reprenait son souffle, hésitant sur la manière de formuler sa mauvaise nouvelle. « Après la notification de leurs droits, les trois gardés à vue ont tous demandé à être examinés par un médecin. Le problème, c'est que je ne retrouve pas la demande que nous avons faite... » Prévert savait pertinemment que l'absence de cette demande pouvait vicier toute la procédure et par conséquent annuler les gardes à vue. En effet, les OPJ doivent respecter trois heures de délai maximum entre le moment où la personne demande à être auscultée et celui où les policiers formulent la demande. En l'absence du formulaire, les policiers étaient dans l'impossibilité de prouver que la demande avait bien été effectuée dans les temps.

Le téléphone se mit à sonner et le commissaire interrompit son adjoint d'un signe de la main pour décrocher le combiné posé sur son bureau. Damien vit alors le visage de son supérieur s'assombrir au fur et à mesure de

²⁴ Brigade de Répression du Banditisme

la conversation qui ne dura que quelques secondes. Puis, le commissaire se leva et, sans dire un mot, alla s'effondrer dans un grand canapé en cuir qui jouxtait son bureau.

« Damien, pouvez-vous demander à Julie de monter ? » L'adjoint s'empressa d'appeler la jeune femme qui, deux minutes plus tard, entra dans le bureau.

« Qu'y a-t-il, patron ? demanda Julie, curieuse des raisons à cette brusque convocation.

— Je viens d'avoir le proc. Toute notre procédure est à l'eau, s'énerva Henri Prévert en tapant du poing sur l'accoudoir du fauteuil. Nous allons devoir les libérer tous les trois. »

Le procureur n'avait pas pris de pincette pour l'informer que les trois avocats avaient soulevé le vice de procédure concernant l'article 63-3 du code de Procédure pénale auprès du procureur, etc., etc., et qu'après investigation de ses services, la procédure était bien déclarée viciée.

« Qu'allons-nous faire, patron ? » demanda Julie, totalement désemparée. Une chape de plomb venait de s'abattre sur les trois policiers qui n'arrivaient pas à comprendre comment un dossier qu'ils auraient pu qualifier « d'aussi simple » avait pu foirer de la sorte.

— Vous les libérez et vous ne les lâchez d'une semelle ! s'emporta Prévert. Préparez les équipes pour que nous puissions les prendre en compte dès leur sortie. »

Vingt minutes plus tard, les trois avocats se pavanaient devant les journalistes en arguant que leurs clients étaient totalement innocents et que la justice avait fait son œuvre. L'un des avocats s'était même risqué à dénoncer devant les caméras l'amateurisme des policiers de la SDAT.

Chapitre VIII

« À tous de Julie. Où sont-ils ?

— Ils sont entrés au 13.

Prévert avait lui-même annoncé aux trois gardés à vue qu'ils étaient libres, tout en insistant bien sur le fait que, il ne faisait aucun doute, leurs chemins allaient se recroiser. Les trois individus avaient été ensuite exfiltrés discrètement des locaux de la DGSI afin que leur chemin ne croise pas celui des journalistes qui faisaient le pied de grue devant le bâtiment. À quelques encablures du siège de la Sécurité Intérieure, ils avaient été lâchés dans la nature et Mélissa avait tout de suite pris son téléphone portable pour commander un VTC. Quelques minutes plus tard, ils s'étaient tous les trois engouffrés dans une Toyota CH-R conduite par une femme dont l'accent chantant ne suffisait pas à la rendre aimable. « Vous allez à quel numéro, place Paul Verlaine ? » aboya la conductrice à Mélissa. Cette dernière répondit d'un ton sec qui n'appelait aucune réponse : « Place Paul Verlaine à Boulogne-Billancourt, ce sera parfait. »

— OK, OK, pas la peine de s'énerver... »

Pourquoi une personne aussi désagréable avait-elle choisi un métier de service où l'amabilité était une composante des plus importantes, se demanda la jeune fille.

« Vous allez bien, les gars ? demanda Mélissa en se retournant vers les deux garçons installés sur la banquette arrière.

— Parfaitement bien. J'ai trouvé cette petite séance très reposante, répondit Sékou, un petit sourire en coin.

— Et toi, Akim ? interrogea Mélissa.

— Pas vraiment reposant, mais bon...

Akim et Sékou avaient allumé leur téléphone portable. Ils en avaient activé la caméra en position avant et scrutaient discrètement par-dessus leur épaule tous les véhicules derrière le VTC. Mélissa, assise à la place avant, était elle aussi occupée à observer tous les véhicules à quatre et deux roues qui roulaient devant la Toyota.

« Vous en avez combien ? demanda Mélissa.

— Trois, peut-être quatre.

— Et toi ? demanda Akim à Mélissa.

— Deux VL et deux deux-roues.

La conductrice du VTC se demandait bien de quoi ses trois passagers pouvaient parler.

« Voilà, vous êtes arrivés place Paul Verlaine. »

Sans un mot, les trois comparses descendirent du véhicule et se dirigèrent vers le numéro 13 de la place, un immeuble cossu des années 1990. Akim prit dans la poche de son blouson un trousseau de clefs sur lequel il y avait un badge Vigik qu'il utilisa pour ouvrir l'entrée principale du bâtiment, puis la seconde porte intérieure. Une fois dans l'immeuble, ils traversèrent le hall en direction du local poubelles et Sékou, sans dire un mot, récupéra les téléphones de ces deux compagnons qu'il jeta avec le sien dans une des grandes bennes à ordures. Puis, sans hésiter, ils franchirent une troisième porte qui faisait face à l'entrée principale et qui donnait sur un jardin surplombé par un immeuble de bureau. Ils s'engagèrent dans le jardin qui bifurquait rapidement sur la gauche sur une centaine de mètres et se retrouvèrent en quelques secondes rue Nationale, à bonne distance de la place Paul Verlaine. Là, ils s'engouffrèrent tous les trois par la porte latérale dans un fourgon Master blanc de marque Renault qui démarra aussitôt. L'opération n'avait pas pris plus de trois minutes.

Toujours sans dire un mot, les trois complices se dévêtirent dans les secousses du véhicule et fourrèrent toutes leurs frusques et chaussures dans un grand sac-poubelle noir. Elle est vraiment bien gaulée, pensa Akim en voyant Mélissa en sous-vêtements. Des habits de rechange les attendaient dans un sac dans un coin du fourgon.

Après quelques secondes, alors qu'ils finissaient de se rhabiller, leur chauffeur demanda : « C'est bon ? ». À quoi Mélissa répondit : « Oui, c'est bon. »

L'homme au volant du fourgon s'arrêta alors sur une place de livraison. Là, Sékou jeta par la portière le sac qui renfermait leurs vêtements et chaussures sur le trottoir, puis l'utilitaire repartit immédiatement. Ils pouvaient enfin se détendre.

« Alors ? Comment s'est déroulée votre visite dans les locaux de la SDAT ? » demanda le conducteur. Gabriel, casquette du PSG vissée sur la tête et affublé d'un gilet de sécurité orange fluo sur un vieux blouson beige,

souriait tout en maintenant le fourgon dans le flux de voitures qui se dirigeaient vers le périph.

« Très bien, Gabriel » répondirent en chœur les trois passagers. Tous les trois éclatèrent de rire en se regardant. Sékou frotta amicalement la tête de Mélissa, puis fit un « check » à Akim.

« Je suis certain que Akim n'a pas été très bavard comme à son habitude, dit Sékou en regardant l'intéressé.

— Je ne parle que lorsque j'ai des choses intéressantes à dire. Et dans ce cas précis, je n'avais rien d'intéressant à dire », reprit Akim avec lui aussi un petit sourire.

Entre ces trois-là, pas de doute, une réelle et profonde amitié les liait.

Pendant ce temps-là, dès leur arrivée place Paul Verlaine, Julie avait demandé aux équipes en charge de la filoché de se déployer afin de couvrir éventuellement d'autres accès. De son côté, Damien s'était chargé d'analyser l'environnement de la place Verlaine sur sa tablette, à la suite de quoi il avait demandé à une équipe de se positionner rue Nationale. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis que les anciens prévenus étaient descendus du VTC.

« Hugues de Julie. Tu les as ?

— Oui, c'est bon, ils sont toujours au 13. »

Dans son soum²⁵, Hugues avait les yeux rivés sur son écran et trois points verts s'affichaient au 13 place Paul Verlaine. Le traçage des trois téléphones portables ne permettait toutefois pas de dire si les cibles bougeaient dans cette zone.

« Julie de Damien.

— Oui, Damien

— Je le sens mal, il faut envoyer une équipe à l'intérieur de l'immeuble.

— Je suis d'accord, nous allons envoyer Rachid.

— Rachid de Julie. À toi.

— Bien pris, Julie. »

Deux minutes après le top de Julie, une fourgonnette marquée aux couleurs de la société de transport express Fedex s'arrêta devant le numéro 13 de la place et alluma ses warnings. Rachid descendit du véhicule,

²⁵ Sous-marin : Véhicule banalisé utilisé par les services d'investigations pour observer discrètement des objectifs.

habillé d'une tenue de l'entreprise américaine dont les couleurs passées montraient qu'elle avait déjà pas mal vécu. Rachid portait un colis à la main. Avec son badge Vigik, le livreur de la SDAT ouvrit la première porte et, une fois dans le sas, fit mine de rechercher un nom sur les boîtes aux lettres. Il ouvrit ensuite la deuxième porte et se retrouva dans le hall. Sur son PDA, lui aussi aux couleurs de l'expressiste, mais quelque peu modifié par les services techniques de la DGSI, Rachid pouvait localiser sur une zone donnée l'emplacement exact des portables et donc la position des trois individus qui avaient été libérés.

« Julie de Rachid. Ils nous ont baisés ! » Rachid venait de découvrir les trois téléphones dans la benne à ordure.

« Hugues de Julie. Active immédiatement les balises ! »

Les techniciens du commissaire Prévert avaient profité des moments où les trois individus étaient en cellule pour placer de toutes petites balises GPS dans les semelles de leurs chaussures. Le problème avec ce type de balise miniature était leur durée d'émission qui n'excédait pas plus de vingt minutes. Les balises avaient donc été jusque-là mises en sommeil, en attendant d'être activées à distance.

« Balises activées. C'est bon, j'ai les trois signaux. J'envoie les coordonnées sur vos mobiles. »

Damien dépêcha immédiatement une équipe à moto sur la zone. Ils y découvrirent le sac de vêtements laissé bien en vue sur le trottoir, avec les chaussures contenant les balises sur le dessus. Un vrai fiasco.

La nouvelle avait été remontée immédiatement au commissaire Prévert qui s'était empressé de contacter le procureur. C'est avec un flegme tout britannique que ce dernier passait au téléphone un savon au patron de la SDAT. Une salve de reproches que le commissaire Prévert ne risquait pas d'oublier de sitôt.

« Il y a des moments où la réalité dépasse la fiction, Henri. Eh bien, nous y sommes. Et je dois vous dire que, sur ce coup-là, malgré votre brillante carrière, vous battez tous les records, mon cher commissaire. »

Henri Prévert était assis dans son fauteuil, lissant sa moustache entre le pouce et l'index, les pieds sur son bureau. C'est à peine s'il écoutait le procureur, car il connaissait pertinemment la teneur de ses propos. Le magistrat continuait : « Henri, en un peu plus de quarante-huit heures, vous avez foiré les gardes à vue et trois individus que nous pouvons maintenant

qualifier de dangereux, vous ont filés entre les pattes et se sont envolés dans la nature. Dans toute cette histoire, c'est votre indic qui avait raison : nos trois oiseaux sont bien en train de préparer une attaque. »

Au terme de son sermon, le procureur finit par raccrocher en précisant qu'il s'occupait de lancer les mandats de recherche des trois individus.

Du fait de la tournure des événements, le procureur et le patron de la SDAT avaient décidé d'élargir les gardes à vue aux premier et deuxième cercles. Les parents et amis proches des trois suspects avaient tous été appréhendés. Il s'agissait maintenant de leur soutirer un maximum d'informations, mais aussi d'identifier d'éventuelles complicités. Chez tous les gardés à vue les perquisitions effectuées par les hommes de Prévert n'avaient là aussi donné aucun résultat.

Chapitre IX

Après avoir emprunté l'A13 et avoir roulé une bonne demi-heure, Gabriel, Mélissa, Sékou et Akim arrivèrent dans un petit village à hauteur de Mantes-la-Jolie où ils avaient prévu de changer de véhicule. Pré-positionné par un complice de Gabriel, un Renault Trafic gris les attendait sur un parking peu fréquenté attenant à une cimenterie désaffectée. Gabriel avait pris un très grand soin pour choisir le lieu de l'échange, une zone totalement dépourvue de caméra de vidéosurveillance et la plus isolée possible.

Après avoir vérifié que l'endroit était bien désert, Gabriel gara leur fourgon juste à côté du Trafic.

Il fallait faire vite. Chacun connaissait parfaitement son rôle. Alors que Sékou s'emparait des clefs que lui tendait Gabriel et grimpait dans le Trafic pour mettre le moteur en marche, Akim s'appliqua à retirer les grands adhésifs placés sur les flancs du fourgon, laissant apparaître la signalétique « Entreprise PELOU – Tous travaux » accompagné d'un numéro de téléphone et d'un logo où apparaissait un poing brandissant une clé à molette.

De son côté, Mélissa sortit de l'utilitaire avec un jeu de plaques d'immatriculation et procéda au changement des plaques en moins de vingt secondes, grâce à un système d'aimants totalement invisibles laissant penser que les plaques étaient bien rivetées aux pare-chocs. Il importait de compliquer au maximum le travail des limiers de la police judiciaire qui ne manqueraient pas de comprendre plus ou moins rapidement que les trois suspects avaient pris la fuite dans un fourgon blanc immatriculé KZ886DJ stationné rue Nationale.

Gabriel supervisait l'opération. En moins d'une minute, l'utilitaire blanc avait été radicalement transformé. Ils l'abandonnèrent sur le parking et reprirent leur route, conduits par Gabriel maintenant au volant du Trafic.

Après quarante minutes de petites routes de campagne, ils débouchèrent au détour d'un virage devant un portail noir qui, une fois ouvert, laissa apparaître un corps de ferme entièrement rénové. Sur le perron du bâtiment principal, un homme attendait.

Gabriel stationna le Trafic sur un petit parking gravillonné et tous ses occupants débarquèrent.

« Bonjour mes p'tits loups, dit un homme d'une soixantaine d'années en direction de Mélissa, Sékou et Akim. Tout s'est bien passé ?

— Oui, Jean-Mi, comme sur des roulettes, répondit Akim.

Gabriel regarda le sexagénaire qui les accueillait avec un léger sourire reflétant la complicité qui régnait entre les deux hommes, mais aussi la satisfaction d'une opération rondement menée.

« Allez, entrez et rejoignez les autres, nous vous avons préparé un bon repas, quelque chose de bien réconfortant après une telle épreuve. Aujourd'hui, c'est blanquette de veau. Promis, nous vous ferons des burgers et des frites demain. »

Sous ses airs de bon père de famille, Jean-Michel faisait partie des légendes du service action de la DGSE. Il avait mené tellement d'actions clandestines qu'il lui arrivait de ne plus se souvenir de certaines d'entre elles. Malgré son âge, l'homme au crâne légèrement dégarni était très athlétique et beaucoup lui donnait dix ans de moins.

Une fois à l'intérieur, les quatre nouveaux arrivants furent accueillis par le reste de l'équipe, réunie dans la pièce principale de la bâtisse.

La pièce à vivre était immense, à l'image du reste du bâtiment qui frôlait les 2 000 m². Aménagée avec raffinement, elle comportait à la fois un grand salon moderne qui donnait sur une vaste cheminée, une table de salle à manger en bois capable d'accueillir une quinzaine de convives, et une cuisine américaine ultra-moderne dotée d'un îlot central. Son parquet massif apportait chaleur et cachet à la pièce qui aurait pu faire l'objet d'un reportage dans un de ces magazines de décoration intérieure. Un large escalier en bois conduisait à un étage unique qui desservait cinq chambres avec leur salle de bain. Huit autres chambres se trouvaient dans une dépendance à proximité du bâtiment principal. D'importants travaux avaient été réalisés pour exploiter les sous-sols qui renfermaient à présent des bureaux, une salle de sport, une piscine de quinze mètres et un sauna, mais également cinq pas de tir de vingt-cinq mètres et une armurerie qui renfermait des armes de tout calibre. À l'extérieur, des caméras de vidéosurveillance couvraient toute la périphérie du site où un système d'alarme dernier cri avait été également déployé. Jean-Michel appelait ce lieu « La ferme » en référence au Camp Peary aux États-Unis, surnommé « The Farm », un site situé dans le comté

de York en Virginie qui n'est rien d'autre que le centre de formation pour les officiers de la direction des opérations de la CIA²⁶.

Sur un coin de l'immense table à manger s'était installée Sonia, 1,55 m et tatouée de la tête aux pieds. La jeune femme pianotait sur son ordinateur portable. Jean-Michel se demandait régulièrement comment il était possible d'avoir autant de tatouages à seulement 30 ans. À treize ans, Sonia avait été interpellée par la DGSI, car elle avait piraté un site du ministère de la Défense, pour s'amuser. Comme elle le disait, elle n'était pas maîtresse de ses actions, les lignes de code circulaient dans son esprit et les failles de sécurité lui sautaient aux yeux. À 14 ans, elle était partie habiter chez le frère de sa mère à Dublin, où elle suivit une scolarité des plus chaotique. Sonia – ou plutôt TheGhost45, son nom sur la toile –, était certainement l'une des hackeuses les plus dangereuses au monde. Elle avait été recrutée comme contractuelle à 18 ans par la DGSE pour conduire des cyberattaques contre des ennemis de la France. À 27 ans, elle avait totalement disparu des radars, la DGSE pensant même qu'elle avait décidé de changer de camp.

Derrière ses petites lunettes rondes en écaille et une barbe brune faisant penser à celle d'un bûcheron qui venait de descendre de ses montagnes, se cachait Michaël, un expert en électronique et armement en tout genre. Coordonné à sa pilosité faciale très abondante, il cultivait sur le plan vestimentaire un style forestier avec ses jeans bruts et sa perpétuelle chemise à carreaux. Il semblait toujours un peu mal à l'aise et d'aucuns pourraient penser qu'il était encombré par ses longs bras et plus généralement par son corps filiforme d'1,90 m. Distant et peu social, le technicien était également bien connu de ses proches pour son incapacité à ressentir la moindre forme d'empathie. Le « bûcheron », petit nom qui lui avait été donné par tous, avait constamment avec lui un livre, un magazine, ou bien un journal. Il lisait aussi bien des romans d'aventures que des ouvrages philosophiques ou des magazines people. Faisant honneur à sa réputation, il était pour le moment avachi dans l'un des canapés du salon, plongé dans le journal l'Équipe.

Dans la cuisine, un verre de vin à la main et surveillant d'un œil la blanquette, il y avait Max, un ami d'enfance de Gabriel, lequel le considérait même comme son frère. Max était professeur d'histoire et un spécialiste mondialement reconnu de stratégies militaires. D'aussi loin qu'il puisse s'en

²⁶ Central Intelligence Agency : agence centrale de renseignements des États-Unis

souvenir, ses maîtres à penser se nommaient Sun Tzu, Napoléon Bonaparte, Alexandre le Grand, Hannibal, Jules César ou bien encore l'Amiral Nelson. Pour Max, l'unique moyen d'atteindre un but, aussi simple fût-il, devait reposer sur une stratégie justement calibrée et à géométrie variable. L'historien ne cessait de répéter que pour être efficiente une stratégie devait avoir pour ingrédients principaux l'anticipation, le mensonge, et la duperie. Il disait aussi que pour gagner une guerre, il était primordial de savoir quelles batailles perdre afin de pouvoir entraîner son ennemi sur son propre terrain et, plus que tout, lui laisser avoir l'assurance que la victoire était proche. Son doctorat d'histoire en poche à l'âge de 27 ans, Max était parti pendant quatre ans au Japon pour parfaire sa pratique de l'aïkido et pour effectuer des recherches sur les samourais et les ronin, ces samourais sans maître du Moyen Âge. Rentré en France, il avait publié un livre sur ces guerriers japonais qui est devenu un best-seller mondial traduit en trente langues.

Le dernier membre de la bande sommeillait devant un reportage diffusé par le vaste écran plat situé dans un angle de la pièce. Confortablement lové dans un fauteuil, l'homme semblait avoir des heures de sommeil à rattraper. Arthur, 52 ans, était le plus âgé de l'équipe après Jean-Michel. Diplômé de Science-Po Paris à 21 ans et après avoir effectué dix-huit mois de service militaire chez les fusiliers marins à l'âge de 22 ans, il était devenu grand reporter de guerre pour différents médias de premier plan. Arthur avait une passion, le kitesurf, sport qui lui avait fait parcourir le monde à la recherche du meilleur spot. Mais le surfeur avait une autre particularité, connue seulement par Gabriel : le journaliste était un Alpha²⁷. Il y avait une vingtaine d'années, Gabriel avait sauvé la mise d'Arthur, alors que l'officier du CPIS officiait clandestinement avec ses hommes au Moyen-Orient. Après avoir exfiltré le reporter d'un mauvais pas, Gabriel, au cours du RETEX²⁸ qui en avait suivi, avait discerné le double-jeu d'Arthur, bien que celui-ci ne lui ait jamais avoué quoi que ce soit. Les deux hommes étaient devenus des amis très proches.

²⁷ La cellule Alpha de la DGSE est une cellule de tueurs de la république française activable uniquement sur ordre du Président de la République. Cette cellule ne figure sur aucun organigramme et le directeur général de la DGSE jurerait sans hésiter que cette cellule est du domaine de la science-fiction dans une démocratie comme la France. Pourtant, il est des situations où la réalité dépasse de très loin la science-fiction.

²⁸ RETour d'EXpérience

« Bien. Voilà une partie de l'équipe réunie, se réjouit Gabriel en s'adressant à la ronde. Je félicite nos trois p'tits loups, comme dirait Jean-Michel, pour leur première représentation dans les locaux de la SDAT. Ils vous raconteront eux-mêmes leurs exploits. » Un joyeux brouhaha s'ensuivit, obligeant Gabriel à hausser un peu le ton pour pouvoir terminer. « Nous venons de jouer le premier acte et comme vous le savez, nous allons devoir encore en jouer beaucoup d'autres. Profitons de ce bon moment et remettons-nous au travail. »

Au début de l'aventure, Gabriel avait décidé que les trois jeunes devaient chacun avoir un mentor plus expérimenté avec lequel il pourrait tisser des liens autres que professionnels. Spontanément, les couples « mentor/élève » s'étaient formés : Mélissa s'était tournée vers Arthur dont les beaux yeux bleus y étaient peut-être pour quelque chose, Sonia avait eu un faible pour Sékou qui le lui rendait bien et on avait évité que les deux taciturnes se retrouvent ensemble, aussi Akim était avec Max. C'est donc tout naturellement que les trois mentors se dirigèrent vers leur poulain pour savoir comment ils allaient.

Il régnait dans la pièce une ambiance chaleureuse et empreinte de bienveillance. Ils passèrent à table et purent tous profiter d'un moment de convivialité bien mérité. En contemplant la grande table et la connivence qui circulait entre tous les membres de l'équipe, Gabriel se dit que les chances de succès de l'opération augmentaient avec le temps.

Chapitre X

19 octobre 2018, 23 heures Dix minutes après les deux détonations qui avaient secoué le premier étage du Crillon, deux autres explosions survinrent, non pas dans l'hôtel cette fois, mais dans deux voitures qui avaient été abandonnées, comme de nombreuses autres, dans le vent de panique qui avait soufflé sur la place de la Concorde aux premiers coups de feu. Les deux déflagrations n'avaient pas été violentes, laissant penser à certains policiers qu'il s'agissait d'un leurre et que d'autres étaient à craindre. Plus inquiétant, ces explosions avaient eu lieu à proximité du PC de crise et elles auraient pu souffler une partie des têtes pensantes des ministères de l'Intérieur et la Justice. Immédiatement, les forces de l'ordre et de secours se redéploièrent, prenant grand soin de s'éloigner des véhicules abandonnés.

Bien que rodés aux situations extrêmes, les policiers et pompiers présents sur la place furent pendant quelques minutes totalement décontenancés par les deux explosions.

« Mais, putain, où sont les démineurs ? demandait un commandant de police à un jeune lieutenant.

- Ils sont sous l'eau, rétorqua spontanément le jeune officier. Nous avons quarante-deux véhicules sur la place qui vont devoir être checker avant que nous puissions les déplacer.
- Alors, bougez-vous ! Et éloignez immédiatement tous nos hommes et les véhicules de ces bombes en puissance ! »

Un démineur de la préfecture de police de Paris avait informé son commandement que les deux véhicules qui venaient d'exploser étaient tous les deux faussement immatriculés. La décision fut donc prise de contrôler les immatriculations de tous les véhicules présents sur la place et de les évacuer avec beaucoup de précautions à partir du moment où il était possible de s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un piège.

« Vous pouvez m'expliquer ce qui est en train de se passer ? demanda le procureur Hauffman, en s'adressant aux chefs de la BRI et du RAID. À partir de l'un des écrans du PC de crise, les trois hommes regardaient le ballet de policiers qui s'affairaient sur la place de la Concorde.

« Manifestement, nous avons affaire à une équipe de terro extrêmement bien organisée et avec des moyens considérables, répondit le chef de la BRI Luca Alfonso. Ils cherchent et réussissent pour l'instant à nous figer. » Les deux patrons des unités d'intervention avaient eu affaire à nombre d'actions terroristes au cours de leur carrière. Pourtant, aucune n'était parvenue à les désarçonner comme la situation à laquelle ils faisaient face. Cette action terroriste ne ressemblait en rien à ce que la France avait connu en la matière.

« Plus inquiétant encore, nous devons nous attendre à d'autres attaques, à Paris ou ailleurs sur le territoire », compléta Philippe Imbert, le chef du RAID.

Les trois hommes furent interrompus par l'arrivée d'un officier de la PP qui s'adressa, sans préliminaire, aux deux policiers : « Messieurs, vous êtes immédiatement attendus à l'extérieur par vos adjoints. »

Les deux patrons des unités d'intervention n'eurent pas longue route à faire, leurs deux collaborateurs les attendaient déjà impatiemment à la sortie du PC de crise mobile.

L'adjoint de Philippe Imbert, le chef du RAID, prit tout de suite la parole. « Nos équipes de négociateurs ont pu entrer en contact avec les terro, il y a 10 minutes, via un téléphone que nous avons réussi à leur faire parvenir. Notre interlocuteur était très calme et nous a appris que tous les accès de l'hôtel avaient été piégés. Selon ses explications, les deux explosions au premier étage seraient dues à des otages qui auraient tenté de fuir. » Un silence qui se prolongea quelques secondes plomba l'échange. Luca Alfonso se frotta le haut du crane avec sa main droite comme pour évacuer le terrible mal de tête qui arrivait à grands pas.

Le bras droit reprit le cours de son débriefing. « Il nous demande de regarder dans le coffre d'une Twingo rouge qui serait stationnée avenue Gabriel. Nous avons identifié le véhicule et les démineurs sont à l'œuvre. » Le chef du RAID avait inconsciemment empoigné la crosse de son SIG-Sauer qu'il portait dans un étui sur sa cuisse. Les extrémités de ses doigts blanchissaient, à mesure qu'il serrait de plus en plus fort la crosse son arme.

« Enfin, notre interlocuteur a précisé, et je cite ses mots, que le combat ne faisait que commencer sur la terre des mécréants. Et il a lâché un Allahu akbar²⁹ juste avant de raccrocher brusquement. »

²⁹ Expression qui signifie : Dieu est le plus grand

- À quoi est-ce qu'il joue ? se demanda à haute voix Imbert.
- À nous prendre pour des cons. » lui répondit spontanément Luca Alfonso.

Les deux chefs des groupes d'intervention savaient pouvoir s'attendre au pire, car ils étaient confrontés à une situation « non conforme », comme ils le disaient dans leur jargon. Autrement dit, ils faisaient face à une situation merdique de taille XXXL. Depuis les attentats de 2015, le modus operandi des terroristes avait toujours été le même : ils pénétraient une cible, procédaient à une tuerie de masse, puis affrontaient les groupes d'intervention. C'est pour cette raison que les procédures de la police et de la gendarmerie nationale avaient évolué en impliquant totalement les primo-intervenants³⁰ qui se retrouvaient bien souvent chargés de « fixer » la situation, autrement dit de tout mettre en œuvre pour entraver les terroristes dans leur périple meurtrier. Pour ce faire, les primo-intervenants avaient été formés pour affronter ce type de situation et les dotations en matière d'armement et de protection balistique avaient été considérablement renforcées. La situation sur la place de la Concorde était toute autre puisque les terroristes avaient tout mis en œuvre pour que les primo-intervenants ne puissent pas pénétrer dans l'hôtel. Un tel mode opératoire laissait penser aux policiers impliqués que les terroristes étaient probablement de type exogène³¹ et par conséquent, familiers au maniement des armes et aux tactiques de guérillas appris dans des centres d'entraînement en Syrie ou en Irak. Les opérateurs de la BRI et du RAID positionnés autour de l'hôtel étaient bien conscients d'avoir affaire à des « clients » très sérieux et que, dans un tel contexte, ils devaient s'attendre à tous les coups possibles et imaginables.

L'adjoint d'Imbert s'était légèrement écarté de son supérieur pour échanger à la radio avec ses équipes sur le terrain. « Patron, les démineurs ont ouvert le coffre de la Twingo. Il faut que nous nous rendions sur place. »

Laissant le procureur Hauffman au PC de crise, les deux chefs d'unités d'intervention lui emboîtèrent le pas jusqu'à une tente où deux écrans informatiques avaient été déployés. Sur les moniteurs, les deux hommes découvrirent le coffre ouvert d'une Twingo rouge à côté de laquelle un robot

³⁰ Primo-intervenants : Policiers ou gendarmes qui arrivent les premiers sur les lieux.

³¹ Exogène : terroriste provenant de l'extérieur des frontières françaises, a contrario du terrorisme endogène ou intérieur.

sur quatre grosses roues et équipé d'un bras articulé attendait d'être activé par son opérateur. À distance, un démineur emmitouflé dans son équipement de protection tenait en laisse un malinois.

« Pour vous résumer la situation, le chien explo a marqué le coffre du véhicule et rien d'autre. Le robot est entré en action et a ouvert sans difficulté le coffre dans lequel nous avons trouvé ça... » La caméra du robot zoomait sur la partie supérieure d'un mannequin en plastique, comme ceux que l'on peut voir dans les vitrines des magasins de vêtements. Autour de son cou se détachait un anneau métallique comportant deux voyants, l'un s'affichait en vert, l'autre était éteint. On distinguait à côté de l'étrange collier une petite boîte métallique de couleur noire mesurant environ deux centimètres de largeur sur trois de hauteur.

« C'est quoi, ce truc ? » demanda Luca Alfonso en s'adressant à l'adjoint du chef du RAID.

- Nous sommes certains qu'il y a de l'explosif dans la petite boîte noire. Apparemment, le dispositif s'active à distance ou alors, et c'est l'option que nous retenons, si le mannequin s'éloigne d'une zone qui a été préalablement définie. Je vous propose de vérifier immédiatement cette hypothèse, si vous en êtes d'accord.
- OK, allez-y... » marmonna Imbert. Son adjoint avait très certainement raison, ce qui allait sans aucun doute compliquer grandement la situation.

Le bras articulé du robot s'empara du mannequin et l'engin s'éloigna lentement du véhicule. Quand il arriva à la distance de cinq mètres, une légère explosion se fit entendre, créant un trou de cinq centimètres de diamètre dans le cou en plastique du mannequin.

« Putain, mais quel merdier ! explosa Imbert. Quelle bande de fumiers ! » Lucas Alfonso alluma une cigarette. Le bras droit du chef du RAID s'était de nouveau éloigné. Concentré sur son casque audio, il échangeait avec les négociateurs de son unité qui avaient une information pressante à leur communiquer. Il revint rapidement vers les deux chefs d'unité. « Patron, nous l'avons en ligne. » Toutes affaires cessantes, Imbert et Alfonso se dirigèrent au pas de charge vers un véhicule noir de 19 tonnes appartenant au RAID sur lequel il était marqué négociateur en lettres blanches RAID. À l'intérieur, deux opérateurs de la cellule négociation du RAID et deux de la BRI s'activaient, chacun à son poste. L'un d'eux portait un casque audio et

était en pleine conversation. Un autre homme enregistrait tous les renseignements importants recueillis lors des échanges avec les preneurs d'otages ainsi que toutes les autres informations additionnelles qu'ils pouvaient récolter : le timbre de la voix, un accent, un bruit de fond, etc. Un troisième opérateur tapait sur un clavier, répertoriant les éventuelles questions à poser au terroriste. Enfin, le quatrième négociateur supervisait l'ensemble des opérations et était capable à tout moment de se substituer à l'un de ses collègues. Sur un grand écran, les conversations entre les terroristes et le négociateur étaient toutes retranscrites en direct grâce à un logiciel spécialement développé pour les unités d'intervention françaises. Ce logiciel était capable d'identifier l'origine d'un accent, mais aussi d'indiquer aux négociateurs, à partir uniquement de la voix, le rythme cardiaque de leur interlocuteur ainsi que ses accélérations nerveuses, une prouesse technologique qui leur permettait ainsi d'anticiper un éventuel basculement dans une zone de non-retour. Bien entendu, tous les échanges étaient enregistrés afin de pouvoir être réécoutés à loisir. Toute cette organisation avait fait ses preuves et la cellule négociation avait permis à de multiples reprises de dénouer des situations à l'apparence inextricables.

À l'arrivée de leurs deux chefs, les négociateurs les fixèrent avec un regard qui en disait long sur la situation. L'un d'eux appuya sur un bouton afin de permettre à l'ensemble des personnes présentes d'écouter les échanges entre le terroriste et le négociateur. « J'espère que vous avez apprécié notre petite démonstration, disait une voix d'homme. Sachez que tous les otages, aussi bien aux entrées qu'à l'intérieur, sont équipés par ce dispositif. Vous aurez compris que le moindre de vos mouvements entraînera un véritable bain de sang », continua le preneur d'otages d'un ton extrêmement calme.

Quel âge peut bien avoir ce salopard ? se demanda Luca Alfonso. Étonnamment, le terroriste s'exprimait dans un français parfait, sans la moindre pointe d'accent. Luca regarda l'écran où s'affichaient les neuf photos des terroristes extraites des caméras de vidéoprotection déployées aux alentours de la place de la Concorde. Si leur résolution n'était pas excellente, elle permettait néanmoins de distinguer clairement sept hommes de type méditerranéen et un autre de type africain. Le neuvième, lui, n'était pas clairement identifiable, car il portait une casquette noire au moment de son entrée dans le palace.

« Croyez-moi sur parole, nous vous avons réservé beaucoup d'autres surprises, bandes de chiens infidèles ! » continua le terroriste d'une voix arrogante.

Sur un coup de sang, le chef du RAID s'empara du casque de son négociateur et s'écria : « Que voulez-vous ? ».

— Vous le verrez très rapidement, Monsieur Imbert. Et dites à Monsieur Alfonso de ne pas trop fumer, car cela n'est vraiment pas bon pour la santé. » Et l'homme raccrocha.

Philippe Imbert et Luca Alfonso se regardèrent, furieux et troublés : ce fils de pute osait s'adresser directement à eux en les appelant par leur nom. Perplexes et mal à l'aise, les quatre négociateurs finirent par reprendre leur travail après un moment de flottement. « Espèce de salopard » se répétait en boucle et silencieusement Imbert. Ils n'avaient définitivement pas affaire à des amateurs, pensa Luca Alfonso en allumant une nouvelle cigarette. Ces types avaient planifié dans les moindres détails leurs actions. Décidément, cette crise allait être véritablement très compliquée à gérer.

Au ministère de l'Intérieur, le centre interministériel de crise, le CIC, avait été activé autour du ministre Alain Sucrot, en poste depuis tout juste deux mois. Ancien ministre de l'Éducation nationale et fidèle parmi les fidèles du président de la République, Alain Sucrot avait été propulsé à l'Intérieur pour calmer les troupes du ministère, lesquelles étaient totalement déstabilisées par les dysfonctionnements notoires entre les ministères de l'Intérieur et celui de la Justice. Les messages portés par nombre de syndicats de policiers disaient globalement tous la même chose : « Nous arrêtons les voyous et la justice les relâche ! ». Le ministre Sucrot avait pour mission de lisser la situation entre les deux ministères, en plus d'apporter des réponses efficaces aux problèmes d'insécurité. Si le nouveau ministre de l'Intérieur n'était pas un spécialiste en matière de sécurité, c'était toutefois un fin diplomate qui avait fait toutes ses preuves au sein du ministère de l'Éducation, dans un climat qui n'était pas toujours simple.

Du fait de la nature même de la crise et de son ampleur potentielle, le centre de crise avait été activé sous son format élargi permettant ainsi d'assurer les fonctions de conduite opérationnelle interministérielle des crises qui sont confiées par le Premier ministre au ministre de l'Intérieur. Dans cette configuration, le CIC Beauvau coordonne l'ensemble des centres

opérationnels, c'est-à-dire ceux du ministère de l'Intérieur comme ceux relevant des autres ministères.

La gestion de ce type de crise nécessitait une organisation à toute épreuve. Le CIC était divisé en trois cellules : une cellule décision, une cellule situation et une cellule communication. Sur un plateau d'environ 800 m², il y avait au minimum une cinquantaine de personnes qui se relayaient 24h/24.

Dans la salle de crise, étaient présents à cet instant autour de l'immense table ovale tous les patrons des services de renseignements français ainsi que les principaux directeurs de la police, de la gendarmerie, des douanes et de Tracfin³². Une trentaine de personnes au total. La salle était équipée par des moyens de communication dernier cri permettant à tous les acteurs d'être informés au fil de l'eau des derniers développements afin d'être en capacité d'ajuster les tactiques à mettre en œuvre. Toutes les personnes présentes savaient d'ores et déjà que la situation était d'une gravité extrême : c'était certainement le face-à-face avec un groupuscule terroriste le plus sérieux que la France ait connu à ce jour. Une question était dans toutes les pensées : comment tout cela allait-il bien pouvoir se terminer ?

Après une brève introduction, le ministre de l'Intérieur donna la parole au directeur général de la DGSI, lequel alluma son micro et remercia le ministre avant de prendre la parole. Autour de la table ronde, tous les regards se portaient désormais sur Hervé Maillard qui subitement eut l'impression de porter tous les malheurs du monde sur ses épaules.

« Tout d'abord, je dois vous dire que nous sommes confrontés à une attaque terroriste dont le format ne s'est jamais matérialisé sur le sol français. Dans cette attaque, quatre éléments au moins apparaissent complètement inédits. Premièrement, le niveau de préparation des terroristes auxquels nous faisons face. Deuxièmement, la nature des moyens techniques qu'ils ont utilisés. Troisièmement, leurs approches tactiques. À notre connaissance, il n'y a pas eu de tuerie de masse à l'intérieur de l'hôtel. Enfin, le quatrième est que nous n'avons pas le moindre début d'explication quant au fait qu'un tel groupe ait pu passer à travers les mailles de nos filets. À ce stade, nous pensons que ce groupe de terroriste est piloté par un État, et cela même s'il

³²TRACFIN est un service de renseignements placé sous l'autorité du ministère de l'économie avec pour objectif notamment de lutter contre les circuits financiers clandestins, le blanchiment d'argent et le financement du terrorisme.

se revendique de l'État Islamique. Nous pensons également que d'autres cellules pourraient passer à l'action.

Au fur et à mesure de l'exposé du patron de la DGSI, les visages se crispaient de plus en plus, les uns et les autres cherchant à identifier des débuts de réponse et à anticiper les actions qu'ils allaient pouvoir mettre en œuvre.

« Savons-nous ce qu'ils veulent ? » demanda le ministre de l'Intérieur. Le directeur général de la police nationale prit à son tour la parole. « Pour l'instant, nous ne le savons pas, monsieur le ministre. Les négociateurs échangent avec l'un des terroristes. Les chefs du RAID et de la BRI m'ont tous les deux rapporté qu'ils étaient véritablement surpris non seulement par le schéma tactique des terroristes, mais aussi par le calme et le niveau d'élocution de celui avec lequel ils sont en contact.

— Quelles sont nos options ? demanda le ministre.

— Pour l'instant, la situation est totalement figée et nous étudions toutes les possibilités en matière d'intervention. Les démonstrations qu'ils nous ont faites en matière d'explosif nous permettent d'avoir la certitude qu'ils ont piégé les entrées et une partie de l'hôtel et qu'un très grand nombre des otages – que nous estimons à une centaine – sont équipés d'un collier explosif. Comme vous le comprendrez, monsieur le ministre, la situation est véritablement très complexe. Outre le risque de voir se matérialiser d'autres actions de ce type sur le territoire, notre principale crainte est que les terroristes puissent avoir en leur possession des armes non conventionnelles de type NRBC³³. » L'énoncé de ces quatre lettres fit l'effet d'une bombe qui aurait été lâchée au beau milieu de la salle de crise.

Le ministre de l'Intérieur alluma son micro. « Votre attention, s'il vous plaît, mesdames et messieurs. » La salle revint peu à peu au calme. « Je viens d'apprendre qu'un drone avec une charge d'environ 300 g d'explosif militaire vient tout juste de s'écraser sur la place de la Concorde sans faire, fort heureusement, de victimes. De l'avis de tous les opérateurs sur zone, le drone n'a pas décollé de l'hôtel. »

³³ Nucléaires, Radiologiques, Biologiques, Chimiques

Au même moment, des milliers de copies d'une même vidéo inondaient les réseaux sociaux, laissant les modérateurs des plateformes Instagram, Facebook, Twitter, TikTok, YouTube, etc. totalement impuissants. Dans le film monté dans un style parfaitement hollywoodien, s'enchaînaient des scènes montrant les otages du palace parisien avec leur collier explosif, des gros plans sur les charges d'explosifs placées au niveau des accès de l'hôtel, ainsi que des images prises des explosions place de la Concorde. Le clip se terminait sur un drapeau noir sur lequel était inscrit en arabe « Les enfants du Levant ». Tout au long de la minute trente que durait la vidéo, un chant en langue arabe composait le fond sonore.

En moins d'une heure, la vidéo était devenue virale. Elle fut rapidement reprise par les chaînes d'information du monde entier qui, à coup de Breaking News, la diffusèrent auprès de leur public. L'attaque terroriste à Paris avait fait désormais le tour du monde.

Chapitre XI

20 juin 2017. À l'issue de la réunion avec Jean Latour, le général de la Rivière et Gabriel avaient convenu de se retrouver quelques jours plus tard à l'hôtel Bristol où le général avait ses habitudes pour déjeuner. Le militaire serait à présent le seul contact de Gabriel qui ne devrait plus revoir Jean Latour afin de ne pas impliquer le chef d'entreprise en cas de dérapage.

Quel drôle d'endroit pour aborder des thématiques ultra-sensibles, s'étonnait Gabriel en pénétrant dans le hall de l'hôtel Bristol rue du Faubourg Saint-Honoré à quelques pas du palais de l'Élysée. Il se rappela alors l'un de ses instructeurs au CPIS lui avait dit que « pour être invisible, il fallait savoir se montrer au grand jour ».

Le général lui avait donné rendez-vous à 12 h 00. Gabriel regarda sa montre : il était 11 h 50. Il décida donc de s'asseoir dans l'un des fauteuils à disposition dans le lobby de l'hôtel, qui lui procurerait un bon poste d'observation pour les prochaines minutes.

L'imposant hall du palace offrait une ambiance à la fois raffinée et feutrée, avec ses étincelants lustres en cristal et ses grands tapis persans qui venaient réchauffer le sol en marbre. Le personnel présent, réceptionnistes, concierges, bagagistes, portiers... œuvrait révérencieusement, aux aguets du moindre besoin de leurs clients, hommes d'affaires, touristes ou simples visiteurs. Formant une boule incongrue de poils blancs, la mascotte de l'hôtel, Fa-aron, un chat persan de Birmanie, était lové dans l'un des fauteuils profonds de style 18^e. En tendant l'oreille, Gabriel pouvait distinguer des conversations lointaines en français, en anglais, en russe et dans des langues dont il n'arrivait pas à définir la provenance.

En un instant, Gabriel repéra deux officiers de sécurité reconnaissables à leur oreillette qui attendaient leur client, essayant de se faire les plus petits possibles sans pour autant y arriver. Son regard fut ensuite attiré par une magnifique jeune femme qui se dirigeait vers l'espace réservé au concierge du palace, au bras d'un homme d'environ soixante-dix ans. « Certainement son oncle », se dit Gabriel avec un léger sourire intérieur.

À 11 h 58, Gabriel vit le général passer la grosse porte à tambour de l'entrée principale du Bristol. Paul de la Rivière localisa immédiatement

Gabriel, mais il le dépassa sans un regard et se dirigea impassiblement vers la terrasse de l'hôtel située dans une cour intérieure. Gabriel ne broncha pas et maintint sa surveillance afin de déterminer si une ou plusieurs personnes emboîtaient le pas du général. Les deux hommes connaissaient la musique et avaient créé de véritables automatismes en matière de sécurité et notamment de contre-filature. Dans le ballet des entrées et sorties, Gabriel repéra rapidement un individu de petite taille d'une quarantaine d'années, élégamment habillé. D'origine asiatique, l'homme devait être Thaïlandais ou peut-être Cambodgien, pensa Gabriel en étudiant plus attentivement ses traits. Le petit homme traversa le lobby et sans hésitation, vint s'asseoir en face de Gabriel, le dévisagea et lui dit avec un très fort accent : « Bonjour Gabriel, je suis Tham. Le général vous attend ». Sans un mot, Gabriel se leva et se dirigea vers la terrasse. À l'entrée de celle-ci, il se fit intercepter avec beaucoup d'élégance par une hôtesse d'accueil. « Bonjour Monsieur. Vous avez une réservation ?

— Je viens rejoindre Monsieur de la Rivière.

— Suivez-moi » répondit la jeune femme avec un large sourire.

Se faufilant entre les tables soigneusement dressées, Gabriel se laissait guider par l'hôtesse tout en se disant que l'hôtel devait effectuer de véritables castings afin de recruter des jeunes femmes aussi jolies et aimables. Après quelques mètres, Gabriel identifia le général au fond de la terrasse, installé à une table dressée pour cinq couverts. Qui pouvaient bien être les autres invités ? se demanda-t-il.

« Monsieur de la Rivière, votre invité, dit d'une voix suave la jeune employée de l'hôtel.

— Bonjour Gabriel. Venez vous installer à ma droite.

— Bonjour Monsieur, je vous remercie.

— Appelez-moi Paul, ce sera beaucoup plus simple ainsi. » Simple..., tout dépend pour qui, pensa Gabriel. Rompre avec une habitude prise depuis tant d'années n'allait pas être un exercice facile, mais il allait devoir s'y plier.

« Vous avez fait la connaissance de Tham ? poursuivit le général.

— Oui, Mons... euh Paul.

Un maître d'hôtel s'approcha de la table et débarrassa trois des couverts sans un mot. La température pour un mois de juin était bien au-dessus des normales saisonnières selon les météorologues, mais les murs végétalisés de

la terrasse et les grands parasols qui y étaient déployés permettaient de rafraîchir l'atmosphère de plusieurs degrés.

Le général reprit la parole et expliqua qu'il avait recueilli Tham alors qu'il n'avait que 17 ans, lors d'une mission clandestine en Thaïlande. L'adolescent était alors un jeune champion de boxe thaï, aux mains d'une bande de trafiquants d'armes dirigée par un ancien légionnaire. Après avoir été retourné par un officier traitant de la « boîte », le jeune garçon avait fourni de précieux renseignements. Puis, lors de l'opération organisée pour neutraliser le légionnaire et ses hommes, il avait manqué de perdre la vie. Alors, au moment de l'exfiltration du commando, de la Rivière – qui était jeune capitaine à l'époque – avait pris sur lui la décision d'embarquer Tham. Une fois en France, le jeune asiatique avait obtenu le statut de réfugié, puis très rapidement la nationalité française, avant de s'engager dans l'armée au sein de la 11^e brigade parachutiste et de marcher dans les pas du général.

Tham avait quitté l'armée en même temps que son bienfaiteur et il assurait aujourd'hui sa protection de manière discrète, veillant à ce que l'environnement du général soit toujours dégagé. Alors qu'il était au « service³⁴ », Gabriel avait entendu dire que le général avait un aide de camp d'origine thaïlandaise qui ne le lâchait pas d'une semelle.

Le général sortit de sa sacoche un smartphone qu'il remit à Gabriel en lui indiquant qu'il s'agissait là de son nouveau téléphone. Extérieurement, rien ne pouvait laisser supposer que l'appareil était entièrement crypté. « Ce téléphone nous permettra d'échanger en toute confidentialité et ne laissera, croyez-moi, aucune chance aux services de renseignement. » Gabriel connaissait ce type d'équipement pour en avoir utilisé à de multiples reprises. Les appels, les SMS, les messages... toutes les communications seraient ainsi cryptées de bout en bout, rendant ainsi les ISMI-Catchers³⁵ complètement inopérants.

Le général de la Rivière posa ensuite sur la table un petit objet qui intrigua immédiatement Gabriel.

« C'est quoi ce boîtier, Paul ? »

³⁴ Nom pour désigner la DGSE

³⁵ Appareil de surveillance utilisé par les services étatiques pour intercepter le trafic des communications mobiles

- Cet émetteur va créer une sorte de bulle tout autour de nous, venant ainsi bloquer toutes les interceptions électroniques, répondit le général en enclenchant le brouilleur. Bon, à présent que nous sommes tranquilles, il faut que je vous briefe sur l'organisation titanesque mise en place par notre ami pour faire d'Épéus une réalité. »

Le maître d'hôtel s'approcha de la table et les deux hommes se turent instantanément.

« Messieurs, avez-vous pu faire votre choix ?

- Pour moi, ce sera votre saumon en papillote avec une salade verte et une grande bouteille de San Pellegrino, dit le général.
- Je prendrai des œufs brouillés au saumon avec, si cela est possible, des frites et un Coca zéro, commanda à son tour Gabriel.
- Très bien, Messieurs. »

Dans un ballet quasi incessant, la terrasse du Bristol s'était rapidement remplie en cette très belle journée estivale. Les serveurs s'affairaient pour procurer aux convives une expérience la plus agréable possible. La machine était bien rodée et le personnel semblait anticiper les moindres demandes.

Parcourant le restaurant des yeux, Gabriel remarqua que Tham avait été installé seul à une table à proximité de l'accès à la terrasse afin de pouvoir, si nécessaire, intervenir en prenant à revers un assaillant potentiel. Élégamment vêtu, l'ange-gardien se fondait totalement dans le paysage. Sa posture était très éloignée des gardes du corps habituels, avec leur oreillette, leurs lunettes noires et leur costume mal ajusté. Bien malin celui qui aurait pu le détecter au premier coup d'œil.

Poursuivant son observation, Gabriel croisa le regard d'une femme qui avait pris place face à lui au centre de la terrasse, accompagnée d'un homme qui pour le moment lui tournait le dos. Avec de longs cheveux bruns, des yeux noirs en amande et une peau mate, la femme devait être libanaise ou italienne, pensa Gabriel. Son compagnon arborait un style assez casual, bermuda et chemise manches courtes, qui, bien que de saison, détonnait quelque peu dans l'environnement luxueux de l'hôtel. Un couple assez mal assorti, se dit Gabriel qui aurait bien aimé se trouver à la place de l'homme.

Paul de la Rivière reprit son exposé, sortant Gabriel de sa rêverie. « Notre ami a déployé depuis plusieurs années maintenant une organisation titanesque et dont les différentes cellules sont totalement cloisonnées les unes

par rapport aux autres. Parmi elles, une société spécialisée dans le renseignement basée à Singapour exploite des données de masses et le Big Data, à charge pour les analystes de déceler des corrélations entre toutes les informations collectées. Ces petits génies de l'informatique exploitent les trois couches de l'internet mondial que sont le « clear », le « deep » et le « dark web ».

Gabriel s'abreuvait des paroles de son aîné, imaginant ces jeunes analystes traquant en bermuda, tee-shirt et tongs les moindres informations sur la toile.

« Quelle est exactement leur feuille de route, Paul ?

— Elle est toute simple : ces jeunes prodiges doivent nous faire remonter toutes les informations en lien avec les trafics d'armes, les mouvements de population, le terrorisme, les fake news, les risques et les menaces émergentes... Ce que nous voulons, c'est comprendre et anticiper. Nous avons une liste de cibles. Par cibles, j'entends des personnes dont les capacités de nuisance sont prouvées ou avec un potentiel très important. En complément, nous avons tissé en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Chine et aux États-Unis un véritable réseau d'agents qui occupent des fonctions stratégiques au sein des gouvernements... Quand, je vous parle d'organisation titanesque, je pense même que je suis très loin de la réalité. »

Deux serveurs s'approchèrent de la table. « Vos commandes, messieurs. Nous vous souhaitons bon appétit. »

Gabriel remarqua à peine l'assiette odorante que l'on posait devant lui, il se demandait comment Jean Latour avait bien pu mettre sur pied une telle organisation, tout en passant entre les mailles des filets des services de renseignement.

La terrasse était maintenant comble. Or, parmi tous les clients attablés, Gabriel gardait en ligne de mire la jolie femme brune et son compagnon, et ce pour une raison qu'il ignorait. Mais, l'ancien militaire avait appris avec le temps à se fier à son instinct.

Après avoir dégusté silencieusement quelques bouchées de son poisson, le général reprit son exposé. « Notre ami est également propriétaire – au travers d'une multitude de sociétés-écrans, comme vous pouvez l'imaginer – d'une société de conseil en sécurité basée à Londres. Cette compagnie qui réalise près de sept cents millions d'euros de chiffre d'affaires intervient pour

le compte de grands groupes internationaux, mais également pour des gouvernements, sur des thématiques allant de la sécurisation d'ambassades dans des pays à risque en passant par des missions de conseil pour sécuriser des personnes ou des biens hautement sensibles. Cette société a pour nom WS, l'acronyme de White Shield³⁶ en opposition avec la tristement célèbre société américaine Blackwater³⁷. WS est dirigée par le colonel John Mc Kenzie, un ancien SAS³⁸ et un ami très fidèle de Jean. WS possède une filiale nommée Shadow³⁹ qui est composée de trois cents ex-militaires des forces spéciales triés sur le volet et capables d'intervenir aux quatre coins de la planète pour répondre à des problématiques spécifiques face à des tyrans toujours plus monstrueux. Shadow, c'est en quelque sorte notre service action. »

Gabriel avait à peine touché son assiette, sidéré par l'exposé du général. Le cliquetis des fourchettes et la rumeur étouffée des conversations des tables avoisinantes ne parvenaient pas à le distraire de ses pensées.

« Voilà un petit aperçu de notre organisation, Gabriel. Et vous aurez noté que j'ai utilisé le mot petit. » Jusqu'alors concentré, le visage du général se détendit et s'éclaira d'un sourire mystérieux. « Je voudrais maintenant vous présenter deux de mes plus proches collaborateurs. » En prononçant ces mots, le général se retourna légèrement et fit un discret hochement de tête. La femme brune et l'homme qui avaient éveillé la curiosité de Gabriel tout au long du déjeuner se levèrent alors et vinrent prendre place à la table des deux hommes.

³⁶ Bouclier blanc

³⁷ Société Militaire Privée créée en 1997 aux Etats-Unis

³⁸ Special Air Service – Forces spéciales des armées britanniques

³⁹ Ombre

Chapitre XII

En regardant le couple s'asseoir, Gabriel n'avait plus aucun doute : cette très belle femme d'une quarantaine d'années avait des origines italiennes. Lorsqu'elle prit place à la table, un effluve de parfum floral et épicé vint agréablement chatouiller le nez de Gabriel. Son élégance et sa classe naturelle impressionnèrent particulièrement le quadra qui avait rarement eu l'occasion de rencontrer une aussi belle femme.

Derrière sa barbe et ses Ray-Ban Wayfarer, Gabriel reconnu aussitôt son ami journaliste/kytesurfeur et « accessoirement » tueur de la République. Affichant un sourire malicieux, Arthur semblait particulièrement heureux d'avoir réussi à surprendre Gabriel, renommé pour sa fine intuition et son habilité à pressentir les événements.

Les yeux quelque peu rieurs, de la Rivière semblait également savourer sa surprise. « Gabriel, je vous présente Clara et Arthur que vous connaissez déjà, il me semble. Clara et Arthur sont tous les deux des piliers d'Épéus et œuvrent déjà depuis de nombreux mois sur ce dossier. Contrairement à son allure méditerranéenne, Clara est anglaise et a travaillé pendant de très longues années au sein d'une cellule clandestine du SIS⁴⁰. » Arthur avait compris instantanément que son ami était tombé sous le charme de Clara et cela l'amusait bien.

La terrasse du Bristol commençait à se vider et un serveur vint avec une carte afin de proposer un dessert ou un café. Tham quant à lui était toujours assis à sa table et lisait un journal devant une tasse de café.

S'adressant toujours à Gabriel, Paul de la Rivière entra dans le vif du sujet. « Clara et Arthur vont constituer le premier cercle de votre équipe. Vous allez pouvoir élargir ce cercle en sélectionnant trois ou quatre personnes de votre choix. Dans un premier temps, la mission principale de Clara sera d'assumer le rôle d'officier traitant⁴¹. Clara a eu la charge de recruter et de commencer à former des civils qui seront au cœur d'Épéus. Elle vous transmettra sur

⁴⁰ Secret Intelligence Service, appelé également MI6 (Military Intelligence 6) – Pendant de la DGSE au Royaume-Uni.

⁴¹ Membre d'un service de renseignement (fonctionnaire civil ou militaire) en charge de recruter et de traiter des agents de renseignement

notre réseau sécurisé leur dossier. Arthur sera quant à lui en charge de collecter tous les moyens spéciaux, qu'il s'agisse de moyens de communication ou d'armement par exemple. À quelques kilomètres de Paris, vous avez un point de chute qui deviendra votre base ».

Avec une voix à la fois calme et suave, Clara prit la parole pour se présenter succinctement dans un français absolument parfait. Elle avait 41 ans, était diplômée de l'université d'Oxford en sciences sociales, sa mère est italienne et son père anglais. Elle avait intégré le MI6 juste à la fin de sa scolarité et était restée au service de sa majesté pendant plus de quinze ans, dont plus de dix ans à traquer des terroristes de par le monde.

Arthur, lui, ne se présenta pas et fit juste un petit clin d'œil à Gabriel en disant « Pour ma part, tu me connais ».

Le général poursuivit ses explications après qu'un serveur leur eut apporté les quatre cafés commandés. « Nous travaillons depuis plusieurs mois sur une équipe de braqueurs de fret dont les principaux membres habitent à Marseille. Nous appelons ce groupe « les sudistes ». Cette bande de six individus est hyperviolente. Ils officient également comme porte-flingue pour des grossistes en cannabis et cocaïne dans la région. Ils ont une spécialité qui est le barbecue⁴². Leur leader est un gros bras âgé de 29 ans, Mohammed Chergui, que tout le monde appelle Chergui. Il connu depuis de très longues années par les services du ministère de l'Intérieur, et notamment par l'OCLCO⁴³. Nous avons détecté qu'il était en contact avec un combattant de l'EI⁴⁴ en Syrie, Bassem H. et nous sommes convaincus qu'il se trame quelque chose. » Chergui et ses acolytes s'étaient totalement radicalisés depuis plusieurs mois. Cela ne présageait rien de bon, augura de la Rivière. Il précisa également qu'il avait collecté un très grand nombre d'informations sur les « sudistes » et qu'ils avaient au sein d'Épéus la certitude que les services anti-terroristes n'étaient pas encore sur leur dos pour l'instant.

« Nous allons nous focaliser sur ce groupe » indiqua-t-il enfin en se penchant légèrement en avant. Dans ces derniers mots émergeaient toute la détermination et le leadership de Paul de la Rivière qui possédait la faculté naturelle de rallier à sa cause les esprits les plus fins et en proie aux doutes.

⁴² Mode opératoire qui consiste à faire brûler un individu dans un véhicule.

⁴³ Office Centrale de Lutte Contre le Crime Organisé

⁴⁴ État islamique

Arthur prit la parole avec sa voix rauque et déclara que l'opération allait être sportive et que le moindre faux pas pouvait leur coûter très cher. À cette évidence, Gabriel répondit que l'idée même d'un faux pas était inimaginable et que, pour ce faire, il allait être de la plus haute importance d'avoir plusieurs coups d'avance. Enfin, Clara ajouta qu'elle ne participerait pas à cette opération si elle n'était pas totalement convaincue de l'importance d'une mission telle qu'Épéus, mais également de sa faisabilité sur un plan opérationnel.

Le restaurant était à présent désert, à l'exception des employés qui, sous la surveillance du maître d'hôtel, dressaient les tables en prévision du dîner à venir. Il était temps pour les quatre acolytes de retrouver l'agitation extérieure. « Nous allons créer de l'illusion et attirer dans nos filets celles et ceux qui souhaitent détruire nos démocraties, comme cela n'a jamais été réalisé par aucun service dans le monde » conclut le général.

Chapitre XIII

11 septembre 2017. L'endroit était sombre, éclairé par une simple ampoule qui pendait au plafond. L'humidité ambiante et l'odeur étaient celles des caves à vins que l'on pouvait trouver dans les anciennes demeures. La lumière blafarde dévoilait une pièce carrée, au sol en terre battue, et au milieu de laquelle trois individus cherchaient à reprendre leurs esprits, après s'être retrouvés assis sur des chaises en bois, les mains menottées dans le dos et un sac noir sur la tête.

« Mais, putain, c'est qui, ces guignols ? gronda une voix masculine provenant de la silhouette située au plus près de la petite porte en bois qui servait d'accès au local.

— Je ne sais pas, répondit angoissée une voix féminine.

— Je m'en fous ! s'exclama une troisième voix, masculine. Ils peuvent bien crever ! »

Les trois captifs ne parvenaient toujours pas à comprendre comment et pourquoi ils se retrouvaient dans une telle posture alors qu'ils avaient rendez-vous pour un deal « pépère » de trente kilos de weed⁴⁵ dans une usine désaffectée près de Vernon dans l'Eure. En plein milieu de la transaction, sans qu'ils n'aient rien vu venir, ils s'étaient fait braquer comme des bleus par quatre marmules en combinaison noire et cagoule. Dans un premier temps, les trois dealers avaient pensé qu'ils s'étaient fait taper par le RAID ou le GIGN. Mais ils avaient vite compris que ce n'était pas le cas après que leurs agresseurs les avaient menottés et jetés comme des malpropres dans un fourgon noir. Une fois dans le véhicule, l'un des assaillants leur mit à tous les trois un sac noir sur la tête, leur occultant totalement la vision, et entrava leurs jambes avec du gros scotch. « Vous êtes qui ? » s'était alors risqué à demander l'un des dealers. Pour seule réponse, il avait immédiatement reçu une grande gifle et un laconique « C'est moi qui pose les questions. Fermez vos gueules ou nous allons vous fumer tout de suite ! »

⁴⁵ Cannabis

Le fourgon était parti en trombe et avait roulé pendant une bonne heure. Lorsqu'enfin il s'arrêta et que le moteur fut coupé, ils avaient été débarqués et jetés dans la cave dans laquelle ils se morfondaient à présent.

Dans un grincement déchirant, la porte de la cave s'ouvrit, puis se referma. Des pas crissèrent sur le sol de terre battue. Tapant sur l'épaule de l'individu le plus près de la porte, une voix d'homme demanda fermement : « Ton nom ? » Du tac au tac, le premier prisonnier répondit dédaigneusement « Nelson Mandela ». Il reçut aussitôt une grande décharge de taser qui le laissa complètement sonné.

L'homme s'avança jusqu'à la femme assise au centre de la cave et recommença son manège : après lui avoir tapoté sur l'épaule, il ordonna « Et toi, ton nom ? »

— Aretha Franklin » répliqua insolemment la captive qui, à son tour, sentit douloureusement une grande décharge électrique la traverser.

En entendant les stridulations des impulsions électriques et les cris de sa complice, le troisième individu essaya de se lever et fut violemment poussé sur sa chaise qui bascula en arrière.

« Et toi, ton nom ? » aboya l'homme au taser.

— Celui qui va te la mettre dans le cul bien profond, espèce de petite salope ! » rétorqua le troisième dealer qui s'effondra à son tour sur sa chaise, paralysé par la puissante impulsion électrique que l'homme venait de lui assener.

« Bon, je vais recommencer. Donnez-moi vos noms... Toujours pas ? Pas de problème... » De nouveau, l'homme fit à trois reprises usage de son arme, électrocutant à tour de rôle chacun des trois dealers. Les trois corps semblaient à présent inanimés, retenus sur leur siège uniquement par les liens qui les garrottaient.

Il fallut quelques minutes aux trois prisonniers pour recouvrer leurs sens. Pendant ce temps, l'homme au taser continuait son interrogatoire. L'homme retira à la suite les cagoules des trois prisonniers. « Puisque vous ne voulez pas me donner vos noms, je vais vous les donner. Toi, tu es Akim Messaoudi, tu as 22 ans, tu es né un 12 février et tu es du signe du verseau. Toi, tu es Mélissa Picard, 23 ans, née un 30 juillet, une vraie petite lionne. Et enfin, toi, celui qui a la langue bien pendue, tu es Sékou Diarra, 23 ans, né un 21 septembre et tu cries comme la vierge que tu es. » Reprenant à peine ses

esprits, Sékou rétorqua sur-le-champ : « Et toi, sous ta cagoule avec ton putain de flingue électrique, tu es une enflure d'astrologue masochiste ! »

— Tu as raison, je suis un vrai masochiste et vous allez pouvoir très rapidement goûter à toute la palette de mon savoir ». Puis l'homme sortit.

« Putain, ils veulent quoi ? s'exclama Akim.

— Aucune idée, répondirent en cœur Mélissa et Sékou.

— Une chose est sûre, c'est que nous allons morfler », soupira Akim.

S'ensuivit un silence de plomb qui dura plusieurs minutes. Mélissa sentit une larme qui lui coulait sur la joue. Paradoxalement, son regard était glacial et empreint d'une détermination qui était visible. « Cela fait combien de temps que nous sommes là ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas... trois ou quatre heures, répondit Sékou.

Brusquement, une musique puissante de heavy métal explosa littéralement les tympanes des trois jeunes dealers, juste avant que des stroboscopes envahissent la petite pièce.

« Fermez les yeux ! Fermez les yeux ! » hurla de toutes ses forces Sékou, avant que son appel ne soit repris par Mélissa et Akim. Sans bouger, tête baissée et les yeux fermés, les trois jeunes cherchaient à se créer une bulle dans laquelle se réfugier. La violence des flashes des lumières stroboscopiques qui s'insinuaient à travers leurs paupières closes et la fureur de la musique qui leur mitraillait les oreilles pénétraient jusqu'à leur cerveau, oppressaient leurs poumons et leur cœur qui s'affolait.

La séquence son et lumière dura deux heures avant de s'interrompre brutalement. Immédiatement, deux ravisseurs pénétrèrent dans la cave, ils détachèrent Mélissa et l'entraînèrent avec eux en lui disant « Nous allons voir si tu as du souffle ». La jeune femme se débattit de toutes ses forces alors que Sékou et Akim cherchaient à se lever, tout en essayant de donner des coups de tête, en vain, aux deux bourreaux de leur amie.

Mélissa fut extraite de la petite cave et conduite dans une autre pièce attenante du sous-sol dans laquelle les attendait un troisième individu. Après avoir passé tant d'heures dans la pénombre, les yeux de la jeune femme mirent un certain temps à s'habituer à la forte luminosité qui régnait dans cette nouvelle salle dont les murs couverts de carreaux blancs réfléchissaient la puissante lumière provenant des néons du plafond. La pièce était vide, à l'exception d'une table en bois d'environ deux mètres de longueur pour un

mètre de large qui en occupait le centre. L'angoisse de Mélissa grimpa encore d'un cran quand elle aperçut les sangles qui équipaient la table. Disposés sur le sol, elle remarqua des chiffons crasseux ainsi qu'un tuyau d'arrosage branché à un robinet au mur.

Sans un mot, les deux individus contraignirent la jeune femme à s'allonger sur la table pendant que le troisième resserrait une à une les sangles autour de ses chevilles, ses cuisses, son ventre, ses bras et ses épaules, avant de terminer par une dernière sangle enserrant sa gorge. Cette dernière était suffisamment ajustée pour l'étrangler si la jeune femme tentait de bouger. Mélissa tremblait de tout son corps, mais portait un regard furieux et emplí d'assurance sur ses geôliers.

« Je vais te poser des questions, Mélissa, et il y a deux solutions. La première, tu réponds et tout se passe bien. La seconde, tu refuses de répondre ou ta réponse ne me convainc pas. Dans ce cas, je vais te faire découvrir à quoi ressemble une noyade. » Un éclair de frayeur parcouru le visage de Mélissa.

« Première question. Qui est Clara ? » D'un seul coup, les pulsations cardiaques de Mélissa firent un bond. Elle avait l'impression que son cœur allait exploser. Elle prit une grande respiration abdominale et répondit : « Je ne sais pas ».

L'un de ses tortionnaires attrapa un chiffon et l'apposa fermement sur la bouche et le nez de Mélissa pendant qu'un deuxième ouvrait le tuyau d'arrosage et l'approchait au-dessus de son visage. L'eau qui s'en écoulait imbiba rapidement le chiffon, entravant la respiration de la jeune femme. En quelques secondes, Mélissa eut l'impression de se noyer, n'arrivant plus à reprendre son souffle et avalant par là même de grandes gorgées d'eau qui l'étouffaient. Au bout de quelques secondes, l'eau fut coupée et on lui retira le chiffon du visage. Mélissa suffoquait et crachait de l'eau.

« Je vais te reposer la question. Qui est Clara ? » Mélissa reprit son souffle tout en regardant dans les yeux son bourreau. Avec un aplomb déconcertant, elle répondit une nouvelle fois : « Je ne sais pas ». Immédiatement, les trois hommes réenclenchèrent la procédure chiffon-jet d'eau, plongeant de nouveau Mélissa dans les souffrances d'une noyade.

La même scène se reproduisit deux autres fois, toujours plus pénible pour la jeune femme qui avait de plus en plus de difficulté à récupérer physiquement et à garder la tête froide.

« Je te repose une dernière fois la question, Mélissa. Qui est Clara ? » La jeune fille suffoquait encore de la dernière tentative de ses tortionnaires, cherchant goulûment l'air qui viendrait soulager ses poumons asphyxiés. Entre deux halètements, elle parvint à leur répondre. « C'est bon... C'est bon... Je vais vous répondre. Mais, laissez-moi... quelques minutes... pour reprendre mon souffle.

— Non, tu n'as pas quelques minutes. Ou tu réponds, ou tu retournes dans le grand bain.

— OK... Clara... c'est le prénom... de la cousine de ma mère.

— Tu te fous de ma gueule !

— Je ne connais pas... d'autre Clara. » Épuisée, Mélissa ferma les yeux.

« Passons au suivant », dit l'homme qui avait fait plus tôt usage du taser et qui semblait diriger l'interrogatoire. Mélissa fut dessanglée et transportée dans une troisième pièce. Là, les hommes la déposèrent dans une caisse en bois, suffisamment grande pour qu'elle puisse tenir en boule, et qu'ils refermèrent à l'aide d'un énorme cadenas. La jeune femme ne broncha pas, cherchant à rejoindre la bulle qu'elle avait quittée ce qui lui semblait être des heures auparavant.

Les deux acolytes de Mélissa eurent droit au même traitement, sans plus de succès pour leurs ravisseurs. Pendant l'interrogatoire, Akim ne dit pas un mot, là où Sékou répondit que la seule Clara qu'il connaissait était une ex-star du porno. Comme leur amie, ils finirent tous les deux dans une caisse en bois où ils restèrent recroquevillés pendant trois longues heures. Un silence de mort régnait dans la pièce où étaient enfermés les trois jeunes gens qui, exténués, cherchaient à récupérer leur force et leur esprit, se demandant quels supplices leurs ravisseurs avaient prévus pour la suite. Finalement, tous les trois furent extraits de leur caisse, pour être de nouveau entravés au niveau des poignets et des chevilles et réinstallés dans la cave. Tête baissée, rompus de fatigue, les trois jeunes restaient silencieux. Les deux garçons Akim et Sékou portaient par moments des regards emplis de compassion et protecteurs sur Mélissa.

Dans une salle annexe à la cave, quatre personnes scrutaient des écrans vidéo sur lesquels apparaissaient les visages des trois jeunes gens. Ces caméras bénéficiaient d'intelligence artificielle embarquée et mesuraient la fréquence cardiaque des trois détenus.

« Ils sont solides, dit une voix d'homme. J'aurais pensé que la fille aurait craqué rapidement.

— Nous allons voir s'ils sont aussi solides que cela, répondit un autre homme.

La porte de la cave s'ouvrit brutalement et quatre individus encagoulés firent irruption dans la petite pièce. Deux d'entre eux tenaient un neuf millimètres à la main.

« Je vous repose une dernière fois la question. Qui est Clara ? » Les trois amis se regardèrent silencieusement, puis fixèrent leurs geôliers avec un air de défi, sans leur apporter la moindre réponse.

Exaspéré, l'un des hommes les mit en joue pendant que les deux autres emportèrent tour à tour Mélissa et Akim hors de la petite cave humide, laissant seul Sékou dans un profond désarroi. Dans la pièce attenante, Mélissa et Akim étaient fermement maintenus par leurs cerbères, quand retentit soudainement un coup de feu. Le visage des deux amis se figea, puis une fois la surprise dissipée, s'empourpra de fureur et de ressentiment.

Akim qui se débattait comme un beau diable fut agrippé fermement par deux de ces gardes et fut réintroduit dans la cave. Là, gisait au sol, face contre terre et dans une mare de sang, le corps de Sékou. En découvrant la scène, Akim rugit et se déchaîna, essayant de frapper les personnes qui l'entouraient.

« Qui est Clara, Akim ?

— Va te faire foutre, fils de pute ! »

Une nouvelle détonation assourdissante emplit la cave et ses abords. Dans la pièce annexe, Mélissa pleurait toutes les larmes de son corps. À son tour, elle fut jetée dans l'enfer de la petite cave. Les corps de ses deux amis allongés au sol, le sang, l'odeur de la mort horrifièrent Mélissa qui suffoqua, pliée en deux, sur le point d'être malade. Ces gardes-chiourmes la firent s'asseoir en l'encadrant. Un des hommes se plaça devant elle et lui pointa son pistolet sur le front.

« Qui est Clara, Mélissa ? Qui est Clara ? » répétait en boucle l'homme de main. Dans un énorme effort, Mélissa retrouva sa respiration et, levant la tête vers l'homme qui la tenait en joue, prononça calmement : « Je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas qui est Clara. »

Chapitre XIV

1^{er} juillet 2018. À 2 heures du matin, en périphérie des quartiers nord de Marseille, une Porche Cayenne noire roulait à toute allure avec à son bord cinq individus. Au volant, Moustapha, alias Mous, un fêlé de 20 ans que la surconsommation quotidienne de joints et de coke rendait complètement incontrôlable. À l'arrière, les frères Brahim, Ali et Youssef, des faux jumeaux de 25 ans, caïds des quartiers nord depuis leur plus jeune âge, aussi violents que stupides. Ils avaient tous les deux déjà effectué plusieurs séjours en maison d'arrêt pour vol, port d'arme et trafic de stupéfiants. Sur le siège passager, Mohammed Chergui, 29 ans, qui s'était imposé comme chef du groupe parce que le moins abruti de la bande, mais aussi le plus brutal. Encadré par les jumeaux à l'arrière, Sofiane, un jeune charbonneur⁴⁶ qui avait pris du galon après avoir été chouf⁴⁷ pendant de longues années.

La fumée de cigarette emplissait le véhicule sans que cela paraisse gêner ses passagers. Du rap diffusé à fond stimulait Mous qui conduisait de plus en plus vite. Après avoir quitté la route principale et emprunté un petit chemin de terre, le véhicule termina sa course sur un terrain vague et la Porsche s'arrêta brusquement dans un nuage de poussière. À quelques mètres de là, attendait une Renault Scénic noire, feux éteints et vide de tout occupant. À l'exception de Mous qui resta au volant, tous les passagers sortirent du véhicule dans un même élan, Youssef tenant Sofiane par le bras.

La nuit était claire et calme, il n'y avait pas un bruit. Le terrain abandonné aux mauvaises herbes apparaissait comme une oasis incongrue dans ce quartier populaire marseillais généralement survolté. L'air était pur et les odeurs terreuses et herbeuses de la nature oxygénaient pour une fois l'équipée sauvage.

Chergui se plaça devant Sofiane qui était à présent retenu par chaque bras par les deux frères Brahim lesquels, adeptes de la musculation, ne laissaient aucune possibilité au jeune homme de prendre la tangente. Celui-ci, blanc

⁴⁶ Revendeur de drogues sur les points de deals.

⁴⁷ Chouf (de l'arabe, regard) - Protège le charbonneur et donne l'alerte en cas de présence policière

comme un linge, avait les jambes en coton et le regard empli de panique, car il savait pertinemment où cette sortie nocturne allait le conduire.

« Sofiane, il faut qu'on parle, intima le chef de la bande, du haut de sa carrure imposante. Kaïs dit que tu l'as carotté⁴⁸.

— Sur Allah, j'ai rien fait. J'travail pour Kaïs depuis des années, jamais je lui ferai un truc comme ça. Tu m' connais, Chergui ! »

De ses yeux noirs sans pitié le caïd fixait Sofiane sans un mot tout en secouant la tête de droite à gauche, visiblement déçu par la réponse du jeune garçon qui tremblait à présent comme une feuille. Puis, le malfrat mit lentement sa main droite dans son dos et agrippa son pistolet, un Springfield de calibre 45ACP, dont il activa le chien avec le pouce, tout en reprenant comme s'il s'excusait : « Je le sais Sofiane, je le sais... Mais le problème, c'est que Kaïs, lui, ne le sait pas. » Un éclair métallique brilla dans la faible lumière de l'éclairage public tandis que l'homme ramenait sa main vers l'avant jusqu'à placer son calibre sur le front du jeune dealer. Sans plus un mot, il appuya sur la gâchette, laissant à peine le temps aux deux frères de lâcher le condamné à mort pour ne pas être aspergés par les projections de sang et autres résidus de cervelle. Le coup de feu fractura le calme ambiant, en même temps que le crâne du revendeur, et le corps de Sofiane s'écroula au sol, tel un pantin désarticulé. L'odeur de sang et de poudre noire se propagea dans l'air ambiant, une odeur de mort que connaissaient bien les quatre acolytes.

« Putain, tu m'as encore éclaboussé ! protesta Ali, franchement agacé d'avoir reçu au visage des projections de sang.

— Fait pas chier ! gronda Chergui en rangeant son arme. Prenez cette merde et foutez-le dans le coffre du Scénic. Et allumez le barbecue ! »

Les jumeaux soulevèrent le corps de Sofiane par les bras et les jambes pendant que le tueur ouvrait le coffre du petit monospace dans lequel les deux frères balancèrent le cadavre encore chaud du jeune dealer. Après quoi, Ali se dirigea vers la Porsche Cayenne dont il revint avec un jerrycan d'essence. Il avait l'habitude : il ne mit que quelques secondes à répandre le carburant sur la carrosserie et à l'intérieur du Scenic, insistant au niveau du coffre, les vapeurs d'essence s'insinuant désagréablement dans ses narines. Le barbecue était prêt. Son frère gratta une allumette et la jeta dans l'habitacle

⁴⁸ Terme utilisé par les dealers pour signifier « voler, escroquer »

du véhicule qui s'embrasa instantanément. Chergui, lui, avait déjà repris sa place dans la Cayenne, alors que Mous jouait avec l'accélérateur, signifiant ainsi aux deux frères qu'il fallait bouger.

Une fois les jumeaux à bord, le chauffeur enfonça son pied sur l'accélérateur, propulsant l'allemande sur le chemin du retour.

« Voilà comment on se fait 10 000 boules⁴⁹ en une soirée, triompha Mohamed Chergui, goguenard. Youssef, tu donneras 500 euros au Belge pour le Scénic.

- OK, acquiesça l'intéressé pendant que son frère essayait de se nettoyer le visage avec un chiffon et un peu de salive.
- Maintenant, on va au Formule 1, on se change, on crame tout et on va se faire une chicha chez le Turc », claironna le chef de bande.

Depuis 2 ans maintenant, le groupe avait pris l'habitude après un contrat de tout nettoyer : douche pour tout le monde, changement de fringues, « manucure » sous les ongles pour l'ADN et surtout destruction complète par le feu du véhicule et des armes. C'est Mohammed qui avait instauré cette procédure, car il savait qu'une telle manip compliquerait grandement le travail des condés s'il devait faire un tour à l'Évêché⁵⁰. Le caïd aimait expliquer à ses clients que, oui, le contrat était cher, mais que le travail était toujours soigné et sans risque pour le donneur d'ordre, car il ne baverait pas et donc qu'il ne laisserait pas de trace derrière lui.

« Dis-moi, nous avons combien dans la cagnotte ? lui demanda Youssef.

- Un peu plus de 150 000 euros... » Un sourire vorace s'affichait à présent sur le visage du voyou. « Nous y sommes presque. Et avec notre prochain coup, nous devrions atteindre sans problème les 400 000 euros. »
- Allahu akbar, s'écria Ali
- Allahu akbar, reprirent en chœur les quatre compères.

⁴⁹ 10 000 euros

⁵⁰ Commissariat central de Police de Marseille

Chapitre XV

17 septembre 2018. Dans les bureaux de la PJ⁵¹ installée dans le palais épiscopal de la ville de Marseille, aussi appelé l'Évêché, le commissaire divisionnaire Alexandre Schmit de l'OCLCO⁵², qui avait quitté pour quelques jours Nanterre et le siège de l'office central auquel il était affecté, animait une réunion en présence du patron de la BRI de Marseille, Jean-Paul Courtier, et du lieutenant-colonel Philippe Bon de l'OCLDI⁵³ qui lui aussi avait fait le voyage depuis la région parisienne. Schmit était un vieux de la vieille qui avait fait ses armes notamment à la BRB⁵⁴, puis à la BRI de la Préfecture de Police de Paris avant de prendre la tête de l'office. À la cinquantaine passée, il était sec comme un coup de trique, avec un visage fermé et marqué très certainement par les horreurs qu'il avait vues au cours de sa très longue carrière.

L'OCLCO coordonnait depuis quelques mois les investigations faisant suite à un braquage qui s'était produit pendant le mois de juillet sur l'autoroute A7, à hauteur d'Aix-en-Provence, sur un 38 tonnes de fret transportant des iPhones. Le montant du préjudice était estimé à plusieurs millions d'euros. Remarquablement bien organisée, l'équipe de braqueurs comptait pas moins de douze individus, dont certains étaient sans aucun doute fichés au grand banditisme. Toute l'opération avait été rondement menée.

Dans un premier temps, trois véhicules banalisés avec gyrophares et plaques Police avaient tenté de faire s'arrêter le 38 tonnes sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute. Le véhicule d'escorte du poids lourd, avec à son bord deux agents de sécurité, avait tenté de s'interposer, sans succès, et avait été canardé à la 7.62. Le véhicule avait fini sa course sur le terre-plein central de l'autoroute, paralysant ainsi la circulation dans les deux sens.

De son côté, après avoir fait quelques embardées pour essayer d'envoyer dans le décor ses assaillants, le routier avait fini par obtempérer après que

⁵¹ Police judiciaire

⁵² Office Centrale de Lutte Contre le Crime Organisé – Police Nationale

⁵³ Office Centrale de Lutte Contre la Délinquance Itinérante – Gendarmerie Nationale

⁵⁴ Brigade de Répression du Banditisme

l'un des assaillants qui le menaçait ait tiré à deux reprises avec son fusil à pompe dans la portière de la cabine, blessant aux jambes le chauffeur. Le poids lourd et les trois faux véhicules de police s'étaient arrêtés en plein milieu de l'autoroute et leurs occupants s'étaient déployés sur la chaussée pour dissuader des automobilistes d'intervenir. Le chauffeur avait été extrait de sa cabine manu militari et avait été abattu froidement d'une balle en pleine tête. En quelques secondes, un des braqueurs avait pris la place du chauffeur du poids lourd et tous les véhicules étaient repartis sur l'autoroute avant d'emprunter une sortie normalement réservée aux véhicules de service. Les trois faux véhicules de police avaient été retrouvés entièrement carbonisés quelques jours plus tard près de Marseille, tandis que le poids lourd était pour l'instant toujours porté disparu. Selon les enquêteurs, les agresseurs avaient utilisé un brouilleur GPS pour neutraliser les balises installées sur le PL⁵⁵.

Depuis le braquage, les téléphones de la marque à la pomme n'avaient pas pu être tracés à partir de leur numéro IMEI⁵⁶. Toutefois, lors d'une perquisition dans un camp des gens du voyage, l'OCLDI appuyé par une équipe du GIGN avait mis la main sur un lot de dix iPhones dans leur emballage d'origine, lesquels s'étaient révélés provenir du braquage de l'A7. Après quarante-huit heures de garde à vue, le manouche, un certain Joseph Gattino, propriétaire de la caravane dans laquelle les smartphones avaient été retrouvés, n'avait pas dit un mot. Après la procédure judiciaire habituelle, le gitan avait été incarcéré en détention préventive du fait de son implication directe ou indirecte dans le braquage.

Depuis, l'enquête piétinait et Alexandre Schmidt, le patron de l'OCLCO, avait donc décidé de venir à la pêche au renseignement auprès de son collègue de la cité phocéenne chargé de l'enquête.

« Sur un plan tactique, ces mecs sont aussi bons qu'ils sont violents, déclara le commissaire Schmit en guise de préliminaire.

Les trois enquêteurs avaient convenu de se retrouver très tôt ce mercredi-là dans le bureau du patron de la BRI marseillais. Une forte pluie battait sur les carreaux des fenêtres et il faisait tellement sombre dehors qu'ils avaient dû allumer la lumière dans la salle de réunion. Les murs peints en vert anis renvoyaient un reflet blafard sur les visages préoccupés des participants

⁵⁵ Poids lourd

⁵⁶ International Mobile Equipment Identity - Numéro d'identification unique qui permet d'immatriculer un équipement mobile

« Vous avez raison, approuva le lieutenant-colonel Bon. Des braquages de fret, nous en traitons beaucoup comme vous le savez, mais très rarement avec une telle orchestration et une telle brutalité. Cette équipe est foutrement bien organisée, ils préparent minutieusement leur action, ils sont très bien équipés et prêts à tout. »

Le gendarme de l'OCLDI poursuivit, expliquant à ses collègues policiers que le gitan en préventive appartenait à une famille de gros braqueurs qui, après avoir été des spécialistes des DAB⁵⁷ qu'ils attaquaient à la pelleuse, étaient devenus experts en braquage vol de fret. Ce qui étonnait le gendarme Bon dans cette affaire, c'était le niveau de sauvagerie de ce vol à main armée. L'officier supérieur expliqua que si cette famille était ultra-violente, aucun de ses membres n'avait jamais pour l'instant abattu de sang-froid un individu désarmé. « Ils auraient pu le massacrer à coups de crosse, mais lui loger une balle en pleine tête, je n'y crois pas.

— Il faut bien un début à tout, répondit spontanément le patron de la BRI de Marseille, Jean-Paul Courtier.

À l'écoute de ce commentaire, Bon qui était d'une nature très sérieuse, fit la moue, très peu convaincu par ce type de réflexion à l'emporte-pièce. « Nous avons un tonton⁵⁸ qui nous a dit que Mohamed Chergui – que vous connaissez bien, semble-t-il, à Marseille – serait l'homme qui a abattu le chauffeur de poids lourd, continua l'officier de l'OCLDI après avoir jeté un coup d'œil à ses notes et bu une gorgée de café. Notre indic connaît une escort girl qui fait des allers-retours entre Paris et Marseille. Elle a comme client un mec qui traînerait avec Chergui : un certain Mous. Celui-ci s'est vanté sur l'oreiller d'être monté sur un braquage avec Chergui et que Chergui, que le tapin connaît également, aurait calibré un chauffeur. »

En entendant ces noms, les deux policiers se fixèrent avec un regard qui en disait long « Oui, Philippe, nous connaissons très bien Chergui, confirma Courtier, le chef de la BRI. Et le Mous que tu as cité, c'est Moustapha Slimani, un camé complètement azimuté.

— Chergui, c'est le chef d'un quatuor avec Slimani et les frères Brahim, Ali et Youssef, compléta le patron de l'OCLCO. Nous sommes sur le dos de cette équipe, car ils exécutent des contrats pour un très

⁵⁷ Distributeur Automatique de Billets

⁵⁸ Un informateur

gros dealer du nom de Kaïs qui gère son business depuis l'étranger. Il y a quelques semaines, nous avons serré un dénommé Philippe Willems, dit le Belge, sur une grosse affaire de vols de véhicules de luxe. Le Belge s'est mis à table et nous a balancé qu'il avait eu une commande début juillet pour Chergui, un Scénic qu'il avait livré à quelques kilomètres des quartiers nord sur un terrain vague. Le Scénic a été retrouvé cramé avec un macchabée à l'intérieur : Sofiane Zaoui, un charbonneur qui travaille pour Kaïs. »

L'ambiance dans le bureau était pesante, car les pièces du puzzle commençaient à s'assembler tout doucement. Certes, il y avait encore beaucoup de trous, mais c'était un début.

Schmit expliqua à son collègue gendarme qu'ils avaient essayé la semaine dernière de taper⁵⁹ Chergui et sa bande, mais que ces derniers semblaient s'être totalement volatilisés. Ils avaient frappé à toutes les portes, activé tous leurs indics, personne ne savait où l'équipe se trouvait. Pour le patron de la BRI, il se pouvait même qu'ils aient été fumés par une autre équipe et que leurs corps reposaient maintenant au large de Marseille avec des blocs de béton en guise de chaussures.

« C'est quoi le rapport entre les Gattino et Chergui ? demanda le commissaire Schmit.

— Nous avons travaillé sur le sujet, répondit Philippe Bon. En novembre 2017, Chergui a été incarcéré aux Baumettes avec un des neveux du patriarche du clan Gattino, Pedro Gattino. Et selon les infos que nous avons pu réunir, Chergui aurait sauvé la mise à un des neveux de Pedro, une raclure de première au doux prénom de Manolo.

— Des Arabes et des gitans, ils ne s'aiment pourtant pas beaucoup... » rétorqua Courtier.

Le lieutenant-colonel de gendarmerie expliqua à ses collègues que Manolo avait été incarcéré aux Baumettes après avoir mis un coup de surin à une petite racaille bien connue des services devant une boîte de nuit à Aix. Selon le gendarme, il était très vraisemblable que l'agressé ait voulu régler ses affaires avec le manouche alors que ce dernier était derrière les barreaux. Philippe Bon continua : « Manolo a partagé sa cellule avec Chergui qui, lui,

⁵⁹ Interpeller

avait pris trois mois ferme pour outrage et rébellion. En cellule, les deux voyous avaient dû se trouver des intérêts communs, car selon les rapports des services pénitentiaires, un mec aurait voulu planter Manolo pendant une promenade et c'est Chergui qui a neutralisé le lascar ».

Alexandre Schmit se massa les tempes avec l'index.

« Si je résume la situation, nous avons Chergui qui rencontre un manouche en zonzon en novembre 2017. Ils deviennent potes parce que Chergui sauve la mise de Manolo et quelques mois après, ils montent ensemble au braquo⁶⁰, récapitula le patron de la BRI. Cela se tient !

— Et c'est là que cela se complique, ajouta Bon, car de notre côté nous n'arrivons plus à loger Manolo. À sa sortie de prison en mars 2018, il a été logé par des collègues de la BR⁶¹ du 77 dans un camp en Seine-et-Marne. Mais depuis le mois de juillet, nous avons totalement perdu sa trace. Nous travaillons sur tous les membres du clan Gattino, mais sans succès pour l'instant. »

Les trois officiers de police judiciaire connaissaient parfaitement la musique et il ne faisait maintenant plus aucun doute que Chergui et Gattino travaillaient en étroite collaboration. À présent, Bon était certain que celui qui avait abattu le chauffeur du poids lourd était bien Chergui. Le lieutenant-colonel, tout en se levant pour prendre congé, déclara : « Ce qui m'inquiète, c'est que nous pouvons avoir la certitude que Manolo Gattino et Mohamed Chergui préparent un coup ensemble, et c'est pour cette raison qu'ils ont tous les deux disparu des radars. »

⁶⁰ Braquage – Monter au braquo : faire un vol à main armée

⁶¹ Brigade de recherche – Gendarmerie Nationale

Chapitre XVI

12 septembre 2017. Pleurant toutes les larmes de son corps, Mélissa ne pouvait quitter des yeux les corps de ses deux amis allongés au sol dans une mare de sang. Elle semblait avoir perdu conscience de tout ce qui l'entourait, et en particulier de l'homme qui lui faisait face, pointant son arme sur sa tête. Les idées se bouscuaient dans la tête de la jeune femme, des idées qui allaient à la vitesse de la lumière. Elle pensait à ses parents, ses copines, tous les bons moments qu'elle avait passés sur terre. Elle revécut sa rencontre avec Sékou et Akim, mais aussi la douleur de perdre des êtres chers. Tout allait vite, trop vite. Ses pensées finirent par la ramener dans la cave humide et exigüe dans laquelle elle se trouvait. Alors, son regard changea, le flot de larmes arrêta de s'écouler sur son jeune visage. Elle releva la tête et se redressa sur sa chaise, parcourue d'une énergie nouvelle qui fit passer au second plan les nombreuses douleurs qu'elle ressentait en son corps. Son visage assombri par la rage qui l'envahissait, elle regarda avec intensité le tueur qui la mettait en joue, et déclara avec force : « Jamais je ne vous dirai qui est Clara, que Dieu m'en soit témoin. Vous avez tué mes amis et je vais pouvoir maintenant mourir à leurs côtés. »

Contre toute attente, l'homme abaissa alors son arme et la rangea dans l'étui qu'il portait à la cuisse. Les quatre tortionnaires du groupe retirèrent de concert leur cagoule noire. Puis, la porte de la cave s'ouvrit et une silhouette féminine fit son entrée.-Avec stupeur, Mélissa reconnut Clara.

La sidération fit place à l'incompréhension chez la jeune femme qui se leva. « Mais... Mais... Je ne comprends pas... Pourquoi, Clara ? bégaya la jeune fille. Pourquoi ? » Elle vacilla, ses jambes semblant ne plus vouloir la porter.

« Nous avons besoin de savoir jusqu'où vous étiez prêts à aller. Et pour cela, nous devons tester votre loyauté. Maintenant, nous le savons... dit l'ancienne du MI6 d'une voix pleine de tristesse. Ne t'inquiète pas pour Sékou et Akim, ils vont tous les deux bientôt se réveiller » Les yeux brillants et humides, Clara peinait à refouler ses larmes.

Cette séquence avait été très douloureuse pour Clara. Des interrogatoires, elle en avait conduit, notamment au côté d'agents de la CIA dans leurs black

sites⁶². Des expériences passées qui la dégoûtaient et qui la hantaient encore aujourd'hui. Mais cet interrogatoire avait été de très loin le plus difficile à supporter.

La belle Anglo-Italienne se ressaisit et se tourna vers les quatre hommes qui se tenaient à côté d'elle. « Mélissa, je te présente Gabriel, Jean-Michel, Arthur et Max. »

Gabriel, qui n'était autre que l'homme au taser et à l'origine de toute l'opération, prit à son tour la parole. « Nous sommes désolés pour ce que nous vous avons fait subir, s'excusa-t-il. Mais, comme l'a dit Clara, nous avons besoin de savoir. Vous allez pouvoir maintenant vous reposer et retrouver des forces. »

Quelques heures plus tard, Sékou se réveilla brusquement et ouvrit les yeux. Il était allongé au côté d'Akim dans un grand lit, un king size comme on peut en voir dans les films américains. La chambre était immense et joliment décorée, on y trouvait un bureau en verre sur lequel était posé un MacBook, un grand fauteuil gris aux lignes minimalistes, des tableaux abstraits aux murs et deux-trois objets de décoration posés sur une grande commode en bois aux formes arrondies. Dans les jeux de reflets des fenêtres qui lui faisaient face, Sékou pouvait entrapercevoir une salle de bain dans l'entrebâillement d'une porte.

Akim se réveilla brusquement et sauta du lit complètement hagard. « Qu'est-ce qu'on fout là, fréro ? s'écria-t-il.

— Aucune idée, répondit le jeune Malien d'une voix encore engourdie. Les effets du sédatif se dissipaient lentement.

Les deux amis avaient été douchés et portaient des vêtements propres : une paire de jeans, tee-shirt blanc, chaussettes bleu marine.

« Elle est où, Mélissa ? » s'inquiéta d'un coup Sékou en se redressant brutalement. Les souvenirs de l'interrogatoire lui revenaient crûment en mémoire et la peur refit surface avec violence.

La porte de la chambre s'ouvrit lentement et Mélissa apparut, suivie de Clara.

« Mélissa, Clara, vous allez bien ? demanda Sékou avec effarement.

— Oui, oui, nous allons bien », répondit Mélissa d'une voix qu'elle voulut rassurante. Contrairement à ses deux amis, Mélissa avait eu

⁶² Prisons secrètes de la CIA

un moment pour digérer tout l'épisode de la cave et elle semblait à présent plus détendue, même si la fatigue se lisait encore sur son visage.

Akim se prit la tête dans les mains et s'assit sur le lit avec un soupir de soulagement pendant que Sékou se levait pour aller enlacer Mélissa et Clara.

« Mais, que s'est-il passé ? Clara, tu peux nous dire ce que nous faisons là ? demanda Akim sur un ton des plus insistant.

— Je vais vous expliquer. Ou plutôt nous allons tout vous expliquer, répondit doucement l'intéressée.

Mélissa traversa la chambre et alla se pelotonner dans le grand fauteuil gris. Restant debout devant le lit, Clara s'éclaircit la voix et commença : « Rappelez-vous que lorsque je vous ai recrutés, je vous ai dit à tous les trois que la mission allait être extrêmement difficile et que vous goûteriez à l'enfer. Lors de la préparation de vos missions et de vos entraînements, je n'ai eu de cesse de vous répéter que pour mener à bien vos missions, vous devriez non pas vous dépasser, mais vous transformer.

— Attends, je ne comprends pas, là. C'est toi, Clara, qui es à l'origine de la séance de torture à laquelle nous avons eu le droit ? s'étonna l'un des garçons.

— Oui, Akim. Moi et d'autres.

— Quels autres ? s'enquit spontanément Sékou.

— Les autres d'Épéus.

— C'est quoi Épéus ? demanda à son tour Akim avec animosité.

— Épéus, c'est le projet pour lequel vous vous êtes engagé, le projet pour lequel vous avez accepté de mentir à vos familles, le projet pour lequel vous êtes disposés à tout laisser derrière vous. Vous êtes tous les trois Épéus et nous avons besoin de savoir si vous en étiez réellement capables.

Au fur et à mesure que Clara parlait, l'ambiance dans la pièce devenait de plus en plus électrique. Il était manifeste que Sékou et Akim rongeaient leur frein et qu'ils étaient prêts tous les deux à bondir.

« C'est pour ça que vous nous avez torturés ? s'emporta Akim.

— Oui, répondit Clara avec simplicité. Nous avons besoin de savoir jusqu'où vous étiez disposés à aller. »

Clara tournait en rond dans la chambre, cherchant ses mots pour expliquer sa propre violence à l'égard de ses protégés. Mélissa, pour l'avoir

éprouvée elle-même, comprenait la colère légitime qui grondait chez les deux garçons, ayant encore elle-même des difficultés à encaisser les affres des tortures qu'ils avaient subies.

La porte s'ouvrit et Gabriel pénétra dans la chambre. Instinctivement, Akim bondit du lit et se jeta fou de rage sur Gabriel sous le regard approbateur de Sékou. Sans comprendre ce qui lui arrivait, le champion de boxe thaï se retrouva par terre, immobilisé par Gabriel.

« Je reconnais ton regard, espèce de grosse merde, vociféra Akim.

— Je n'en doute pas un seul instant, Akim » répondit Gabriel. « Mais, il va falloir maintenant que tout le monde se calme afin que nous puissions commencer à travailler ensemble », continua Gabriel sur un ton plus ferme.

Après avoir lâché Akim, Gabriel expliqua avec ses mots la situation, le pourquoi de l'interrogatoire très musclé et s'excusa aussi pour toutes les souffrances endurées durant ces dernières vingt-quatre heures. L'ancien officier était calme et empli de compassion. Il regardait droit dans les yeux les trois jeunes gens et ne se défilait pas. L'ancien homme de l'ombre de la DGSE leur indiqua que leurs missions seraient d'un niveau de risque très élevé et qu'en acceptant de poursuivre cette aventure, ils perdraient tout ce qu'ils ont, qu'ils seront vraisemblablement traqués par les polices et les services de renseignement du monde entier et que le nombre de personnes réellement informées de leur mission se compterait sur les doigts des deux mains.

Akim avait retrouvé son calme et s'était allongé sur le sol. Sékou était resté sur le lit, étendu sur le dos, les bras en croix, fixant le plafond. Mélissa, quant à elle, s'était levée de son fauteuil et regardait par la fenêtre. La chambre donnait sur une grande cour bordée par de très beaux bâtiments devant lesquels des voitures étaient stationnées. Un homme était en train de la traverser, accompagné par un labrador noir. Clara s'était approchée de Mélissa et tout en regardant également par la fenêtre, lui avait posé une main protectrice sur l'épaule. « Il s'appelle Ike et il a 2 ans » murmura Clara à la jeune femme qui esquissa un léger sourire. Gabriel s'exprimait dans un silence quasi religieux depuis une dizaine de minutes, chacun écoutait avec beaucoup d'attention ses paroles et en pesait aussi tout leur poids.

Après une courte pause, l'ancien officier conclut : « Maintenant, vous avez deux choix : vous restez ou vous partez. Je vous donne trois minutes

pour réfléchir, annonça-t-il sans ménagement. Une chose encore, si vous prenez la décision de rester, nous tirerons un trait définitif sur les vingt-quatre dernières heures. Si vous n'en êtes pas capables, alors partez. »

Dans un même élan, les trois protégés de Clara prirent une grande inspiration. La complicité du trio était telle qu'ils semblaient respirer au même rythme. Akim et Sékou se redressèrent alors que dans le même temps Mélissa se retournait pour regarder ses deux amis. Dans leur regard, il y avait bien plus que de l'amitié.

Très lentement, Sékou fit un demi-tour sur le lit et se leva : « Ça marche pour moi ». Akim se leva à son tour : « OK pour moi aussi ». Mélissa sourit : « Moi, je reste uniquement pour Ike ». Surpris, les deux garçons se regardèrent et Sékou demanda : « C'est qui, Ike » ?

— Nous vous le présenterons bientôt, répondit Clara. Mais vous devez faire attention, car il est très féroce, ajouta-t-elle, amusée.

À présent plus détendu de savoir que les trois jeunots poursuivaient l'aventure, Gabriel reprit la parole sur un ton qu'il voulut solennel : « Les garçons, Mélissa, bienvenue à la ferme. Je vais maintenant, vous présenter le reste de l'équipe. »

Une volée de pas dans le couloir se fit soudainement entendre, s'arrêtant derrière la porte de la chambre qui s'ouvrit sur un groupe de six personnes on ne peut plus hétéroclites. Dans leur ordre d'entrée, Gabriel présenta les nouveaux arrivants : Jean-Michel, Sonia, Michaël, Max, Arthur et Ike. En découvrant Ike, Mélissa eut un large sourire, elle s'accroupit et le labrador se dirigea immédiatement vers elle, lui faisant une fête comme s'il venait de retrouver sa maîtresse qu'il n'avait pas vue depuis de longs jours. Quelques secondes plus tard, un colosse d'environ 2 mètres et plus de 130 kg, à la cinquantaine bien tassée, pénétrait à son tour dans la chambre qui, bien que spacieuse, commençait à être sérieusement encombrée.

« Je vous présente Stanislas, annonça Gabriel. Il est le gardien de la ferme. Vous constaterez par vous-même que Stanislas ne parle pas beaucoup. Mais une chose est certaine : il sera toujours là pour nous tous. »

Stanislas avait un visage qui semblait avoir été taillé au couteau. L'Hercule en provenance d'Ukraine avait passé plus de trente ans dans la Légion étrangère dans laquelle il s'était engagé alors qu'il n'avait que 17 ans officiellement. Quelques années plus tard, il avait rejoint le prestigieux 2^e

REP⁶³, puis les CRAP⁶⁴. Le surnom de Stanislas était Drago, sobriquet dont l'avait affublé un major de légion en référence à Ivan Drago dans Rocky IV du fait de la ressemblance du colosse avec le boxeur russe incarné à l'écran pas Dolph Lundgren. Drago travaillait depuis plus de quinze ans pour Jean Latour.

Admirant l'imposante stature du géant, les deux jeunes garçons restaient bouche bée, un effet dont le colosse semblait avoir l'habitude et ne plus remarquer.

« Nous allons pouvoir commencer à travailler ensemble, continua Gabriel. Nous allons vous former au maniement des armes et des explosifs, nous allons vous apprendre la stratégie, à conduire à haute vitesse, à sauter d'un avion en vol, à résister à des températures extrêmes, à vivre dans la clandestinité et sous IF⁶⁵... Bref, nous allons vous transformer.

- Moi, je ne saute pas d'un avion, déclara Sékou. Ça, c'est totalement impossible.
- Tout ira bien, tenta de le rassurer Jean-Michel. Tu verras que ce n'est pas plus difficile que de nager.
- Ça tombe mal, rétorqua Sékou, car je ne sais pas nager.
- Eh bien, nous allons t'apprendre, compléta Gabriel qui reprit ensuite le cours de son exposé. Nous allons vous embarquer dans vos zones d'inconfort. Notre but n'est plus de vous tester, car nous savons que vous êtes solides. Nous allons toutefois vous faire découvrir des sensations que vous ne connaissez pas. Et notre seul objectif est que vous réussissiez à franchir toutes les étapes. OK pour vous ?

En chœur, les trois réponses fusèrent : « OK pour nous. »

⁶³ Régiment Étranger Parachutiste

⁶⁴ Commandos de Recherche et d'Action en Profondeur

⁶⁵ Fausse identité

Chapitre XVII

1^{er} février 2018. Cela faisait maintenant plus de quatre mois que Mélissa, Sékou et Akim s'entraînaient de manière intensive sous la supervision de Gabriel et du reste de l'équipe. Après leur interrogatoire musclé, il avait été décidé que pour donner « le change » à leurs familles et entourages respectifs, les trois jeunes membres de la team Épéus iraient passer quelques jours avec leurs proches. L'un des objectifs de ce séjour familial était qu'ils puissent justifier leur future longue absence due au cycle de formation qui allait débiter.

Sékou avait annoncé à sa mère et ses deux jeunes sœurs qu'il souhaitait reprendre sa vie en main et que, pour ce faire, il voulait voyager en Europe, en vivant de petits boulots. Il disait à qui voulait l'entendre qu'il devait s'éloigner de la cité pour ne pas retomber dans ses travers.

Pour Akim, le motif était tout trouvé : c'était un stage de boxe-thaï de cinq mois en Thaïlande afin de pouvoir conquérir le titre mondial. Il disait avoir trouvé des sponsors : une boîte de sécurité et un équipementier qui croyaient en lui.

L'alibi de Mélissa fut un peu plus compliqué à monter, car avec sa conversion à l'Islam, la jeune fille ne voulait surtout pas que ses parents imaginent qu'elle s'était radicalisée. Elle savait que dans ce cas, ils n'hésiteraient pas à composer le numéro de stop-djihadisme⁶⁶ pour signaler aux autorités françaises que l'absence de leur fille les inquiétait au plus haut point. Elle avait donc annoncé à ses parents qu'elle souhaitait faire une année de césure et partir en Irlande pour parfaire son anglais. À cette fin, elle leur déclara avoir trouvé un job de jeune fille au pair dans une famille à Dublin.

Sonia, la hackeuse, s'était occupée de laisser des traces numériques suivant les destinations des membres de l'équipe. Mélissa avait appelé ses parents tous les trois ou quatre jours pour leur donner des nouvelles. Elle postait ou plutôt Sonia postait pour elle régulièrement des photos de paysages ou de monuments irlandais sur son compte Instagram pour renforcer la crédibilité du scénario. Sonia agissait de même pour Sékou et Akim.

⁶⁶ stop-djihadisme.fr – 0 800 005 696

En ce premier jour de février, toute l'équipe d'Épéus était rassemblée dans une salle de réunion située dans les sous-sols de la ferme, une pièce sans fenêtre sur l'extérieur, mais avec un design et des équipements ultramodernes. Chacun avait sa place, quasiment immuable, autour de la grande table ovale où chaque jour ils se réunissaient : Gabriel siégeait en bout de table avec de chaque côté les membres de son équipe et en face, à l'autre bout, les trois stagiaires. Tous disposaient d'un ordinateur Apple pour consulter leurs dossiers et deux grands écrans tactiles permettaient de visionner des vidéos, dessiner, prendre des notes, etc. Dans un espace spécialement aménagé, l'on trouvait une machine à café, une autre pour le thé et un réfrigérateur conservant tout un assortiment de boissons rafraîchissantes. Au début du stage, Drago avait remarqué qu'Akim ne prenait jamais ni thé ni café et il avait finalement appris par Mélissa que le jeune garçon n'aimait que le chocolat chaud. Un jour, Akim, en arrivant dans la salle de réunion, trouva une nouvelle machine qui faisait non seulement du café et du thé, mais aussi du chocolat.

L'heure de ces réunions matinales était fixée à 07 h 00, à l'exception du dimanche où elles débutaient à 09 h 00. Durant ces quatre derniers mois, l'équipe n'avait pas bénéficié d'un seul jour de vrai congé, mais uniquement des moments de convivialité où tout le monde pouvait relâcher la pression. Pas un jour n'était passé sans que Gabriel, Clara ou Arthur ne les réunissent pour les briefier, les encourager, mais aussi panser les bleus qui ne se voyaient pas. Après une telle cadence, le groupe était soudé et chacun avait appris à se connaître, aussi bien lui-même que les autres membres de l'équipe.

Ce matin-là, Mélissa était arrivée en salle de réunion avec des muffins à la myrtille qu'elle avait préparés la veille. Une fois par semaine, la jeune fille qui adorait pâtisser préparait pour toute l'équipe une petite douceur. Dans la salle, une délicieuse odeur s'échappait de l'assiette de gâteaux qu'elle avait repassés au chaud. Pourtant, ignorant les pâtisseries, tous les regards convergeaient vers l'horloge numérique au mur qui affichait 6 h 59. Tout d'un coup, telle une tornade, Sékou franchit la porte, torse nu, tenant son tee-shirt et son pull à la main. Son irruption hirsute dans la salle déclencha un tonnerre d'applaudissements, car pour une fois encore, Sékou était parvenu à arriver à l'heure, malgré une tenue peu conventionnelle. Au début de l'entraînement, Sékou avait très rapidement montré ses limites en matière de ponctualité. Par conséquent, Gabriel avait décidé de traduire chaque

minute de retard par cinquante pompes et tout retard de plus de cinq minutes par une course sur tapis de dix kilomètres, et cela sous l'œil vigilant de Drago. Après quelques dizaines de kilomètres, Sékou avait compris et il ne faisait plus que quelques pompes de temps en temps.

L'éclat de bonne humeur se prolongea quelques minutes, le temps pour Sékou de finir de s'habiller, puis chacun gagna sa place autour de la table. Comme à chaque réunion à la ferme, Ike s'était allongé aux pieds de Mélissa qu'il ne quittait pas d'une semelle.

« Ce jour est particulier, commença Gabriel. Il est particulier, car il marque la fin de votre entraînement. Sachez que je suis immensément fier de vous tous. L'expertise que vous avez acquise en plus de quatre mois est remarquable. »

Ces paroles ne laissèrent pas impassibles les trois membres d'Épéus qui, les yeux brillants de fierté, souriaient de plaisir. Le reste de l'équipe, dont Drago qui assistait exceptionnellement à la réunion, les félicita. Tous avaient été conquis par la gentillesse, le courage et l'abnégation des trois jeunes gens. Akim qui était le membre de l'équipe qui avait fait le plus douter Gabriel, s'était révélé un excellent camarade et un véritable guerrier qui avait compris très rapidement que seul le travail collectif pouvait lui permettre de remporter des batailles. Sa solidarité avec les autres membres de l'équipe forçait l'admiration de tous.

Gabriel poursuivit son discours en rappelant le long chemin parcouru. L'entraînement avait débuté par une semaine de cohésion en totale autonomie dans les massifs du Vercors. Cette zone avait été choisie pour ses terrains très vallonnés, mais également pour que ces trois jeunes résistants des temps modernes ressentent toute l'énergie des maquisards qui avaient combattu l'envahisseur allemand durant la Seconde Guerre mondiale. Cette semaine très rude psychologiquement et physiquement avait permis aux stagiaires et à leurs mentors de forger des liens solides, condition sine qua non pour la suite des opérations.

« Dans le Vercors, j'ai bien cru que nous avions perdu Max et Akim, dit Gabriel, en se moquant gentiment.

— C'est normal, Gabriel, répondit Akim, car Max ne sait pas lire une boussole. Me concernant, c'était la première fois que j'en voyais une. » Le franc sourire qu'il affichait sur son visage aux pommettes

saillantes ne pouvait démontrer que toute l'amitié et le respect qu'il avait pour son tuteur.

« Ce n'est pas tout à fait exact, répliqua Max. Et je peux vous le dire maintenant : Akim, à l'époque, n'avait aucune condition physique et voulait faire des pauses toutes les deux minutes. Je dois avouer que depuis, les choses ont bien changé, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Akim.

Il était palpable qu'une sincère complicité soudait toute l'équipe d'une manière que Gabriel n'aurait jamais pu imaginer au lancement du programme. Le résultat dépassait toutes ses attentes, aussi bien sur le fond que sur la forme. Les trois minots, comme Jean-Michel les appelait, avaient tiré des milliers de cartouches dans le stand de la ferme à partir de toutes sortes d'armes de poing et d'épaule. Ils avaient effectué des centaines de drills de progression tactique en milieu hostile sous l'œil avisé de Gabriel. Ils avaient appris à conduire une voiture à grande vitesse, mais aussi à sauter en parachute. Avec neuf sauts chacun, ils n'étaient pas devenus des chuteurs opérationnels, mais ils savaient diriger une voile. Même Sékou avait combattu sa peur du vide. Lui qui ne savait pas nager apprit avec Jean-Michel dans un plan d'eau de la ferme et non dans la piscine. Durant ces cours de natation, l'ancien du 11⁶⁷, mais aussi nageur de combat, répétait à Sékou que le froid n'était qu'une illusion. Ils avaient également appris l'art de bâtir une stratégie pour répondre à toute sorte de situation et ainsi aiguiser leur esprit. Mais aussi à se ressilhouetter pour échapper à une filature, à mettre en place et utiliser une BLM⁶⁸ ou bien encore à « tamponner » des inconnus pour leur soutirer de l'argent ou des renseignements sur leur vie privée. La clandestinité et la manipulation étaient devenues leurs terrains de jeux préférés. Ils avaient attrapé au vol, avec un enthousiasme et une volonté sans limites, tout ce qu'il y avait à prendre chez chacun des membres de l'équipe. Pendant ces quatre mois, ils avaient effectué un deuxième pas en enfer, songeant par moments à tout arrêter, car le rythme, les entraînements intensifs, le manque de sommeil, la vie au sein d'une collectivité restreinte, etc. dépassaient de très loin les limites du supportable. Mais à chaque « craquage », les membres de l'équipe se soudaient autour de celui qui était en difficulté et la machine repartait.

⁶⁷ 11^{ème} Régiment Parachutiste de Choc

⁶⁸ Boîte aux Lettres Mortes

Clara s'exprima à son tour : « Lorsque nous avons imaginé cette phase d'Épéus, nous avons de nombreux candidats potentiels, mais c'est finalement sur vous trois qu'Arthur, moi et d'autres avons jeté notre dévolu. Et vous savez quoi ? Vous êtes les meilleures recrues que j'ai eu à former durant toute ma très longue carrière », ajouta-t-elle en regardant Sékou, Akim et Mélissa dans les yeux.

Arthur se leva et prit place en bout de table à côté de Gabriel. « Vous ne savez que très peu de choses sur nous tous et encore moins me concernant. Je connais très bien la clandestinité puisque je vis dans l'ombre depuis de très nombreuses années maintenant. J'ai fait ce choix par conviction parce que j'ai toujours pensé que le résultat final et ses impacts étaient bien plus importants que mon propre confort et ma propre vie. Vous avez tous les trois fait également ce choix. Et je peux vous dire aujourd'hui que j'ai pour vous un énorme respect, car ce que vous vous apprêtez à faire est tout simplement remarquable. Ce qui ne me surprend pas outre mesure, car vous êtes tous les trois des super gamins et de grands soldats. »

Particulièrement émue par le discours de son mentor, Mélissa n'eut pas la force de retenir une larme qui se mit à rouler sur sa joue. Arthur avait été pour la jeune femme tout à la fois un professeur, un confident, un conseiller et une source d'inspiration qui lui avait permis de surmonter toutes ces épreuves physiques et psychologiques.

Jean-Michel se leva à son tour et se plaça derrière sa chaise en agrippant le dossier en cuir.

« Je vais avoir du mal à compléter ce qui a déjà été dit vous concernant, sinon que plus jamais je n'utiliserai le terme de minots pour vous désigner, car j'ai en face de moi deux grands guerriers et une grande guerrière. »

À leur tour, Sonia et Michaël prirent la parole pour dire tout le respect qu'ils avaient pour ces trois désormais guerriers. Les deux techniciens du groupe saluaient aussi bien leur curiosité que leur capacité à assimiler les enseignements qu'ils avaient pu leur dispenser, qu'il s'agisse de techniques pour franchir des firewalls ou bien pour crocheter une serrure.

D'un coup, Drago se leva et se dirigea successivement vers Sékou, Akim et Mélissa, faisant à chacun un salut militaire. Avec son accent ukrainien à couper au couteau, il déclara : « Personnellement, je n'ai rien à rajouter. »

— Encore une chose, dit Gabriel en se levant, une télécommande à la main, avant d'appuyer sur le bouton Play.

Face caméra, deux silhouettes d'hommes apparurent sur l'écran. Les images étaient floutées et les voix déformées. Jean Latour au côté du général de la Rivière prit la parole.

« Bonjour à vous trois, Mélissa, Sékou et Akim. Avec la personne que vous voyez à mes côtés, j'ai suivi pas à pas vos parcours. Et nous vous sommes très reconnaissants pour votre engagement à protéger nos libertés. Mon seul regret aujourd'hui est de ne pas pouvoir me tenir devant vous pour vous serrer la main afin que vous puissiez ressentir tout mon respect. Lorsque j'ai imaginé Épéus, il y a plusieurs années de cela, je ne pouvais pas penser que nous pourrions atteindre un tel résultat. Très bientôt, vous allez côtoyer le mal à l'état pur ce qui vous demandera un courage et une lucidité incroyables. Mais sachez que vous ne serez jamais seuls, car vous avez derrière vous une formidable machine de guerre. Prenez bien soin de vous. »

Il régnait dans la salle de réunion un silence de mort. Émus, les trois jeunes membres de l'équipe avaient senti leur cœur s'accélérer tout au long du discours de l'industriel, à la fois de fierté mais aussi d'appréhension et d'excitation devant l'imminence de leur mission.

Coupant court à leurs réflexions, Gabriel reprit rapidement la parole. « Vous allez maintenant pouvoir vous reposer pendant les dix prochains jours avant que nous ouvriions le bal. »

Chapitre XVIII

12 février 2018. Mélissa, Sékou et Akim mirent à profit les dix jours de vacances accordés par Gabriel pour récupérer et se détendre. Jeux vidéo, TV, promenades, sport, couchers tard et levers à pas d'heure avaient rythmé ces congés tant attendus, leur seule obligation ayant été de rester à la ferme. Pendant toute la durée du break, l'équipe avait été aux petits soins pour les trois jeunes vacanciers qu'ils avaient déchargés de leurs corvées habituelles.

Au sein de la ferme, la répartition des tâches s'était mise en place progressivement au fil des mois, selon les affinités et les compétences de chacun. En dehors de leur temps d'enseignement, Sonia et Arthur étaient généralement aux fourneaux, Gabriel, Drago et Michaël avaient pris en charge l'intendance alors que Jean-Michel, Max et Clara avaient quant à eux pour mission de suivre et mesurer l'état psychologique des trois jeunes recrues. Très occupés par leur entraînement, ces derniers ne devaient de leur côté que gérer l'entretien de leur chambre et de leur linge.

En ce jour de reprise des activités, Gabriel avait décalé le début de la réunion à 09 h 00 en lieu et place du 07 h 00 traditionnel et tout le groupe s'était dit qu'il serait sympathique de prendre tous ensemble un bon petit déjeuner. C'est Mélissa, aidée par ses deux amis, qui avait organisé ce breakfast digne des plus grands palaces. Au menu, des œufs brouillés, du pain frais et des viennoiseries, des oranges pressées, de la confiture, des pancakes avec son traditionnel sirop d'érable et la spécialité de la jeune femme, une tarte fine aux pommes.

« Merci, Mélissa et les garçons, ce petit déjeuner était véritablement délicieux, soupira Gabriel de contentement tout en s'essuyant la bouche avec une serviette. Mais, je vais devoir sonner le rassemblement. »

Instantanément, tout le monde se leva et se dirigea vers la salle de réunion, laissant à Drago le soin de débarrasser et à Ike de nettoyer le sol par une recherche consciencieuse de miettes à dévorer.

Une fois dans la salle, Max prit la place de Gabriel en bout de table, annonçant ainsi que c'est lui qui allait conduire ce meeting.

« Mélissa, les garçons, cela fait maintenant de longs mois que je vous parle de stratégie, de plans de bataille, de tactiques, de duperie et autres

mensonges... et de bien d'autres actions qui permettent de conduire une guerre et la gagner. Durant tout ce temps, nous avons travaillé de notre côté, aidés par des ressources que vous ne connaissez pas, sur des schémas tactiques.

Max expliqua que le propre de toute stratégie était d'être à géométrie variable, car il ne faisait aucun doute que des situations inattendues ne manqueraient pas de se présenter et que dans ce cas, il faudrait s'adapter et réagir immédiatement.

« Je suis en mesure aujourd'hui de vous affirmer que l'État islamique prépare un attentat en France qui, hélas, reléguera en seconde division l'attentat aux États-Unis du 11 septembre 2001. »

Clara regarda Max qui lui répondit par un hochement de tête, lui donnant ainsi la parole.

« Si ce n'est pas l'État islamique, ce sera al-Qaïda et si ce n'est pas l'un de ces deux groupuscules terroristes, ce sera un troisième que nous ne connaissons peut-être pas aujourd'hui. La fracture avec des populations de certaines régions du monde est telle que rien ne pourra la combler pour l'instant. Je n'exagère nullement en disant que votre mission est stratégique pour la stabilité dans le monde. »

Installé à la place de Max à la table de réunion, Gabriel observait avec beaucoup d'attention les réactions de ses trois protégés. À leur âge, aurait-il été capable d'autant de sacrifices que ces trois-là ? se demandait-il.

L'historien reprit le cours de son exposé, indiquant que pour mener à bien la mission dans sa globalité, il avait travaillé avec Clara et d'autres sur une stratégie globale. Et cette stratégie était composée de plusieurs phases dont la première consistait à faire entrer en scène les trois jeunes conscrits en leur faisant endosser le rôle d'individus à risque aux yeux des autorités françaises. Le stratège leur expliqua que d'ici quelques jours maintenant, ils allaient tirer un trait sur leur vie passée, leurs amis et leurs familles.

Ça y est, on y était. Ils allaient enfin pouvoir mettre en pratique tout le travail de ces derniers mois. Concentrés, les trois amis écoutaient avec attention le briefing sans laisser transpirer la moindre réaction en apparence. Pourtant, cela bouillonnait fort dans leur cerveau et dans leur cœur.

« Dans un peu plus d'un mois, vous vous ferez interpellé par le SDAT et vous serez conduits dans les locaux de la DGSJ à Levallois-Perret. Et si tout

se déroule conformément au plan, vous serez libérés quelques heures plus tard. »

Max décrit l'opération dans les moindres détails : l'informateur de la SDAT, leur interpellation, les profils de Prévert, de Julie Sassinot et du major Petitjean, les fuites dans la presse ou bien encore leur repli à la ferme...

Akim fit un signe à Max.

« Oui, Akim ? »

- J'aimerais comprendre pourquoi vous êtes aussi certains qu'ils nous relâcheront...
- Parce que nous sommes dans un Etat de droit, Akim, contrairement à beaucoup de pays dans le monde. Et si le plan A venait à ne pas fonctionner, nous avons, comme je vous l'ai appris, des plans B et C.
- Cela veut dire qu'à partir de la lettre D, nous sommes dans la merde, dit Sékou avec un large sourire.
- Tu as tout compris, Sékou, à la seule différence que mon alphabet s'arrête à la lettre C. »

Les écrans de la salle de réunion furent activés, offrant aux regards de l'équipe une vaste carte heuristique qui présentait dans les moindres détails toutes les étapes de la phase 1 que Max venait de développer. Des liens permettaient de rentrer dans les différents segments de toute l'opération. Le travail réalisé était aussi impressionnant qu'il était exhaustif. Pour toutes les sous-phases de l'opération, il y avait un rectangle rouge avec les lettres SNC pour situation non conforme amenant aux fameux plans B et C. Max avait, semble-t-il, tout anticipé dans les moindres détails : une interpellation trop musclée par le RAID ou la BRI, un problème de santé durant la GAV⁶⁹, une panne de véhicule, l'exfiltration avec Gabriel qui tombe à l'eau, etc.

« Vous allez devoir connaître cette carte et ses subtilités par cœur pour que, face à une SNC, vous n'ayez pas à réfléchir et que vous puissiez agir de manière quasi instinctive. »

Les trois amis hochèrent la tête en même temps.

« Puis, nous vous testerons et nous vous préparerons pour l'interrogatoire de la SDAT qui devrait être une véritable promenade en comparaison à celui que nous vous avons fait subir. »

⁶⁹ Garde à vue

Max se rassit, laissant Gabriel présenter le programme pour le mois à venir, à savoir des activités cérébrales tous les matins et les après-midis consacrés aux sports, tirs, entraînements aux combats urbains et combats au corps à corps. À 18 h 00, fin de la journée et détente pour tous.

« Une dernière chose, annonça l'ancien officier de la DGSE. Une semaine avant la date que nous avons imaginée pour vos interpellations, vous ferez votre retour chez vos parents. Vous serez donc tous de retour le 11 mars. » Gabriel se tourna alors vers le jeune Malien. « Sékou ou plutôt Abou Abbas, tu vas avoir du travail supplémentaire, car je t'annonce que depuis plusieurs mois, tu animes des prêches enflammés sur un groupe privé sur WhatsApp. »

Sékou ouvrit grands les yeux. Devant sa mine déconfite, ses deux amis éclatèrent de rire.

Chapitre XIX

À sa sortie de prison le 14 mars 2018, Manolo Gattino retourna immédiatement en région parisienne pour retrouver son clan, laissant ainsi Marseille et les Baumettes derrière lui.

Une partie du clan Gattino s'était sédentarisée et occupait depuis deux générations la majeure partie d'une petite rue de Montreuil.

Le père, Pedro, avait connu comme tous les membres du clan les geôles de la République. La toute première fois qu'il était rentré dans une banque, c'était à l'âge de 18 ans, des armes à la main pour la dévaliser. Lorsque les banques ont eu de moins en moins de cash, le père Gattino avec ses frères et cousins ont alors jeté leur dévolu sur les fourgons blindés. Âgé de 65 ans, le gitan avait passé plus de la moitié de sa vie en prison.

Manolo était le fils de sa sœur et aussi son protégé. Il voyait en lui le digne successeur du clan, dans la mesure où, comme il avait l'habitude de le dire, « ses deux fils étaient des bons à rien. » Ces deux branques préféraient les boîtes de nuit et la came plutôt que d'aller au charbon.

À son arrivée dans le petit pavillon rue Pasteur à Montreuil, Manolo fut accueilli comme un dieu par tous ses proches. Après les embrassades, les pleurs, les cris de joie, Manolo fut rapidement convoqué par Pedro pour un échange entre hommes. Le père Gattino n'avait pas vu son neveu depuis son incarcération à Marseille.

« Qu'est-ce qui t'a pris d'aller planter un gadjo⁷⁰ à la sortie d'une boîte ? commença Pedro. Tu connais la règle : si tu dois régler un compte, tu dois tout mettre en œuvre pour ne pas te faire attraper.

- Ce fils de pute m'a manqué de respect et j'ai vu rouge.
- Tu as vu sacrément rouge, car tu as quand même pointé⁷¹ ce mec à dix reprises.
- Tu me connais, tonton, j'aime quand le travail est bien fait, répondit Manolo en affichant un sourire impertinent.
- Sauf que, là, le travail a été bâclé ! répliqua son oncle sèchement. »

⁷⁰ Pour les gitans, personne qui n'appartient pas à leur communauté.

⁷¹ Poignarder

La violence de la rue et des prisons françaises avait fait de Pedro Gattino un homme très dur, chez qui la compassion, l'empathie ou bien encore la pitié étaient totalement étrangères. Son neveu, lui, était plus souple, un peu trop souple pensait parfois le Père, et c'était également un beau parleur.

En guise d'excuse, Manolo raconta son séjour aux Baumettes et comment Chergui lui avait sauvé la vie. Son oncle était circonspect, car le vieux n'aimait pas les Arabes. Le jeune gitan ne tarissait pas d'éloge sur le jeune des quartiers nord qu'il appelait même son fréro.

« Tu sais, Chergui, il est dans la grosse bicrave⁷² à Marseille. Aux Baumettes, c'était un vrai morch⁷³. C'est une gâchette d'un gros dealer des quartiers nord. Et le bon plan, c'est qu'il a de très gros besoins de pushkas⁷⁴. En plus, il tape régulièrement des transporteurs de fret comme nous. Et je peux te dire qu'il en a une sacrée grosse paire. Tu aurais dû voir comme il a marave⁷⁵ celui qui voulait me saigner.

— J'ai aucune confiance dans les câlo⁷⁶, tout comme ton daron ne les aimait pas. Ils finissent toujours par nous carave⁷⁷. »

Manolo expliqua à son oncle qu'ils pourraient se faire énormément d'argent en vendant des armes au Marseillais. Pedro l'écoutait avec sa tête des mauvais jours, son visage, buriné par le soleil et sillonné par de profondes rides, encore davantage marqué par le mécontentement. Le jeune gitan savait que s'il voulait avancer sur le sujet des armes, il devait impérativement avoir le feu vert de son oncle, car c'était lui qui était en contact depuis plus de six mois avec un nouveau pourvoyeur d'armes en tout genre, un Russe prénommé Alexei.

C'est en tout cas ce que lui avait raconté Jackson, le fils de Pedro, quand celui-ci était venu chercher son cousin aux Baumettes et qu'ils remontaient vers Montreuil tous les deux en voiture. Sur la route, Jackson l'avait informé des dernières affaires du clan, et notamment que le vieux avait un nouveau réseau d'approvisionnement pour les pushkas. Selon son cousin, le ruskof était un peu plus cher que leur ancien fournisseur, mais le matos était de très

⁷² Vente de stupéfiants

⁷³ Un caïd

⁷⁴ Armes à feu

⁷⁵ Frapper, se battre

⁷⁶ Arabe

⁷⁷ Baiser

bonne qualité et le mec très solide. Jackson lui avait alors expliqué qu'Alexei était un ancien Spetsnaz⁷⁸ qui vivait entre Paris et Moscou et qu'il pouvait fournir aussi bien de la kalach que des neuf millimètres, et même des explosifs. Il avait eu l'occasion de le tester, lui avait également précisé Jackson, et les premières transactions s'étaient déroulées sans aucun problème.

« Tonton, y aura pas de problème avec Chergui, tu verras, c'est pas une poukave⁷⁹. Il voudrait me passer une première commande d'une dizaine de kalachs et autant de neuf millimètres, plus les bastos.

— Manolo, tu es comme mon fils. Mais ton pote n'a pas intérêt à nous bouillave⁸⁰, sinon je te jure que je lui crame son putain de quartier et lui avec.

À ces mots, Manolo leva sa grande carcasse d'un mètre quatre-vingts pour aller prendre son oncle dans les bras. Le chef de clan se leva lentement de son vieux fauteuil en cuir et tendit les bras à son neveu qui le surplombait de quinze bons centimètres.

« Ne me déçois pas, Manolo... Ne me déçois pas », murmura Pedro à l'oreille de son protégé après l'avoir pris fermement d'une main à l'arrière de la tête pour le forcer à s'incliner.

Début juin, la première livraison d'armes eut lieu et les gitans tout comme la bande de Chergui étaient pleinement satisfaits du déroulé des opérations. Les armes étaient là, livrées en temps et en heure et Manolo avait été payé sans aucune difficulté.

⁷⁸ Forces spéciales russes

⁷⁹ Un traître

⁸⁰ Arnaquer

Chapitre XX

30 mars 2018. Plus de cinq jours après le fiasco de la garde à vue des trois pseudo terroristes, Prévert ne décolérait pas. Il vivait cet épisode de sa vie professionnelle comme un véritable échec. Il avait beau déplacer les pièces de cette affaire dans tous les sens, il n'arrivait pas à comprendre de quelle manière les choses avaient pu prendre une telle tournure. Et si la SDAT avait laissé s'échapper des terroristes, malgré leur jeune âge, bien mieux organisés et déterminés que ceux des attentats du 13 novembre 2015 à Paris... Il y avait tellement de « Et si... » qui se bouscuaient dans sa tête que le commissaire divisionnaire ne savait plus comment aborder le dossier.

Cette matinée de fin mars était ensoleillée et Prévert attendait Julie, assis dans un fauteuil et dégustant une tasse de café italien, du Mondolino, un café puissant et expressif issu d'un mélange 80 % arabica et 20 % robusta. Avec les caramels, le café et les cigares étaient les deux passions de ce grand flic. Comme il aimait à le dire, l'excellent café lui permettait de réveiller et stimuler ses neurones alors qu'un cigare l'aidait à se détendre. Le breuvage intense et amer venait à point nommé alors qu'il venait juste de raccrocher avec son patron⁸¹ qui n'avait pas manqué de lui faire part de tout son scepticisme concernant la façon dont Prévert et ses équipes avaient conduit la GAV des trois jeunes.

Après avoir frappé à la porte du bureau de son patron, Julie fit son entrée d'un pas décidé. Cette affaire avait aussi chamboulé la bras droit de Prévert qui n'acceptait pas que les trois jeunes gens aient pu lui échapper avec autant de facilité.

Après les formalités de politesse, la réunion débuta. Prévert avait repris sa place derrière son bureau et Julie lui faisait face.

« J'espère que vous avez de bonnes nouvelles concernant nos trois zigotos, s'enquit Prévert dont le ton ne cachait nullement son agacement.

— Non, patron, nous n'avons absolument rien, ils se sont totalement volatilisés. À ce stade, la seule certitude que nous ayons est qu'ils n'agissent pas seuls et qu'ils sont potentiellement très dangereux.

⁸¹ Numéro 1 de la Direction Centrale de la Police Judiciaire (DCPJ)

— Je vous remercie, Julie, pour cette analyse particulièrement pertinente. S'ils avaient agi seuls et qu'ils vous avaient filé entre les pattes comme cela a été le cas, je pense très sincèrement que vous ne seriez pas aujourd'hui en face de moi.

Prévert appréciait les qualités professionnelles de Julie et il s'étonnait lui-même de parler aussi sèchement depuis quelques jours à sa plus proche collaboratrice. Le flic qu'il était n'aimait pas arriver à de tels constats, car cela lui laissait penser qu'il perdait le contrôle.

« Nous creusons de partout, reprit Julie. Nous savons que les trois prévenus ont quitté le sol national pendant environ cinq mois, entre septembre et janvier dernier. Sékou Diarra a fait un tour d'Europe, Mélissa Picard était à Dublin comme jeune fille au père et Akim Messaoudi était quant à lui en Thaïlande pour faire un stage de boxe thaï. Les parents des trois suspects nous ont donné accès à leur téléphone portable et nous avons pu tracer les échanges téléphoniques, les SMS et les photos qu'ils leur ont envoyées depuis les différents pays en Europe et la Thaïlande. »

Julie expliqua que les parents étaient de braves gens qui ne s'expliquaient pas la situation actuelle et qu'ils étaient extrêmement inquiets.

Prévert se prit la tête entre les deux mains, puis frappa sur son bureau d'un grand coup de poing.

« Je suis désolé, Julie. Cette histoire est en train de me rendre fou, car je sais au plus profond de moi-même que quelque chose de très grave est en train de prendre forme.

— Pas de problème, patron, je comprends.

Jamais Julie n'avait vu Prévert dans un tel état d'énervement et pourtant, durant ces dernières années, les occasions n'avaient pas manqué. Cela faisait maintenant trois ans que Julie travaillait au côté du patron de la SDAT, trois ans qu'elle avait mis de côté sa vie personnelle - et par là même sa vie sentimentale - pour se consacrer uniquement à son métier. Il lui arrivait de temps en temps de lâcher prise en sortant avec ses collègues et en se mettant généralement la tête à l'envers pour décompresser. Certainement une façon pour la quadragénaire d'oublier, oublier sa solitude, oublier son amour non partagé, oublier qu'elle vieillissait et qu'elle n'aurait très certainement jamais d'enfant. Ce ne sont pas les prétendants qui manquaient, lesquels espéraient pouvoir passer ne serait-ce qu'une seule soirée avec cette très jolie femme. Mais rien n'y faisait, Julie vivait et respirait pour son métier.

« Bon, vous avez d'autres choses pour moi, Julie ?

— Oui, patron. Comme vous le savez, nous travaillons depuis plus de six mois maintenant sur un petit groupe de radicalisés qui vivent à Bondy. Grâce nos contacts, nous avons appris qu'ils échangeaient sur WhatsApp avec un mec qui se fait appeler Abou Abbas.

— Julie, vous me marquez à la culotte tous ces mecs. Je veux tout savoir sur eux. Vous avez des billes sur Abou Abbas ?

— Non, rien pour l'instant, il sort de nulle part. Mais nous avons accroché hier soir un des mecs de Bondy avec cinq kilos de weed. Il est en GAV depuis sept heures maintenant. »

Julie raconta à son patron comment le type, un Marocain de 28 ans, Amir Sara, s'était fait serrer par un équipage de la 75N. C'était le bras droit du chef du gang de Bondy. Comme il était fiché S, l'information leur était immédiatement remontée. Sara était bien connu des services du ministère de l'Intérieur pour des petits délits. Orphelin depuis l'âge de 15 ans et sans famille connue, il s'était radicalisé il y a un peu moins d'un an. C'était son employeur qui était à la tête d'une petite société de transport qui l'avait signalé à la DGSI, car il ne voulait plus serrer la main aux femmes et avait été surpris à plusieurs reprises en train de prier à l'arrière de son 19 tonnes.

L'équipe de la SDAT qui travaillait sur la bande de Bondy avait bon espoir de retourner le dealer afin de pouvoir poursuivre leurs investigations, mais surtout pénétrer leur groupe WhatsApp.

Une trentaine d'heures après la réunion entre Julie et le commissaire Prévert, c'était chose faite : les équipes de la SDAT avec l'accord du procureur de la République avait discrètement libéré Amir Sara avec sa marchandise en échange de sa totale collaboration. À présent, le rôle de Sara était simple : informer au fil de l'eau les officiers de l'anti-terrorisme sur les manigances du groupuscule et surtout avoir accès aux discussions sur WhatsApp et identifier Abou Abbas. Pour l'instant, rien ne permettait aux policiers de la SDAT de relier le gang à une organisation terroriste ou bien de les interpeller de manière préventive pour des actes mettant en danger la sûreté de l'État.

Chapitre XXI

3 avril 2018. Moins de dix jours après avoir échappé à la surveillance de la DGSI, l'équipe d'Épéus avait repris ses drills et affinait dorénavant les schémas tactiques des prochaines étapes.

Depuis leur retour à la ferme, Mélissa, Sékou et Akim avaient parfaitement intégré que leur vie serait à jamais bouleversée. Pour les trois jeunes, il s'agissait non seulement d'un saut dans l'inconnu, mais aussi d'une rupture complète avec leurs proches. Clara et Sonia échangeaient beaucoup avec eux pour qu'ils puissent évacuer au fil de l'eau leurs doutes et leurs angoisses.

En cette heure matinale, l'équipe au complet était présente dans la salle de réunion, Ike inclus. Quelques tasses fumantes disposées sur la table embaumaient la pièce d'effluves corsés et aromatiques de thé et de café. Chacun avait gagné son siège, à l'exception de Gabriel qui avait laissé sa place à Sonia, chargée de conduire cette matinée de briefing.

Les bavardages allaient bon train quand la jeune experte en informatique démarra la réunion.

« Mélissa, les garçons, aujourd'hui je vais vous parler d'empreintes numériques à grande échelle. Comme vous pouvez l'imaginer, la DGSI a dû retracer votre absence durant les quatre mois d'entraînement où vous étiez supposément à l'étranger. Pour simuler votre séjour hors du sol français, mais aussi pour orienter les investigations policières dans la direction que nous souhaitions, nous avons semé d'innombrables traces d'activité numérique : dans plusieurs pays européens pour toi, Sékou, à Dublin pour Mélissa et en Thaïlande pour Akim. Je puis vous assurer que la DGSI est convaincue que vous étiez bien en chair et en os dans ces différents pays. »

Sonia poursuivit son speech en expliquant que ces traces numériques étaient devenues, dans le cadre d'investigations conduites par des services étatiques, aussi importantes que les empreintes digitales ou l'ADN resté sur une scène de crime.

« Si, dans un endroit X, vous avez laissé une empreinte électronique, qu'il s'agisse d'un SMS, d'une consultation internet ou d'un coup de téléphone... les services penseront logiquement que vous étiez à cet endroit, précisa Sonia.

Si à cela vous ajoutez des photos très habilement retravaillées, alors vous mettrez en échec les plus fins limiers. D'autant que dans chacun de ces pays, vous avez consommé et utilisé vos cartes de crédit, vous avez voyagé et pris l'avion et vous avez par conséquent, là aussi, laissé des traces : l'achat de vos billets d'avion, vos achats dans des boutiques de duty-free, etc.

- Mais, comment faites-vous tout cela ? demanda Mélissa.
- C'est très simple si je puis dire. Nous piratons et pénétrons le cœur des systèmes informatiques de compagnies aériennes, de banques, de chaînes de restaurants ou bien encore de serveurs de sécurité contrôlés par des États. Mais pour cela, nous devons être totalement invisibles et pour être invisibles, nous devons agir avec finesse. Le plus compliqué n'est pas de pénétrer le système, mais de savoir comment entrer et sortir sans se faire voir. Pour ce faire, nous avons des équipes de social engineering⁸² dans plusieurs pays qui travaillent en amont de nos actions. Ce sont eux qui finalement font le travail le plus important, car ils nous donnent accès au cœur des systèmes. »

Les trois jeunes amis étaient bouche bée devant à la fois la simplicité et la complexité du procédé. Gabriel leur laissa quelques secondes afin qu'ils puissent assimiler l'information, puis il prit la parole à son tour. Il leur dévoila que lorsque Clara était entrée en contact avec eux, elle connaissait déjà tout sur ce qu'il fallait savoir les concernant : leurs goûts vestimentaires, leurs goûts alimentaires, leurs peines de cœur, leurs convictions religieuses, etc. Et tout ça, grâce à l'ombre numérique qu'ils projetaient derrière eux. Toutes les données qu'ils avaient innocemment semées, tels des petits Poucets, avaient permis à Clara de remonter le fil et, avant même de les rencontrer, de pouvoir lire en eux comme dans un livre ouvert. Les informations récoltées ainsi que d'autres avaient également été analysées par des psychologues afin de déterminer les résistances psychologiques de chacun. Gabriel leur avoua enfin qu'au tout début de la sélection, tous les trois faisaient partie d'un groupe de vingt-cinq candidats potentiels qui avaient tous fait l'objet d'un écrémage on ne peut plus drastique.

« C'est votre intelligence au sens propre, mais aussi sous un angle émotionnel qui a fait la différence, expliqua Clara. De plus, vous aviez, hélas,

⁸² En matière de sécurité de l'information, le social engineering est une pratique déloyale de manipulation psychologique pour obtenir des informations sensibles à des fins d'escroquerie. Cette technique est particulièrement utilisée par les hackers.

des raisons de haïr ceux que vous alliez combattre. Toi, Mélissa, tu as perdu ta meilleure amie en Syrie après que celle-ci est partie, atteinte par le syndrome de mère Teresa⁸³, non pas pour faire le djihad, mais pour sauver des vies. Elle a fini par être mariée de force et tuée par celui qui était devenu son époux. »

À l'évocation de son amie disparue, toute la colère et le sentiment d'impuissance que Mélissa avait appris à canaliser refirent surface avec violence. Ses poings se crispèrent et les larmes jaillirent en même temps que les souvenirs. Son amie s'appelait Joséphine. Mélissa et elle avaient grandi ensemble, elles se connaissaient depuis la crèche. Sous l'emprise d'un « rabatteur » rencontré à Saint-Denis, elles s'étaient toutes les deux converties à l'âge de 16 ans. Joséphine était tombée amoureuse de cet ignoble personnage qui l'avait convaincu de partir sans lui en Syrie pour sauver femmes et enfants des griffes du dictateur syrien au pouvoir. Joséphine était partie avec d'autres jeunes filles et jeunes hommes en utilisant des réseaux clandestins qui passaient par la Turquie. Et elle n'était jamais revenue.

« Toi, Akim, c'est une partie de ta famille qui a été décimée par le GIA⁸⁴ en Algérie alors que tu n'étais pas né, mais cette tragique histoire a marqué au fer rouge tout ton clan familial. Enfin, toi, Sékou, ce sont les frères et sœurs de ton père qui ont été massacrés au Mali par des groupuscules affiliés à l'État Islamique... C'est cette histoire personnelle terriblement ancrée chez chacun de vous qui nous a engagés à vous choisir, car, pour conduire le combat que vous allez mener, vous deviez avoir des convictions profondes dépassant votre propre avenir et votre sécurité. Vous deviez avoir des raisons de combattre. »

Alors, Clara évoqua ses premières rencontres avec chacun d'eux et leur méfiance bien naturelle à son encontre. Tamponner⁸⁵ les trois jeunes gens, aujourd'hui sagement assis en face d'elle, n'avait pas été une chose simple, surtout avec Akim qui avait été le plus méfiant. Mais, à force d'échanges et de bribes d'explications, les barrières étaient une à une tombées et chacun avait donné son accord pour pénétrer dans un processus qui les dépasserait dans un premier temps. Pour Clara, le challenge ne consistait pas à manipuler

⁸³ Syndrome de Mère Teresa : consiste à vouloir défendre les plus démunis – Syndrome de Lancelot pour les garçons

⁸⁴ Groupe Islamique Armée

⁸⁵ Approcher une cible

les jeunes recrues, mais à gagner leur confiance et faire naître en eux un engagement sans faille.

« Vous vous rappelez notre premier séjour ensemble, dans ce chalet des Alpes suisses ? C'était la première fois que vous vous rencontriez tous les trois. Le premier jour, vous avez été sur la défensive les uns vis-à-vis des autres, vous scrutant et vous testant. Et puis, au fur à mesure, vous avez appris à vous connaître et vous vous êtes soudés. Et ce sont ces liens que je voulais voir se nouer à cette époque. J'ai eu la chance de commencer à vous former et je peux même dire, sans que cela soit péjoratif, vous façonner. Durant ces dix jours, vous avez fait vos premiers pas dans la clandestinité, manipulé vos premières armes dans un but bien précis. Vous avez fait preuve ensemble de solidarité pour aller récupérer mes soi-disant lunettes de vue que j'avais oubliées volontairement à 3 800 mètres, en pleine nuit et dans la froideur d'une fin mars. Vous avez appris à vous connaître et à dessiner votre destin commun. Je peux vous le dire maintenant, durant cette nuit dans les montagnes alpines, nous avons toujours eu un œil sur vous et nous étions prêts à intervenir en cas de difficulté.

— Personnellement, c'était la première fois que je voyais autant de neige et que j'ai eu aussi froid, reconnu Akim.

Clara racontait sa rencontre avec les trois jeunes avec émotion. Elle précisa aux membres de l'équipe qui n'étaient pas tous informés que le processus de recrutement avait duré plus d'un an, pendant tous les week-ends, et durant les vacances scolaires pour ne pas attirer l'attention sur Mélissa qui était en faculté ou le temps d'arrêts-maladie pour Sékou et Akim qui avaient un emploi. Puis, l'ancienne du MI6 expliqua de quelle manière la bascule entre la théorie et la pratique s'était effectuée, comment Sékou, Akim et Mélissa avaient approché des trafiquants de drogues et d'armes pour se frotter à la réalité du terrain et comment ils avaient échappé in extremis à une opération conduite par la BRB⁸⁶ lors d'une livraison de cannabis et d'armes. Durant plus d'un an, les trois membres d'Épéus s'étaient construit dans un monde obscur une réputation qui était non seulement essentielle pour la suite des opérations, mais également pour permettre à Clara et son équipe de mesurer leur adaptabilité, mais aussi leur loyauté.

⁸⁶ Brigade de Répression du Banditisme

Mélissa et les garçons écoutaient Clara avec beaucoup d'attention, chacun se remémorant ce long parcours totalement surréaliste.

« Merci, Clara, de nous avoir fait confiance, dit Mélissa. Nous ne te décevrons pas, ni toi ni le reste de l'équipe. Vous pourriez penser que Clara nous a manipulés, continua la jeune fille en s'adressant aux membres plus âgés de l'équipe, mais cela n'a jamais été le cas. Nous avons longuement échangé avec les garçons et nous savons exactement ce que nous faisons. Nous savons aussi que si nous ne mettons pas tout en œuvre pour stopper ces monstres, des drames se produiront et ces drames décimeront de nouveau des centaines de familles. »

Les autres participants à la réunion restèrent silencieux, contemplant avec compassion et respect les trois jeunes compagnons qui avaient fait un si long chemin.

Sonia en profita pour reprendre le cours de son exposé et détailla les grandes lignes de la stratégie numérique déployée maintenant depuis plusieurs mois. Elle explicita la construction du profil d'Abou Abbas, nom de guerre de Sékou sur WhatsApp. Abou Abbas allait être la porte d'entrée pour infiltrer différents groupuscules islamistes. Les parfaites connaissances du Coran de Sékou faisaient de lui un redoutable prédicateur obscurantiste face à des islamistes n'ayant des connaissances religieuses que très superficielles.

« Croyez-moi, je suis bien entré dans la peau du personnage. Malgré tout, j'ai toujours des difficultés à percevoir la musique comme l'œuvre du diable, renâcla Sékou en grimaçant.

— Nos oreilles ont pu le constater, réagit Max. Il y a même des moments où tu nous fais peur, ajouta-t-il avec un large sourire.

Toujours est-il que c'est parfait, garde le cap, Sékou. »

Depuis plusieurs semaines maintenant, Sékou avait pris la main sur le compte WhatsApp d'Abou Abbas, sous la supervision de Sonia et Max. Ce sont les créateurs de ce compte WhatsApp qui invitaient des membres à rejoindre les discussions. Dans un premier temps, Abou Abbas, ou plus exactement Sonia, avait été invité à rejoindre le groupe après avoir été coopté par Ayoub Baccouche, un Franco-Tunisien de 26 ans parti combattre en Syrie en 2014 au côté de l'État Islamique. Ce que ne savaient pas les membres de ce groupe WhatsApp c'est que Baccouche était depuis plusieurs mois

maintenant entre les mains de l'équipe Shadow de John Mc Kenzie, le bras armé d'Épéus.

Chapitre XXII

24 avril 2018. Chergui était avec toute sa bande dans l'appartement qu'il occupait clandestinement dans un quartier nord de Marseille. Les anciens locataires du logement, un vieux couple d'Algériens, avaient été convaincus d'aller prendre leur retraite au bled. Le voyou avait tout financé : le voyage, l'achat d'une jolie petite maison dans la banlieue d'Alger et une rente mensuelle de 1 500 euros. Ainsi, Chergui devenait invisible aux yeux des condés,⁸⁷ tout en restant dans un environnement qui était celui qu'il connaissait depuis toujours, avec les charbonneurs au pied des bâtiments et les choufs qui patrouillaient de jour comme de nuit. Il avait totalement réaménagé le trois-pièces, aussi bien au niveau de la décoration que des organes de sécurité, le transformant en une sorte de blockhaus. Il avait déployé des mini caméras dans le couloir extérieur, remplacé la porte d'origine par une porte blindée de type CR5 et renforcé par des plaques de blindage les principaux murs. Plus étonnant encore, Chergui avait créé un passage secret qui conduisait directement dans l'appartement sous le sien. Celui-ci était occupé par une ancienne résidente de la cité qui avait connu Chergui enfant et qui ne voulait surtout pas d'histoire avec l'homme qu'il était devenu. Pour cette raison, elle avait accepté que Chergui et ses sbires percent un trou de la taille d'un homme dans la dalle qui séparait les deux logements. Lors des différentes gardes à vue du caïd, jamais les flics de l'Évêché n'avaient perquisitionné le « petit nid douillet » de la vieille ou son appart. La violence de Chergui et son comportement de voyou de cité étaient le parfait paravent dissimulant une réelle intelligence qui n'était pas que l'apanage des hommes du bon côté de la barrière.

Au côté de Chergui, il y avait, comme toujours, Moustapha et les frères Brahim. Tous affalés confortablement dans de grands canapés en cuir, ils mangeaient des kebabs en buvant de l'Ice Tea. Un fond de musique rap emplissait le salon et tous étaient silencieux, profitant de ce moment.

Brutalement, Chergui se leva et coupa la musique.

⁸⁷ Policiers

« Comme je vous l'ai dit, j'ai fait la connaissance d'un gitan aux Baumettes et il va être en mesure de nous livrer des AK 47 début juin. Notre future mission au nom d'Allah prend forme.

— Tu as choisi la cible ? demanda Ali, l'un des frères Brahim.

— Oui, un hôtel à Paris. J'ai mon pote de Bondy et deux de ses mecs qui ont déjà commencé les recos.

Chergui expliqua à ses acolytes qu'il était en contact permanent sur WhatsApp avec son pote pour régler différents aspects techniques.

« C'est quoi le nom de ton pote ? demanda Moustapha.

— Il n'a pas de nom, Mous. Il s'appelle juste mon pote.

Pour des raisons de sécurité, Chergui ne voulait pas dévoiler, même à ses plus fidèles lieutenants, les détails de l'opération qu'il projetait. C'est sa parano légendaire qui lui avait évité bien des emmerdes et il comptait bien que cela continue ainsi.

« Sur WhatsApp, je fais également partie depuis plusieurs mois d'un groupe de prière et de réflexion composé de plusieurs de nos frères. Ce groupe a été créé par l'un des nôtres qui combat en Syrie. Il est recherché par Interpol et, lui, je peux vous donner son nom : Ayoub. Personne ne connaît les identités des participants à ce groupe. Nous utilisons tous des VPN et des pseudos et nous cramons nos portables tous les mois. Avant de changer de téléphone, nous renvoyons à Ayoub notre nouveau numéro et c'est lui qui se charge de créer un nouveau groupe et de renvoyer les invitations. »

La mécanique mise en place par Ayoub était bien huilée et empêchait les services de renseignement de pénétrer le groupe de discussion. Le Franco-Tunisien était une cible prioritaire pour les services de renseignements français et les forces spéciales. Ayoub était une HVT⁸⁸. Il s'était livré à des atrocités en Syrie, filmant certains de ses macabres exploits qu'il postait sur différents réseaux sociaux.

Ayoub avait nommé Émir de ce groupe WhatsApp Abou Abbas, un érudit qui nourrissait les pensées du groupe. L'Émir souhaitait abattre tous les kouffars⁸⁹ et faire de Paris un califat de l'État Islamique.

⁸⁸ High-Value Target – Cible ~~prioritaire~~ de grande valeur

⁸⁹ Mécréants, infidèles)

« Dans cette famille, je suis Abou Mohamed, indiqua Chergui. Il y a plusieurs mois déjà, j'ai demandé à Ayoub de pouvoir rencontrer Abou Abbas, car je sais que nous pourrions unir nos forces.

— Et alors ? demanda Youssef.

— Pour l'instant, Abou Abbas ne veut pas me rencontrer, car il a ses propres projets pour combattre Chaytan⁹⁰. »

Chergui alias Abou Mohamed était en admiration face à l'érudition d'Abou Abbas et avait l'intime conviction qu'il devait impérativement rencontrer l'Émir pour mener à bien tous ces projets.

Tout en discutant avec son équipe, Chergui prit son smartphone, s'assura que son VPN était bien activé et alla sur le compte WhatsApp géré par Ayoub. D'un seul coup, le visage de Chergui s'illumina. Abou Abbas était d'accord pour le rencontrer et pour convenir du rendez-vous, il lui donnait dans son message un numéro de téléphone.

Excité par cette grande nouvelle, Chergui s'empara d'un téléphone portable neuf et adressa une invitation sur WhatsApp au numéro que l'on venait de lui communiquer. La demande fut acceptée quasi instantanément et le caïd composa le numéro via l'application.

« Oui ?

— C'est Abou Mohamed.

— Rendez-vous le 3 mai à 15 heures au niveau bas du parking du centre commercial Grand Littoral à Marseille. Je serai dans un Espace noir. Tu viens seul et en scooter et tu t'assures de ne pas me ramener tous les flics de Marseille. Tu as bien compris ?

— Oui, Abou Abbas.

Sékou alias Abou Abbas venait de rentrer pour la première fois en contact avec l'une des cibles d'Épéus.

« C'est bien, dit Max en tapotant sur l'épaule de Sékou. La partie peut commencer. »

⁹⁰ Le diable, Satan

Chapitre XXIII

3 mai 2018. Avec ses 5 000 places de parking, ses 130 boutiques, son hypermarché et ses restaurants, le centre commercial Le Grand Littoral était le plus grand centre commercial de toute la région. À cette heure de la pause méridienne, le site était peu fréquenté. Les restaurants s'étaient vidés et quelques ménagères à la recherche de bonnes affaires déambulaient dans les galeries.

« Leader de PC Sécurité.

— Parlez PC Sécurité.

— Ici, c'est le bordel, car toutes les caméras vidéo sont HS. Nous n'avons plus aucune image ! »

Sonia avait pénétré sans aucune difficulté le réseau de vidéosurveillance du centre commercial et en avait pris le contrôle en vue de la rencontre organisée entre Sékou et Chergui. L'ex-pirate informatique s'était dit qu'une fois tout cela fini, elle se reconvertirait en spécialiste de la sécurité informatique, car il y avait véritablement beaucoup de choses à faire dans ce domaine. Avec son équipe, Sonia s'était préparée à rencontrer un tant soit peu de résistance pour s'infiltrer dans le système informatique de centre commercial. Ce ne fut pas le cas. En cinq minutes chrono, l'affaire était pliée.

Dans cette mission où ils devaient se confronter à un individu totalement imprévisible, Sékou, Akim et Mélissa avaient un rôle très précis à jouer : Sékou avait endossé son costume d'Abou Abbas, Mélissa serait présentée comme la femme de l'Émir et Akim comme son ami et garde du corps. En couverture des trois soldats d'Épéus, Gabriel, Clara, Arthur et Jean-Michel, étaient prêts à intervenir dans le cas où la situation déraperait.

À 14 h 30, soit une demi-heure avant l'heure du rendez-vous, l'Espace conduit par Akim était en place, Mélissa assise à ses côtés, sur le siège passager, et Sékou à l'arrière, caché par les vitres teintées du Renault Espace. Gabriel et son équipe étaient totalement invisibles et Sonia, derrière ses écrans, scrutait les moindres mouvements dans le parking et dans le centre commercial. Elle annonça à ses coéquipiers qu'un scooter TMAX venait de franchir l'une des barrières du parking à 14 h 53. À 14 h 55, le TMAX noir vint se stationner à côté du monospace. Le motard descendit de son deux-

roues et enleva son casque. La porte arrière de l'Espace s'entrebâilla et Chergui s'engouffra dans le véhicule et prit place en face de Sékou, les sièges ayant été préalablement disposés ainsi par l'équipe.

« Bonjour, Abou Abbas.

— Dans ce véhicule, Chergui, je ne suis pas Abou Abbas, je suis Sékou. » Chergui fut très surpris que l'Émir qu'il avait imaginé plus âgé connaisse son vrai nom.

« C'est qui les deux à l'avant ? demanda Chergui d'un ton méprisant.

— Les deux à l'avant, c'est un ami et ma femme.

— Je croyais que l'on devait se voir seul.

— Tu croyais, mais pas moi.

Le ton sec et supérieur employé par le jeune noir irritait le Marseillais au plus haut point.

— Tu veux quoi ? demanda Sékou

— Je voulais te rencontrer, car je pense que nous avons des objectifs communs et que nous pouvons ensemble faire de grandes choses.

— Je n'ai besoin de personne pour faire de grandes choses comme tu dis et certainement pas de toi.

— Personne ne me parle comme ça.

— Eh bien, dis-toi qu'il y a un début à tout. Si je te rencontre aujourd'hui, c'est juste parce que notre ami commun me l'a demandé comme un service. »

Pendant une seconde, le caïd fut désarçonné par la réponse d'Abou Abbas qui venait en personne lui signifier tout le désintérêt qu'il avait pour lui, Chergui. Pour qui se prenait-il ce morveux ? pensa le truand.

« Tu as d'autres trucs à me dire ou bien nous pouvons y aller ? demanda Sékou.

— Non, c'est bon, Abou Abbas. Je voulais voir qui t'étais, maintenant c'est fait. »

Chergui ouvrit la porte et sortit du véhicule. Il enfila son casque, enfourcha son scooter et démarra à toute allure. Dans le même temps, Akim avait démarré l'Espace et quittait la place de parking en direction de la sortie. Le véhicule avec ses trois occupants s'engagea dans le trafic marseillais en direction du 2^e arrondissement où un deux-pièces leur servait de planque. De son côté, l'équipe de soutien s'était redéployée pour couvrir les arrières de Sékou et ses camarades.

Arrivés à proximité de leur repaire, Akim stationna l'Espace, puis ils s'engouffrèrent tous les trois dans un vieil immeuble du quartier de l'hôtel de ville. Ils grimpèrent jusqu'au deuxième étage et pénétrèrent dans le petit appartement. Sékou traversa le séjour, ouvrit une porte-fenêtre et sortit sur un petit balcon qui donnait sur la rue pour passer un coup de fil.

À quelques mètres de là, Moustapha complètement « speed » comme à son habitude observait toute la scène assis sur son scooter lorsque Chergui, une casquette vissée sur la tête, le rejoignit.

« On y va ? demanda Moustapha

— Tu les as logés ?

— Oui.

— OK, allons-y. »

Les deux malfrats s'introduisirent à leur tour dans l'immeuble en profitant de la sortie d'un des habitants. Le bâtiment était vétuste et des travaux de rénovation avaient débuté. Des gravats et du matériel de chantier encombraient les extérieurs ainsi que les couloirs. Ils montèrent les marches des deux étages à pas feutrés et se retrouvèrent rapidement sur un petit palier proposant deux portes, l'une à gauche et l'autre à droite. Chergui indiqua de la tête la porte de gauche à son complice, car c'était la seule qui pouvait donner accès à un appartement avec fenêtres sur rue.

Les deux hommes sortirent de derrière leur dos un pistolet automatique. Puis, Moustapha se plaça en toute confiance devant la porte dépourvue de judas et frappa.

« Oui ? demanda une voix féminine.

— UPS. J'ai un colis pour votre voisin et je voulais savoir si je pouvais vous le laisser, demanda Moustapha sur un ton très aimable.

— Oui, bien sûr. Je vous ouvre. »

Au moment où la porte de l'appartement s'ouvrait, Akim déboula en furie de l'appartement opposé, un automatique en main, et il assena immédiatement un grand coup de crosse à Mous qui s'écroula le visage en sang. Dans le même laps de temps, Akim braquait Chergui qui n'avait pas eu le temps de faire le moindre geste.

Sékou sortit de l'appartement ciblé par les deux truands, attrapa Mous par le col et le tira à l'intérieur alors qu'Akim emboîtait le pas à Chergui qu'il tenait toujours en joue. Une fois dans le logement, Sékou se retourna et mit une droite puissante à Chergui qui s'écroula de tout son poids sur le sol. Sans

dire un mot, Sékou et Akim retournèrent les deux voyous sur le ventre et leur attachèrent les poignets et les chevilles avec des liens en plastique. Puis, ils les retournèrent et les placèrent en position assise sur la moquette défraîchie.

« Tu me veux quoi ? demanda durement Sékou en regardant fixement droit dans les yeux Chergui.

— J'aime bien savoir à qui j'ai affaire. Ta tête ne me revenait pas et j'ai pas aimé la façon dont tu m'as parlé tout à l'heure. »

Pendant l'échange, Akim avait sorti de sa poche un silencieux qu'il vissait tranquillement sur son arme.

« J'espère que tu le sais maintenant. Et pour l'avoir su, vous allez prendre toi et ton pote une balle dans la tête.

— Fais pas ça, frère, on est tous les deux dans le même camp. »

Une odeur de renfermé flottait dans la pièce dans laquelle se trouvaient les protagonistes. Le deux-pièces, comme l'immeuble, aurait eu besoin d'un bon coup de neuf. La tapisserie fanée se décollait dans un angle et quelques taches d'humidité fleurissaient les murs. Le mobilier était du même acabit : deux fauteuils en tissu dépareillés et usés jusqu'à la corne, une table de salle à manger en bois sur laquelle était déplié un plan de Paris marqué de deux points rouges, et au sol deux tapis de prière et un pack de bouteilles d'eau. Dans un coin de la pièce, Chergui avait remarqué un grand sac de sport duquel dépassait le canon reconnaissable parmi tous d'une Kalachnikov.

« Je t'ai déjà dit qu'entrer en affaire avec toi et tes guignols ne m'intéressait pas. Vous avez peut-être de grands projets, mais vous êtes des balourds.

— Alors, on fait quoi ?

— Rassemblez les affaires, on met les voiles, dit Sékou en s'adressant à Mélissa et Akim. Et toi, si jamais je te revois, je te fume direct. Je dirai à notre ami commun le gros baltringue que tu es. »

Tandis que Mélissa repliait le plan sur la table, Chergui aperçut dans le dos de la jeune femme une arme de poing. Akim passa dans la pièce à côté, puis alla récupérer le sac de sport.

Une fois prêts à partir, Sékou jeta au visage de Chergui une petite balise GPS.

« Tu diras à Q⁹¹ de les faire plus petites, tes putains de balise. Tu pensais m'enculer comme ça en mettant ce truc dans ma voiture sans que je m'en aperçoive ? »

Sans plus un mot, Sékou jeta un petit couteau de cuisine au sol et tous trois quittèrent l'appartement.

⁹¹ En référence à M, le directeur du MI-6 dans les romans et la saga cinématographique des James Bond

OU En référence à Q, responsable de la section division recherche et développement du MI6 qui invente et fournit les célèbres gadgets de James Bond

Chapitre XXIV

Au bout de longues minutes d'efforts et de contorsions, Chergui et Moustapha finirent par se libérer de leurs liens.

« C'est qui ce mec ? demanda Mous.

— Du lourd, du très lourd, répondit Chergui

— Tu as vu le plan de Paris ? Et la Kalash ? Et la nana, elle était enfouraillée⁹².

— J'ai vu tout ça, Mous. »

Les deux hommes quittèrent l'appartement rapidement et repartirent vers les quartiers nord.

Pendant ce temps, Sékou, Mélissa et Gabriel roulaient dans une Audi A6 sur l'autoroute en direction de Paris. L'Audi précédait de quelques minutes un Range Rover dans lequel se trouvaient Clara, Arthur, Jean-Michel et Akim. Le Renault Espace et les armes avaient été remis à la cellule Shadow dont quelques membres avaient été déployés sur le sol français pour assister l'équipe d'Épéus. Michaël avait remis à tous les effectifs de la ferme des faux papiers, cartes d'identité et permis de conduire avec des pseudos. Le bûcheron avait assuré à toute la bande que ces contrefaçons pouvaient passer tous les contrôles sans aucune difficulté.

Dans la voiture de tête, le téléphone portable de Gabriel sonna et celui-ci activa la main libre.

« Les amis, c'est Max. Je venais aux nouvelles, même si nous avons tout suivi en direct avec Sonia et Michaël. Grâce à la vidéo, nous avons pu assister à vos exploits, aussi bien dans l'Espace que dans l'appartement. Michaël nous a fourni des images et un son de haute qualité qui nous a permis de ne pas perdre une miette du spectacle. Pour votre information, c'est Sonia qui a vu Chergui placer la balise GPS lorsqu'il est monté dans l'Espace. À l'extérieur, nous avons très rapidement débusqué Moustapha et nous avons immédiatement envoyé Jean-Michel l'accrocher. Une partie de promenade ! Bon, alors, dis-moi, Sékou ?

⁹² Armée

- Te dire quoi, Max ? répondit l'intéressé avec un sourire dans la voix. Tu avais raison sur toute la ligne, il fallait effectivement montrer les dents à cette crapule pour qu'il puisse voir en Abou Abbas quelqu'un qui le surclassait.
- Et oui ! C'est pas faute de vous l'avoir dit, ce type de profil ne respecte qu'une seule chose : la force. Ou bien tu démontres ta force, ou bien il fera de toi et de vous ses choses. En demandant à tout prix à rencontrer Abou Abbas, Chergui voulait te démontrer sa supériorité physique et, si je puis m'exprimer ainsi, te montrer qu'il en avait une plus grosse paire que toi. »

À partir des données recueillies sur le Marseillais, Max en avait dressé un profil remarquable en tout point et toutes les mesures et contre-mesures qui en avaient découlé avaient parfaitement fonctionné.

« Nous les avons observés dans l'appartement lorsqu'ils se dépatouillaient avec leurs liens. Et cela ne fait aucun doute, ils ont été hyper impressionnés par l'Émir et son staff. Nous sommes aussi quasi sûrs qu'ils ont bien relevé les indices que nous leur avons délibérément mis sous le nez. Nous allons pouvoir continuer à tirer sur le fil. »

À ce stade, les pièces de l'échiquier étaient presque toutes réunies et la partie allait pouvoir prendre de l'ampleur.

Dans la seconde voiture, Akim se faisait charrier par Jean-Michel qui trouvait le coup de crosse donné à Moustapha un peu mou. Comme tous les membres de l'équipe, Jean-Michel avait suivi la scène en direct sur son smartphone grâce aux caméras invisibles installées dans le couloir. Essayant de ne pas porter attention aux rires qui fusaient dans l'habitacle, Clara était quant à elle au téléphone avec un membre de Shadow qui lui confirmait que l'appartement avait été entièrement « nettoyé » et que les équipements étaient à présent stockés dans un lieu sécurisé.

« Vous avez fait du bon boulot, s'exclama Arthur en frottant la tête d'Akim. Je vais finir par penser que nous avons tous été de bons professeurs. »

Pendant ce temps-là, Chergui avaient rejoint son appartement. Allongé sur son canapé, il avait activé l'application Telegram et pianotait sur son téléphone portable.

« Tu connais un black qui s'appelle Sékou ?

La réponse arriva aussitôt.

« Peut-être. Il est comment ?

- Grand, athlétique, une peau du visage zarbi avec des trous. Il traîne avec une très jolie nana et un rebeu.
- Tu parles si je le connais. Il est comme mon frère, on a grandi ensemble dans la même cité. Il a fait deux ans de placard pour ne pas me balancer. C'était il y a quatre ans, un deal qui a mal tourné. Il a pris une balle et les keufs l'ont arrêté.
- C'est pas après ça que tu m'as contacté ?
- Si, t'as raison.
- Et maintenant ?
- Il fait du biz pour des mecs à moi sans qu'il sache que je suis derrière. Il s'est fait serrer il y a quelques semaines par la SDAT avec sa copine et son pote, car les poulets pensaient qu'ils montaient une opé, mais ces fumiers ont été obligés de le relâcher faute de preuve. Mon contact chez les condés m'a dit que l'anti-terro leur avait collé un mandat de recherche. »

Chergui prit le temps de relire le long message de son correspondant. Il avait eu raison de penser que ce mec c'était du sérieux.

Un nouveau message s'afficha sur son écran.

« D'où tu le connais ?

- Je l'ai rencontré aujourd'hui.
- Tu t'es embrouillé avec lui ?
- Non, tout va bien.
- OK. On se voit bientôt frérot. A+.

L'interlocuteur de Chergui se nommait Souleymane Chabane. Chergui et lui s'étaient connus peu après l'incarcération de Sékou, quand Souleymane avait eu besoin d'une équipe qui n'était pas connue à Paris pour fumer la bande qui avait tiré sur Sékou. Le Marseillais avait exécuté sa mission avec un savoir-faire qui avait épaté Souleymane. Avec le temps, les deux caïds avaient noué une complicité fondée sur des trafics en tout genre, la religion et leur haine commune des mécréants qu'ils souhaitaient châtier.

Après la fusillade qui avait failli tuer Sékou, Souleymane Chabane avait quitté sa cité du 94 pour s'installer à Bondy. À la sortie de prison de Sékou, Souleymane avait essayé à plusieurs reprises de reprendre contact avec son ami, mais sans succès.

Chapitre XXV

17 mai 2018. Une fois par semaine, Chergui et les autres fous de Dieu de leur groupe WhatsApp s’abreuyaient des prêches d’Abou Abbas. Ce jour-là, le prédicateur avait choisi le thème du bon comportement du musulman. À la fin du prêche, un membre du groupe qui se faisait appeler Abou Omar avait demandé à l’Émir s’il lui était possible de venir en personne dans une salle de prière clandestine de Bondy pour convaincre trois frères de franchir le pas et partir combattre en Syrie. Pour motiver sa demande insolite, Abou Omar avait affirmé qu’une telle démarche auprès des trois futurs djihadistes pouvait faire la différence et qu’il garantissait à Abou Abbas sa sécurité. Cette requête avait surpris Sékou qui avait répondu laconiquement qu’il y réfléchirait, sans s’engager plus avant.

Le groupe de discussion avait été créé par Ayoub Baccouche, lequel était sous le contrôle des hommes de Shadow. Quatre membres composaient le groupe : Baccouche alias Abou Oussama, Chergui alias Abou Mohamed, Sékou alias Abou Abbas, et Abou Omar.

Depuis la salle de réunion de la ferme, Gabriel, Clara et Max qui lisaient en direct les échanges du groupe sur la messagerie cryptée s’interrompirent brusquement après que Abou Omar ait demandé à Sékou d’intervenir à Bondy.

Quittant son siège, Max se mit à faire les cent pas.

« Il va falloir lui dire.

— Je suis d’accord, répondit Clara

— On n’a plus le choix, confirma Gabriel.

Ayant fini de jouer son personnage d’Abou Abbas pour la journée, Sékou rejoignit ses trois superviseurs dans la salle de réunion, se réjouissant à l’avance du café qui l’y attendait. Sékou préférait s’isoler lorsqu’il entrait dans la peau de l’Émir, certainement une façon pour lui de se protéger du regard des autres, mais aussi des propos haineux qu’il véhiculait. L’exercice était difficile pour le jeune homme et les débriefings avec Clara lui faisaient le plus grand bien.

À son arrivée, Clara lui enjoignit de s’asseoir.

« Sékou, nous devons te parler. »

Avec un grand sourire, le jeune garçon prit place à la table de réunion tout en acquiesçant de la tête. Il fut rejoint quelques secondes plus tard par Mélissa et Akim que Gabriel avait fait appeler pour qu'ils soient tenus informés des évènements au fil de l'eau.

Max avait proposé de se charger de transmettre la nouvelle au jeune prédicateur.

« Nous voulions te parler de la demande d'Abou Omar concernant ta visite à Bondy.

- OK, répondit spontanément Sékou.
- Il va falloir que tu acceptes, Sékou.
- Pas de problème.
- Seulement, voilà... Avec cette rencontre, tu vas faire un saut dans ton passé...
- Le visage de Sékou s'assombrit.
- Sekou, tu connais Abou Omar.

Le jeune garçon se redressa alors sur son fauteuil, Intrigué puis inquiet, il avait compris à l'expression de ses trois instructeurs que la situation allait être complexe et que l'annonce qui arrivait allait le surprendre. Un saut dans mon passé, de quoi parlent-ils ? se demandait-il. Les visages de toutes ses connaissances défilaient à la vitesse de la lumière dans son esprit. Tout à coup, il se figea, fit reculer sa chaise avec ses deux mains en poussant sur la table, se leva et quitta la salle de réunion très calmement, sans dire un mot.

« Il a compris, dit Gabriel.

- Je m'en occupe, répondit Clara tout en se levant.

Elle trouva Sékou dans la cour de la ferme où il tournait en rond sous l'œil interrogateur de Drago qui avait immédiatement compris que quelque chose n'allait pas.

« Dis-moi, Clara, vous saviez que nous finirions par remonter sur Souleymane ?

- Oui, nous nous en doutions. Et je peux même te dire que nous l'espérions.
- C'est pour ça que vous m'avez recruté ? Parce que j'étais son meilleur ami ?
- Ce paramètre a été pris en compte, mais ce n'est pas ce qui a guidé notre choix. Avant toute chose, nous t'avons recruté pour l'homme que tu es et pour les valeurs que tu portes aujourd'hui. »

L'ancien agent du MI6 savait mieux que quiconque qu'elle devait plus que jamais être franche et directe avec sa recrue. Elle lui expliqua que, pour une opération de cette ampleur et avec de tels enjeux, il aurait été totalement déraisonnable sur un plan tactique de leur dévoiler toutes les cartes. Il fallait qu'il comprenne que pour jouer à ce jeu d'espions, la seule règle était la confiance et sans confiance, il ne pouvait pas y avoir de jeu.

« Mon interrogation, Sékou, n'est pas de savoir si tu nous en veux de t'avoir caché cette pièce du puzzle, mais uniquement de savoir si tu seras capable d'y faire face.

- Vous nous cachez beaucoup d'autres choses ?
- Oui, Sékou, beaucoup. Mais nous le faisons pour le parfait déroulé du plan et aussi pour des questions de sécurité.
- Vous n'avez pas confiance en nous ?
- Nous avons une totale confiance en vous. Mais comme je te l'ai dit, une telle démarche fait partie à part entière du processus. Crois-tu que le patron du MI6 me communiquait la stratégie du Royaume-Uni lorsqu'il m'envoyait dans telle ou telle partie du monde ?

Sékou sourit.

« Je comprends, Clara, il n'y a pas de problème. Vous avez un objectif, vous mettez tout en œuvre pour l'atteindre et nous le faisons chacun à notre niveau. »

Sékou était un jeune homme d'une très grande intelligence qui, dans un autre contexte, aurait fait de brillantes études et serait sans aucun doute devenu un ponte du barreau, un génie de la finance ou un entrepreneur à succès. Il concluait souvent ses points tactiques avec Max par un « Mektoub⁹³ » Un jour, Max avait demandé à son jeune élève s'il croyait au destin et Sékou lui avait répondu que depuis plusieurs années maintenant, il mettait tout en œuvre pour l'influencer de manière positive, mais que, malgré tout, il était convaincu que certains aspects étaient gravés dans le marbre.

Après le brusque départ de Sékou de la salle de réunion, Gabriel avait débriefé Mélissa et Akim et leur avait tenu des propos très proches de ceux

⁹³ Interjection issue de la langue arabe qui exprime la notion de destin, de fatalité. Peut-être traduit par : c'était écrit.

que Clara avait déroulés à Sékou. Après quelques hésitations, les deux jeunes gens avaient compris et accepté la situation.

Quand Clara et Sékou regagnèrent peu après la salle de réunion, ils constatèrent qu'à la demande de Gabriel, l'équipe au grand complet y était réunie. Même Drago était présent et bien entendu Ike.

Faisant face aux trois jeunes qui s'étaient installés à leur place à l'autre bout de la table, Gabriel s'adressa directement à eux.

« La duperie, le mensonge, la manipulation sont autant de composantes de l'art de la guerre. Nous vous avons menti, nous omettons volontairement de vous donner certaines informations et nous continuerons de le faire. La seule garantie que je puisse vous donner est que jamais nous ne vous trahirons et que jamais nous ne vous abandonnerons. S'il le faut, nous irons en enfer pour vous porter assistance.

— Plutôt deux fois qu'une ! s'exclama de manière spontanée Drago avec son accent slave, provoquant un sourire général.

Gabriel passa le relai à Max pour apporter à l'équipe un éclairage sur la personne de Souleymane Chabane alias Abou Omar. L'historien exposa que l'homme était la pierre angulaire du groupe de terroristes et qu'il était aussi dangereux que machiavélique. Sékou confirma ce point à l'ensemble du groupe. Lors de l'arrivée en France de la famille Diara, les mères de Sékou et Souleymane étaient immédiatement devenues amies. Souleymane prit aussitôt sous son aile Sékou qui était complètement perdu dans ce nouvel environnement totalement différent de celui où il avait vécu ses premières années. Le jeune Malien se retrouvait propulsé dans une jungle urbaine entourée de fauves se battant pour protéger leur territoire. Les deux garçons devinrent rapidement inséparables. Puis, avec le temps, Souleymane monta petit à petit son business qui s'articulait autour de trafics de stupéfiants et d'armes. Assisté par son fidèle ami Sékou, il avait su éliminer la concurrence. Jusqu'au moment où des rivaux du jeune caïd voulurent l'éliminer, or ce jour-là ce n'est pas Souleymane qui tomba, mais Sékou. À l'hôpital, puis en prison, le jeune Malien prit conscience de l'influence néfaste que son plus proche ami avait sur lui, il n'avait finalement été qu'un instrument entre les mains de Souleymane pendant toutes ces années, raison pour laquelle il n'avait plus voulu le revoir.

« Comment est-il passé de dealer à terroriste ? voulut savoir Sékou.

— Comme beaucoup, il a trouvé en Allah une raison de vivre et il s’est mis en tête qu’en combattant en son nom, il allait pouvoir expier tous ses péchés, répondit Max. Toi et lui êtes les deux faces d’une même pièce, façonnée dans une cité du Val-de-Marne. Et pourtant, vos destins vous ont dirigés vers deux directions opposées. »

Pensif, Sékou se remémorait les parties de jeu, de rigolade qu’il avait partagées avec Souleymane, petits, se demandant comment il avait pu être si proche de lui et maintenant si éloigné.

Clara interrompit le cours de ses pensées lorsqu’elle indiqua que Souleymane et son équipe étaient dans le collimateur de la SDAT. Le rendez-vous souhaité par Abou Omar allait donc être extrêmement périlleux. Il était pourtant essentiel que cette rencontre ait lieu, mais l’équipe d’Épéus allait devoir une fois encore passer entre les mailles du filet des services de l’anti-terrorisme.

Quelques heures plus tard, Sékou répondait à Abou Omar qu’il acceptait son invitation, mais que c’était lui qui fixerait le lieu du rendez-vous.

Chapitre XXVI

22 mai 2018. Trois véhicules de la SDAT et deux motos avaient pris en filature la voiture de Souleymane Chabane juste à la sortie de sa cité de Bondy. C'est Amir Sara, le bras droit de Souleymane, qui conduisait la Mercedes GLC, un SUV de sept places. Le chef de la cellule de Bondy avait pris place à la droite d'Amir et à l'arrière s'entassaient les trois futurs apprentis djihadistes que Abou Abbas devait convaincre de rejoindre la Syrie.

À celui qu'il était censé ne connaître que sous le nom d'Abou Omar, Sékou avait transmis quelques jours plus tôt une date, le 22 mai, un horaire, 21 heures, et des coordonnées GPS qui correspondaient à une usine désaffectée à proximité de Corbeil-Essonnes.

Sachant qu'il devait se rendre à un rendez-vous important avec Souleymane, Amir avait envoyé un SMS à un numéro indiqué par la SDAT, conformément à leur accord : « RDV chaud ce soir avec SC – Merco GLC noire FZ 995 TT ». Amir n'avait pu leur communiquer les coordonnées GPS de leur destination, Souleymane ayant gardé secrète cette information. Ce n'est qu'après être monté dans la Mercedes que le caïd avait saisi les données dans le système de navigation, lequel annonça cinquante minutes de trajet, de porte à porte.

Bien qu'il fût certain d'être suivi, Amir qui gardait les yeux rivés sur ses rétroviseurs ne parvenait pas à identifier les équipes de la SDAT. Comme toujours pour ce type de rendez-vous, le bras droit de Souleymane avait fait deux manips de rupture de filature. La première avait consisté à faire plusieurs fois le tour d'un rond-point, la deuxième à griller à la dernière seconde un feu rouge. Depuis, ils filaient à vive allure sur l'autoroute A86, la route étant fluide à cette heure tardive de la journée.

Une fois n'était pas coutume, le patron de la SDAT avait voulu participer à la filochette et pour l'occasion, avait troqué son traditionnel costume trois-pièces pour un jean, un sweat et une paire de baskets. Prévert aimait retourner de temps à autre sur le terrain et notamment sur les dossiers les plus sensibles.

« À tous. Attention de ne pas les accrocher de trop près » intima le commissaire par radio.

Les forces déployées sur le terrain par la SDAT étaient importantes puisque l'opération engageait 10 effectifs répartis dans trois voitures et trois autres à moto. Julie et le major Petitjean étaient de la partie, chacun dans une voiture.

Dans la Mercedes, Souleymane n'avait pas dit un seul mot depuis qu'il avait quitté Bondy, inquiet par l'imminence du face à face avec son ami. Lui aussi était vigilant et scrutait régulièrement son rétroviseur pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

À quinze kilomètres de leur destination finale, le véhicule du dealer de Bondy quitta la N104 en direction de Corbeil-Essonnes, pour s'engager sur un chemin de terre sur lequel ils roulèrent pendant cinq bonnes minutes avant de tomber sur un vaste site industriel à l'abandon. Au loin, une voiture stationnée devant le bâtiment principal leur fit des appels de phare. Amir roula doucement vers le véhicule tandis que Souleymane et les trois passagers arrière empoignaient leur arme de poing. Nerveusement, Souleymane ajusta sa casquette qu'il n'avait pas quittée de tout le trajet.

« Arrête-toi là. »

La Mercedes était à moins de cent cinquante mètres de l'autre voiture, une Peugeot blanche 208.

« Vous restez là, je descends seul », dit Souleymane d'une voix autoritaire.

Arme à la main, il avança vers la petite citadine alors que Sékou et Mélissa descendaient à leur tour de voiture, chacun également équipé d'une arme de poing. À moins de cinquante mètres, Sékou et Mélissa braquèrent leur pistolet sur Souleymane.

« Jette ton arme et enlève ta casquette », intima Sékou.

Après un court temps de réflexion, Souleymane Chabane s'exécuta. Reconnaisant formellement son ancien ami, Sékou, même s'il savait à quoi s'attendre, n'en parut pas moins médusé. Son air surpris ne le rendra que plus crédible aux yeux de Chabane, se dit Mélissa. Jusqu'au dernier moment, le jeune homme avait irrationnellement espéré que l'équipe d'Épéus s'était trompée et éviter la confrontation. Mais pas de doute possible, c'était bien son ami d'enfance qui se tenait devant lui dans la lumière orangée du coucher du soleil.

« Qu'est-ce que tu fais là, Souleymane ?

— Je viens rencontrer notre Émir Abou Abbas.

— J'comprends pas. C'est toi, Abou Omar ?

- Oui, mon ami.
- Va te faire foutre, Souleymane, ça fait bien longtemps que je ne suis plus ton ami. Toi, en revanche, tu n’as pas l’air surpris. Tu savais que tu allais me voir ?
- C’est Chergui que tu as rencontré qui m’a mis la puce à l’oreille.
- Tu connais ce fils de pute ?

Sékou qui avait un écouteur dans l’oreille droite s’interrompit brusquement.

« Putain, tu nous as ramené les flics. »

Au même moment, Akim, qui était positionné sur un point haut du bâtiment, tira à plusieurs reprises sur les véhicules de police qu’il visualisait en approche dans la lunette de son fusil. À une distance de plus de 500 mètres, le jeune sniper fit mouche, neutralisant deux des voitures après avoir touché les blocs moteurs. Sous les feux du tireur d’élite, les policiers freinèrent brusquement dans un crissement de pneu strident et arrêterent net leur véhicule. Dégainant leurs armes de service, tous abandonnèrent leur voiture ou moto, et coururent se mettre à l’abri derrière les véhicules, prêts à essayer de nouveaux tirs.

Pour réussir de tels tirs à la nuit tombante, Akim avait utilisé un McMillan TAC-50, un fusil de haute précision. C’était Arthur qui les avait entraînés pendant un nombre incalculable d’heures à utiliser cette arme, entre autres. Avec ces tirs, Akim était encore très loin du record du monde remporté en 2017 par un tireur d’élite canadien pour un tir létal à 3,45 km de distance.

« Monte dans ta bagnole et suis-moi », dit Sékou à Souleymane.

Quand les tirs avaient éclaté, Amir avait tout de suite avancé la Mercedes pour tenter de récupérer et protéger son boss. Souleymane grimpa dans la voiture et Amir démarra en trombe, suivant pied au plancher la Peugeot qui s’engouffrait à l’intérieur de l’usine. La Mercedes venait de pénétrer à son tour dans le bâtiment, quand une violente explosion retentit derrière elle. Stupéfaits, les occupants du véhicule, en se retournant, constatèrent que l’entrée du site industriel s’était en partie écroulée et qu’un cratère déformait la chaussée, empêchant tout véhicule de les prendre en chasse.

À présent, la Peugeot et la Mercedes empruntaient à vive allure une route intérieure qui sillonnait dans l’ancienne usine, route qui avait dû servir à des camions pour livrer leurs matières premières.

Pendant ce temps, Akim avait démonté son TAC-50, maintenant rangé dans son sac à dos, puis il était redescendu de son poste d'observation et avait enfourché une moto-cross de type YZ 125, un engin tout-terrain d'une puissance d'accélération et d'une maniabilité incroyables. Akim pilotait ce type de moto depuis l'âge de 14 ans, s'adonnant à des courses poursuites avec la police et réalisant toutes sortes de figures acrobatiques, notamment des wheelings⁹⁴, dans les centres-villes et sur les autoroutes de la région lyonnaise. Après avoir enfilé son casque, équipement dont il ne faisait habituellement jamais usage lors de ses rodéos urbains, le jeune Lyonnais ne put s'empêcher de faire un démarrage en roue arrière.

Après quelques minutes passées dans les dédales du vaste établissement industriel, les deux voitures émergent de l'usine. C'est alors qu'une nouvelle et puissante détonation retentit, faisant sursauter pour la deuxième fois les passagers du SUV. Les deux issues de l'usine étaient à présent impraticables.

La Peugeot blanche s'éloigna à toute allure du site industriel, suivie de près par la Mercedes. Elle emprunta pendant quelques kilomètres une petite route longeant la N104 avant de s'arrêter brusquement près d'un camion-benne de type Iveco Dailly dans une petite zone boisée. Le véhicule de transport qui n'était pas de toute première jeunesse était chargé de toutes sortes de déchets et gravats. Sékou et Mélissa descendaient de la 208 portant sur leur visage les stigmates d'une concentration extrême. Sans dire un mot, Sékou sortit du coffre un pantalon de travail maculé de traces de ciment, de plâtre et de peinture qu'il enfila sur son jean ainsi qu'un tee-shirt taché comme après une journée de labeur sur un chantier. Pour parfaire son déguisement, Sékou plonge les deux mains dans un récipient contenant du plâtre qu'il étala légèrement sur ses bras et à toutes petites touches sur son visage. Enfin, il prit dans une petite boîte une sorte de dentier qu'il apposa sur ses dents, transformant ainsi totalement sa bouche. Il prit ensuite deux petites boules en silicone qu'il plaça entre ses dents supérieures et ses joues ce qui eut pour effet immédiat de gonfler ses joues, finissant de métamorphoser son visage Sékou était à présent méconnaissable, d'autant qu'avant le rendez-vous, le jeune garçon avait pris soin de se raser la tête pour ne laisser aucune chance à la police de l'identifier sur photo.

⁹⁴ Figure qui consiste à rouler sur la seule roue arrière d'une moto

Les cinq hommes de la Mercedes assistaient à la transformation d'Abou Abbas, totalement éberlués.

Tout en apportant les derniers détails à son nouvel accoutrement, Sékou ne décolérait pas.

« Tu fais chier, Souleymane, tu fais vraiment chier.

— Nous avons pris toutes les précautions, tu m'connais, merde. Je ne sais pas de quelle manière ils ont pu nous suivre.

— Ils t'ont baisé tout simplement. Vous êtes tous les cinq grillés. Nous allons vous sortir de cette merde et après cela, je ne veux plus te voir. »

Pendant que les deux anciens amis discutaient, Mélissa avait sorti d'un sac deux grenades incendiaires qu'elle jeta l'une après l'autre dans la Peugeot, puis dans la Mercedes.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Amir.

— Je nettoie votre merde, répondit sèchement Mélissa.

Le lieutenant de Souleymane posa la main sur l'épaule de Mélissa comme pour attirer son attention. Sur la défensive, la jeune femme se retourna et envoya un très violent coup avec la paume de la main dans le visage d'Amir et doubla son assaut par un low kick⁹⁵, faisant durement chuter le Marocain au sol.

« Ce n'est pas le moment, dit Sékou en ouvrant une trappe invisible sous la benne du camion.

— C'est quoi, ce truc ? demanda Souleymane.

— Votre passeport pour vous sortir de là, mais toi et tes potes pouvez rester ici si tu veux.

La trappe donnait accès à un espace vide situé entre le plancher de la benne et le monticule de gravats.

« Jetez immédiatement vos portables dans votre bagnole », ordonna Sékou au groupe d'hommes qui s'exécutèrent sans broncher. Au même moment, Akim arriva en trombe et arrêta la moto dans un dérapage qui propulsa du gravier sur plusieurs mètres. Il fit un signe de tête à ses deux amis et retira son casque. Puis, toujours sans un mot, il ouvrit le réservoir de la moto qu'il coucha ensuite par terre, laissant s'échapper l'essence sur le sol.

« C'est qui, lui ? demanda Souleymane.

⁹⁵ Coup de pied bas

— Celui qui a sauvé vos culs, répondit Sékou. Vous grimpez ou pas ? »

Les cinq hommes, Mélissa et Akim se faufilèrent par la trappe et s'allongèrent, entassés les uns contre les autres.

Les deux voitures étaient maintenant en feu. Sékou ramassa le casque d'Akim et le jeta à côté de la moto. Après quoi, il prit dans sa poche une pochette d'allumettes qu'il enflamma avant de la lancer en direction du deux-roues qui s'embrasa instantanément. Puis, le jeune homme s'installa au volant de l'Iveco et démarra. La cabine du petit camion était sale, recouverte de poussière. De vieux paquets de cigarettes et des bons de commande jonchaient le tableau de bord alors qu'au sol deux canettes de Coca vides et un sac en papier de fast food tentaient de disparaître sous le siège passager. Très rapidement, le camion rejoignit la N104 et se mêla au flot de véhicules.

Du côté de la SDAT, après quelques secondes de sidération, le commissaire et son équipe constataient les dégâts. Deux véhicules étaient totalement hors service, mais heureusement, et c'est ce qui comptait le plus aux yeux de Prévert, aucun blessé n'était à déplorer.

« Ça donne quoi, la position du portable d'Amir ? demanda le commissaire à Julie.

— On l'a localisé à 4,8 kilomètres.

— Et les photos du drone ?

Lorsqu'elle avait quitté la Francilienne et emprunté le petit chemin conduisant vers l'usine, l'équipe de Prévert avait lancé un mini drone afin de surveiller du ciel les opérations. Ce drone était équipé d'une mini caméra avec un zoom ultra puissant. L'inconvénient de cet équipement était son autonomie d'environ trente minutes, mais aussi son incapacité à voler dans un milieu clos tel que l'usine, raison pour laquelle il n'avait pas pu prendre en chasse les deux véhicules.

« Voilà les photos extraites du drone, dit Julie en tendant son smartphone au commissaire. On y voit Souleymane Chabane et vous allez sans problème reconnaître les deux autres. »

Prévert prit le téléphone des mains de son adjointe et balaya les photos avant de se figer en reconnaissant Mélissa Picard et Sékou Diara.

« Saperlipopette, je le savais que nous croiserions ces deux-là. Et le troisième de la bande, où est-il ?

— Je pense que c'est lui qui nous a canardés.

- Major, dit Prévert en s’adressant à Petitjean, vous balancez sur les ondes les identités des fuyards, leur description et les immats de leurs charrettes. Et demandez qu’un maximum de barrages soit mis en place dans un rayon de trente kilomètres.
- Tout de suite, patron.

Prévert et une partie de son équipe se rendirent au dernier point GPS du téléphone d’Amir Sara et ne purent que constater que les deux voitures et une moto étaient en flamme. Les pompiers, arrivés quelques minutes avant eux, avaient déjà déployé leur lance à incendie, n’offrant aucune chance aux limiers de la SDAT de relever des indices tels que des traces de pas ou de pneu.

À bord du camion-benne, Sékou avait pris soin de quitter le plus rapidement possible la Francilienne, favorisant les routes secondaires pour rejoindre sa destination. À hauteur de Chevry-Cossigny, le trafic se ralentit et le véhicule se trouva pris dans un goulot d’étranglement qui le conduisait tout droit vers un barrage de la gendarmerie nationale. Des cônes de sécurité avaient été placés sur la chaussée et dirigeaient la file de véhicules jusqu’au filtrage devant lequel les forces de l’ordre avaient déployé une herse. Deux gendarmes étaient positionnés en quinconce sur chaque côté de la route avec des fusils d’assaut de type HKG36⁹⁶ et deux motards étaient prêts à prendre en chasse tout véhicule désireux d’échapper au contrôle. Au total, le dispositif englobait une dizaine de militaires.

« Bonjour. Gendarmerie nationale. Pourriez-vous me présenter une pièce d’identité, s’il vous plaît ?

- Oui, bien sûr, répondit très calmement Sékou.

Le prétendu ouvrier de chantier coupa la radio et farfouilla dans la poche de son blouson posé négligemment sur le siège passager. Il en sortit un vieux portefeuille d’où il en retira une carte d’identité.

« Vous voulez également mon permis de conduire ?

- Non, ça ira.

Pendant que le jeune gendarme scrutait la pièce d’identité de Sékou, deux autres militaires faisaient le tour de la benne inspectant avec leur lampe torche

⁹⁶ Armes en dotation au sein de la police et la gendarmerie depuis les attentats de novembre 2015

le dessous du petit camion et son chargement composé de déblais de toutes sortes.

« Vous venez d'où ?

— De Grisy-Suisnes, je viens de terminer un chantier chez des particuliers, Monsieur et Madame Rolland.

— Vous avez un bon d'intervention ?

— Oui, le voilà. Vous avez le numéro de monsieur Rolland juste ici. »

Sans hésiter, le gendarme prit son portable et composa le numéro.

« Oui, allo ?

— Vous êtes monsieur Rolland ?

— Oui. À qui ai-je l'honneur ?

— Gendarmerie nationale, gendarme Ferrand. Je voulais savoir si des travaux avaient été réalisés chez vous aujourd'hui.

— Oui, et même depuis plusieurs jours. Nous avons entièrement fait refaire notre chambre et celle de notre fille.

— Quel est le nom de l'entreprise qui a effectué les travaux ?

— C'est la société Labarique & Fils. Ils sont situés à Guermantes.

— Vous connaissez un certain Issa Nguema ?

— Oui, Issa, un très gentil garçon. Il nous a d'ailleurs aujourd'hui amené un plat traditionnel gabonais préparé par sa maman.

— Je vous remercie, Monsieur Rolland.

Le gendarme raccrocha tout en continuant à examiner la pièce d'identité du conducteur.

« Vous allez où ?

— Je rentre au dépôt à Guermantes pour déposer mon camion, car je pars en vacances demain.

— C'est bon, vous pouvez y aller. Et ne balancez pas vos gravats en pleine campagne.

— Jamais de la vie !

Dans la cache, les sept passagers clandestins avaient suivi la conversation, leur automatique en main, bien décidés à bondir si les choses se compliquaient.

Le gendarme fit un signe à son collègue qui tira la herse pour laisser passer le véhicule.

« Bonne route.

— Merci et bon courage, répondit le jeune homme.

Le petit camion démarra tranquillement et disparut sur la route.

À l'usine, la police scientifique était sur place, cherchant les moindres indices sous les éclairages de gros projecteurs qui avaient été déployés sur le site. Du fait de la situation, le procureur de la République de Melun avait émis des mandats de recherche contre Souleymane Chabane et Amir Sara, complétant ainsi ceux déjà délivrés contre Mélissa, Sékou et Akim.

Chapitre XXVII

Il était un peu plus de 23 heures lorsque Sékou entra dans Guermantes, un village rural de Seine-et-Marne d'à peine plus de mille habitants. Le camion-benne passa devant un château, traversa la bourgade et pénétra dans une petite zone industrielle jusqu'à un entrepôt modeste sur lequel une grande enseigne indiquait « Labarique & Fils – Tous vos travaux à taille humaine. » Sékou pressa sur le bouton d'une télécommande qui activa l'ouverture d'un rideau métallique. Il entra dans le bâtiment avec le camion-benne, déclenchant l'éclairage automatique qui illumina aussitôt l'intérieur de l'entrepôt, et coupa le contact. Le hangar renfermait toutes sortes de matériaux et outillages : sacs de ciment, pots de peinture, carreaux de carrelage, une petite bétonneuse, un marteau-piqueur ou bien encore des échafaudages.

Sékou ouvrit la trappe secrète de son véhicule pour libérer ses sept passagers qui descendirent les uns après les autres, endoloris et plissant les yeux sous la lumière vive des grands néons qui pendaient au plafond. À peine délivrés, Mélissa et Akim rejoignirent Sékou, se plaçant à ses côtés arme à la main, faisant ainsi face à Souleymane et sa bande qui s'étaient également regroupés, eux aussi armés.

« Merci, mon frère, dit Souleymane en regardant Sékou.

— Arrête de m'appeler comme ça. Je te l'ai déjà dit, cette période est révolue.

— Si tu veux. Mais sache que je ne vais pas oublier ce que tu as fait pour nous aujourd'hui. Je te présente Amir.

— Ne me présente personne, je ne veux pas savoir qui sont tes potes. Une fois encore, tu m'as mis en danger, Souleymane.

Au-delà des mots, toute la rancœur de son séjour à l'hôpital et des années de prison qui avaient suivi s'exprimait dans le regard dur et froid que Sékou portait sur son ancien ami.

« À présent, on arrête les conneries, rangez tous vos calibres. »

Répondant à l'injonction de Sékou, Akim et Mélissa s'exécutèrent tandis que les quatre hommes de la bande de Bondy se tournèrent vers leur leader qui les intima d'obéir d'un signe de tête.

« Tu peux m'expliquer ce qui s'est passé, Souleymane ?

— Je ne sais pas, nous avons pourtant fait très attention.

— Apparemment, pas assez.

— Et toi, tu peux me dire comment tu t'attendais à un tel merdier ? C'était quoi ces putains d'explosion ?

— Depuis la dernière fois que l'on s'est vu, j'ai compris beaucoup de choses, et en particulier l'importance d'anticiper et de tout mettre en œuvre pour ne pas se faire prendre. Tu peux être fier, c'est en partie grâce à toi, rajouta Sékou avec un sourire méprisant.

Le jeune garçon détourna dédaigneusement le regard de Souleymane.

« Mélissa, donne à nos encombrants invités de l'eau et essaie de les nourrir si tu peux. »

La jeune femme se dirigea vers une petite cuisine située au fond du hangar, suivie par les quatre hommes. La petite pièce, simplement aménagée, comportait un évier, une table et une chaise, un petit réfrigérateur et un micro-ondes sur une étagère. Sur le carrelage étaient posés deux packs d'eau et Mélissa distribua une bouteille à chacun, sous le regard attentif d'Akim. Puis elle ouvrit le frigo et en retira trois bacs en plastique qui contenaient une moitié de rôti de veau pour l'un, des coquillettes pour l'autre et une grosse tranche de comté pour le troisième. Dans un placard, elle prit un paquet de pain de mie et sortit des couteaux.

« Allez, servez-vous.

— C'est Halal ? demanda Amir

— Non, mais si tu veux, je peux aller faire des courses et en revenant, j'installerai un drapeau de l'État Islamique sur la façade du bâtiment. Espèce d'abruti, conclut-elle d'un air méprisant.

Impressionné par la jeune femme qui l'avait si facilement mis à terre un peu plus tôt, Amir ne sut pas quoi répondre et commença à se faire un sandwich.

Pendant ce temps, Sékou et Souleymane s'étaient isolés dans un petit bureau dont les vitres donnaient sur l'entrepôt. En entrant dans la pièce, Souleymane avait tout de suite remarqué l'écran vidéo posé sur le bureau qui diffusait des images des quatre coins du bâtiment ainsi que du petit bois situé juste derrière et de la route principale.

« Alors, dis-moi, Sékou, comment es-tu devenu Abou Abbas ?

- Je ne vais rien te raconter du tout, Abou Amar. Et tu ne me raconteras rien de ton côté. Tu as tes projets et j'ai les miens. Mon seul objectif est maintenant de vous faire sortir d'ici et de te mettre en sécurité. Je vais te trouver des faux papiers pour toi et tes potes et après cela nos routes se sépareront. Tu pourras aller en Espagne, en Italie ou bien encore au Portugal, pour gérer tes affaires de là-bas.
- Je vais aller nulle part, car comme tu l'as dit, j'ai des choses à faire ici. »

Sékou leva les yeux au ciel, avant d'expliquer à son ex-ami qu'il pouvait leur obtenir de fausses cartes d'identité en moins de huit heures, mais que pour cela, il allait avoir besoin de photos d'identité.

Peu après, les cinq membres de la cellule de Bondy se pliaient à la séance de shooting organisée par Mélissa et Sékou envoya les photos via Telegram à un destinataire inconnu avec le message suivant : « Très urgent – livraison dans 8 heures max à G ».

Au petit matin, alors que tout le monde s'était assoupi depuis quelques heures, Souleymane cogitait encore, assis dans le petit bureau. Il passait en revue toute la scène de la veille et se disait que, sans Sékou, il aurait été abattu par la police ou dormirait à cette heure en prison. Hamdoullah⁹⁷, son ami d'enfance était devenu un véritable soldat de Dieu.

Le jour se levait, la température dans le hangar avait fraîchi. N'arrivant toujours pas à dormir, le Bondynois décida d'aller se promener dans le dépôt à la recherche d'indices sur ce que pouvait bien préparer Sékou. Au fond du dépôt, il remarqua une trappe, à peine visible, cachée sous un amas de pneus usagés. Une à une, le caïd déplaça silencieusement les grosses pièces de caoutchouc, puis il souleva délicatement la plaque métallique qui dévoila les premières marches d'un escalier qui descendait au sous-sol. S'éclairant avec son portable, Souleymane s'engouffra dans le trou noir qui le mena dans une cave. En balayant la pièce avec la lampe torche de son téléphone, il aperçut un interrupteur qu'il actionna. Surgit de l'obscurité toute une armurerie. Sur trois des quatre murs s'alignaient une dizaine de Kalashnikov, des milliers de

⁹⁷ Peut se traduire par : Dieu soit loué

cartouches, un lance-roquette, des drones tout neufs, des pistolets automatiques, des pains de C4⁹⁸, des combinaisons noires et des cagoules, des caisses diverses et variées. Sur le quatrième mur était épinglé un grand plan comportant de multiples inscriptions et de gros points rouges. À partir du nom des rues et la forme du bâtiment, Souleymane reconnut instantanément le Palais de l'Élysée. Alors qu'il s'apprêtait à prendre la carte en photo, Souleymane sentit la froideur d'un canon de pistolet sur sa nuque.

« Qu'est-ce que tu fous là, Souleymane ? s'exclama Sékou, très en colère. Pour avoir vu tout ça, je vais devoir te buter.

— Tu peux me buter, mais ce serait une erreur, nous avons les mêmes projets.

— Comment il faut que je te l'dise, en chinois ? Nous n'avons pas du tout les mêmes projets que toi et ton pote Chergui.

— Mais, explique-moi, bordel ! Il y a pas longtemps, on était comme des frères, Sékou ! Comment peux-tu tirer un trait comme ça sur notre amitié ? On a traversé tellement de choses ensemble !

Sékou baissa son arme et s'assit sur le sol sablonneux. Il resta un moment silencieux sous le regard nerveux de Souleymane qui continuait à argumenter que tous les deux pouvaient coopérer, que lui Souleymane, il pouvait l'aider, que ce serait comme au bon vieux temps, tous les deux, ensemble... Sékou l'écoutait, songeur. Quand Souleymane finit enfin par ne plus savoir quoi dire, Sékou hocha la tête de bas en haut, poussa un gros soupir, et commença à parler. Il expliqua alors à Souleymane que les grands donateurs de la cause en avaient assez de financer des guérillas en Syrie, en Irak ou en Libye qui étaient vouées à l'échec. Ils voulaient maintenant frapper au cœur des capitales des pays occidentaux et humilier les mécréants qui les gouvernent. Ils comptaient aussi rallier à leur cause des frères qui ne croyaient plus aux attentats comme ceux du 13 novembre en tuant à l'aveugle. Souleymane s'était assis à côté de Sékou qu'il écoutait très attentivement.

« Tu les as connus comment, ces mecs ?

— Ça, je ne peux pas te le dire, Souleymane. S'ils savaient que tu as vu cette cache, ils n'hésiteraient pas une minute à me régler mon compte et le tien, mon ami.

⁹⁸ Explosif militaire

Ces deux derniers mots firent naître un léger sourire chez le voyou, heureux au fond de lui de retrouver son ami de toujours.

« Jure-moi que tu ne diras rien à personne, insista Sékou.

— Wallah⁹⁹, je te le jure, mon frère. Vous êtes combien ?

— Nous sommes une douzaine, bien plus si nous incluons tous ceux en charge de la logistique, des reconnaissances sur le terrain ou les personnes chargées de nous exfiltrer.

— Tu ne veux pas mourir en chahid¹⁰⁰ ?

— Non, mon frère, car les soldats ne sont pas là pour mourir, mais pour combattre. »

Sékou s'interrompt pour prendre son téléphone qui avait vibré dans sa poche et consulta un message.

« Allez, on bouge, vos papiers arrivent. »

Les deux hommes se levèrent et Souleymane prit Sékou dans ses bras pour une longue accolade, puis ils remontèrent les escaliers. À la sortie de la cache, Mélissa et Akim buvaient un café dans la petite cuisine. Tous les deux accueillirent Souleymane d'un regard glacial. Le caïd se tourna vers Sékou.

« C'est qui, elle, pour toi ?

— C'est ma femme, une guerrière comme il en existe peu.

— Et lui ? » continua Souleymane désignant Akim de la tête, avant de se reprendre rapidement. Ah non, lui, c'est bon. J'ai vu plusieurs de ses combats de boxe thaï et j'étais même dans la salle lorsqu'il a remporté son titre de champion d'Île-de-France. »

— On n'a pas le temps de faire des présentations officielles. Akim, Mélissa, éteignez toutes les lumières ! Et que personne ne fasse de bruit, le coursier arrive avec les papiers ! »

Sékou se rendit jusqu'à son bureau et se plaça derrière l'écran vidéo. Dehors, il faisait à présent grand jour et Sékou regarda son iPhone, il était 07 h 47. Sur l'écran, un scooter arrivait à vive allure, piloté par un individu portant un casque noir avec la visière fumée, blouson en cuir et jean. Sékou se leva, se dirigea vers une porte située à côté du grand rideau qui condamnait l'accès à l'entrepôt et sortit, prenant soin de refermer la porte derrière lui. Le

⁹⁹ Interjection signifiant : Par Allah – Dieu m'en est témoin

¹⁰⁰ Martyr

scooter arriva à sa hauteur, le motard prit une enveloppe dans son blouson et la tendit à Sékou.

« C'est très bien, continuez comme cela. »

Sékou reconnut sans la moindre hésitation la voix d'Arthur. Le scooter repartit immédiatement et le jeune garçon retourna sur ses pas. Une fois à l'intérieur, il tendit l'enveloppe à Souleymane qui l'ouvrit.

« C'est du super boulot ! s'exclama le truand après avoir examiné les fausses cartes d'identité. Non seulement ils ont réussi à leur donner un aspect vieilli et quelque peu usagé, mais ils nous ont même rajeunis sur les photos pour nous faire perdre les quelques années qui correspondent à leur date d'émission ! Du travail d'artiste ! »

Sékou retourna dans le petit bureau et en revint avec un téléphone portable qu'il tendit à Souleymane.

« Il est tout neuf. Réfléchis bien à qui tu veux appeler, car tu ne pourras l'utiliser qu'une seule fois. Après il faudra que tu le détruises. Vous pouvez rester vous planquer ici pendant les prochaines quarante-huit heures en attendant que les choses se calment. »

Le jeune homme comptait sur le fait que Souleymane appellerait Chergui et qu'il partirait ensuite avec son équipe à Marseille pour le rejoindre.

« Pour vous tirer d'ici, vous pourrez prendre notre camion-benne. Avant, on lui changera ses plaques et sa couleur

— Merci, Sékou. Baraka Allahou fik¹⁰¹ !

— Wa fika baraka Allah¹⁰², mon frère.

Quarante-huit heures plus tard, le petit camion était méconnaissable. Grâce à un pistolet thermique, Akim et Mélissa avaient retiré tous les films bleus qui avaient été appliqués sur le véhicule, opération qui permit de faire réapparaître sa couleur d'origine, le blanc. Le véhicule avait également été replaqué.

À son bord, Souleymane et sa bande quittèrent l'entrepôt de « Labarique & Fils » le 24 mai à 23 h 30. Le caïd avait décidé que ce serait un des trois prétendants au djihad qui conduirait le camion, car il était peu probable que leurs photos tapissent tous les commissariats de France.

¹⁰¹ Peut se traduire par : Qu'Allah te bénisse

¹⁰² Réponse conventionnelle à l'expression précédente : Et sur toi également

Chapitre XXVIII

25 mai 2018. Durant les deux derniers jours, la SDAT appuyée par la BRI PP, le RAID, des CRS et des baqueux de Bondy avaient retourné la cité où habitaient Souleymane Chabane et Amir Sara. Lors des perquisitions dans les appartements des deux fugitifs, ils avaient retrouvé une barrette de shit chez l'un, un pistolet d'air soft chez l'autre. « Peau de balle et balai de crin ! » s'était emporté Prévert.

Agissant sur commission rogatoire, le commissaire et ses hommes avaient reçu l'autorisation du procureur de la République de perquisitionner toutes les caves et les box des blocs d'immeubles où logeaient le caïd et son lieutenant. Ces infrastructures étaient aux mains des voyous de la cité et aucun habitant ne risquait à s'y aventurer. La fouille consciencieuse des sous-sols avait été plus fructueuse puisque les policiers avaient mis la main sur cinq kilos de weed et un de cocaïne, trois kalachnikovs et six chargeurs, deux pistolets automatiques d'origine russe, trois moto-cross et des passeports volés. Néanmoins, il n'y avait aucune trace d'explosif, pas plus que d'éléments permettant de prouver que les deux truands de Bondy faisaient partie d'une organisation terroriste.

Depuis l'épisode désastreux de l'usine à Corbeil, la DGSI était sur le pont aux côtés de la SDAT et d'autres services de lutte antiterroriste, car tout le monde avait la désagréable impression que cette affaire n'était que la face cachée d'un iceberg qu'ils allaient bientôt se prendre en pleine figure. Le procureur de la République de Paris, Charles Hauffman, avait fait part de son inquiétude à Henri Prévert et à Hervé Maillard, le patron de la DGSI. Pour le commissaire de la SDAT et son adjointe, ce qui ne collait pas dans ce dossier était le niveau de préparation et d'organisation de leur fuite versus le profil des trois jeunes voyous.

De leur côté, la jeune troupe d'Épéus avait été exfiltrée du site de Guermantes avec un maximum de précaution juste après le départ de Souleymane. Pour ce faire, une cache avait été créée par Michaël dans un camion de transport pour chevaux choisi pour sa caractéristique première de

passer complètement inaperçu sur les routes de campagne et l'environnement de la ferme. Pour l'occasion, Maggy, une jeune jument qui pâturait dans les prés autour de la ferme avait eu le droit à petit tour en camion. Au volant, Jean-Michel avait revêtu une veste Barbour, un polo, un pantalon et des bottes d'équitation. Même Ike avait eu un rôle à jouer dans cette opération en qualité de chien de propriétaire terrien. Le retour à la ferme des trois amis s'était ainsi déroulé sans encombre.

Après quelques heures de repos, Gabriel avait invité toute l'équipe à se retrouver dans la salle de réunion pour débriefer de l'opération.

« Une étape de plus, approuva l'officier. Vous avez été bons, et même très bons ! Jolis tirs, Akim. Et Mélissa, on a pu constater que les cours de Krav¹⁰³ ont bien porté leurs fruits. Sékou, avec le gendarme au barrage, tu as été tout simplement parfait. »

L'équipe avait pu suivre toutes les phases de l'opération grâce aux caméras qu'ils avaient déployées au niveau du site industriel et sur la Peugeot 208 et le camion-benne. La botte secrète de Sonia avait consisté à faire décoller un drone, bien plus performant que celui de la SDAT, qui avait volé assez haut pour ne pas être détecté par les policiers de l'antiterrorisme et assez bas pour ne pas être repéré par les « policiers » du ciel de la base aérienne 942 Lyon-Mont Verdun¹⁰⁴. La cabine du camion avait été également équipée de caméras et micros au même titre que la planque de Guermantes.

« Le semis a été réalisé dans de parfaites conditions, confirma Max. Il va falloir maintenant que nous attendions que toutes ces graines germent et sortent du sol.

- Pendant les prochaines semaines, voire les prochains mois, vous allez reprendre vos entraînements quotidiens à la ferme, annonça Gabriel. Vous allez faire, refaire et encore refaire des manips que vous pensez parfaitement maîtriser, mais vous verrez que vos courbes de progression sont encore exponentielles.

Arthur prit à son tour la parole pour rappeler aux trois jeunes recrues d'Épéus que ces phases d'attente étaient aussi dangereuses que bénéfiques. Dangereuses, car il était important de ne pas se démobiliser ou croire que toutes les techniques et autres schémas tactiques étaient définitivement

¹⁰³ Krav Maga : Techniques de combat israéliennes

¹⁰⁴ Base qui contrôle notamment tout le trafic aérien en France

acquis. Bénéfiques parce que ces laps de temps permettaient de s'entraîner encore et encore.

Tout au long de la réunion, les trois jeunes gens avaient montré leur écoute et leur implication, acquiesçant par de petits hochements de tête aux propos de leurs instructeurs. À la fin de l'exposé, Mélissa s'engagea au nom de ses deux amis.

« Vous pouvez compter sur nous, car nous n'avons aucune intention de nous démobiliser. Nous sommes plus que jamais convaincus que ce que nous faisons est juste. »

Souleymane Chabane et son escouade avaient mis un peu plus de dix heures pour rejoindre une petite maison isolée sur la commune de Brignoles, point de rendez-vous fixé par Mohammed Chergui. L'équipe avait fait deux pauses en pleine campagne et n'avait fait l'objet d'aucun contrôle sur les routes nationales et départementales qu'ils avaient empruntées.

La commune de Brignoles était située à un peu plus de quatre-vingts kilomètres à l'est de Marseille. Le comparse de Souleymane y possédait une petite maison qui avait été acquise par un prête-nom et dont il se servait lorsqu'il avait besoin de se mettre au vert. À leur arrivée, la bande de Bondy avait été accueillie par Chergui et ses trois acolytes qui avaient pris les plus extrêmes précautions afin de ne pas être suivis par la police. Après une certaine forme d'effusion dans les retrouvailles, Souleymane débriefa Chergui sur les événements des derniers jours et sur le rôle majeur joué par Sékou alias Abou Abbas. Les deux hommes avaient conclu, non sans une certaine jalousie, qu'ils ressemblaient à des amateurs face à l'organisation mise en place par Sékou et ses commanditaires.

Souleymane expliqua à Chergui que lui-même et ses hommes étaient totalement cramés et que les flics avaient totalement retourné leur quartier.

« Et tous tes plans pour notre opération ? s'inquiéta le chef des Sudistes.

— Pas de problème. Les plans, les photos et toutes les infos sont bien à l'abri dans un container chiffré dans le Cloud.

— Hein ? »

Chergui regardait son complice avec un air interrogateur le poussant à décrypter ses propos. D'un ton quelque peu supérieur, Souleymane donna

quelques explications et finit par préciser que c'était Amir qui était un passionné d'informatique qui gérait tous ces aspects.

Puis, à son tour, Souleymane interrogea son partenaire.

« Et les armes ? C'en est où ? »

- Elles seront livrées dans une semaine, ici même, le rassura le Sudiste. En attendant, je suis en train de vous arranger une planque dans mon quartier, tu pourras ainsi gérer tes affaires depuis Marseille. Vous pourrez y emménager dans deux ou trois jours.
- Notre heure approche, Chergui. Nous allons enfin pouvoir faire payer tous ces mécréants.
- Allahu akbar », conclurent solennellement l'un après l'autre les deux hommes.

Trois jours plus tard, les fugitifs avaient déménagé dans la cité de Chergui grâce au camion-benne fourni par Sékou, conduit cette fois par Mous. Chergui voulait impérativement garder le petit camion et sa formidable cache qu'il pourrait utiliser pour des transferts de marchandises de toutes sortes. Prenant exemple sur la bande de Sékou, ils avaient changé l'immatriculation du camion pour des plaques des Bouches-du-Rhône et son chiffre 13 qui devait porter bonheur au groupe. Pour noyer le poisson, Chergui avait demandé à Mous d'identifier dans la région un véhicule similaire et d'en faire une « doublette ». La technique consistait pour l'homme de main à dénicher un camion du même type, à en relever l'immatriculation et la faire copier sur un nouveau jeu de plaques par l'un de ses « collègues ». De son côté, Chergui avait fait appel à un de ses potes, un flic qui, moyennant trois cents euros, lui avait fourni le nom et l'adresse du propriétaire du véhicule ciblé. L'opération fut rondement menée et les Sudistes purent bientôt rouler tranquillement à bord du petit camion. En cas de contrôle, ils n'avaient qu'à dire qu'ils ne retrouvaient pas les papiers du véhicule, en donnant toutefois le nom du propriétaire, ce qui généralement suffisait à mettre fin au contrôle.

Chapitre XXIX

29 juin 2018, 03 h 30. Plusieurs colonnes d'assaut du GIGN avaient pris position tout autour de l'entrepôt de la société « Labarique & Fils ». Cela faisait deux jours que leurs collègues du groupe d'observation-recherche étaient sur les lieux afin de relever les moindres mouvements, sans qu'ils aient constaté jusqu'alors quelque chose d'anormal.

Quarante-huit heures auparavant, la gendarmerie de Chelles en Seine-et-Marne avait reçu un appel d'une femme signalant des allées et venues suspectes de plusieurs hommes de type maghrébin et « d'un noir » dans l'entrepôt de Guermantes. Au militaire de la permanence téléphonique, la femme avait déclaré ne pas vouloir de problème et avait refusé de décliner son identité. La tentative des gendarmes pour l'identifier avait été vaine puisque le numéro utilisé correspondait à un lot de téléphones prépayés.

Le maréchal des logis qui avait reçu l'appel avait immédiatement transmis l'information à son commandant qui l'avait lui-même fait remonter au groupement de gendarmerie avant d'engager toute action. L'officier en charge du groupement avait alors exigé qu'un appel radio soit passé pour demander aux hommes sur le terrain si le nom de la société « Labarique & Fils » résonnait en l'un d'eux. Très rapidement un jeune gendarme de la brigade de Coubert, un dénommé Ferrand s'était manifesté. Il se rappelait avoir contrôlé le 22 mai, vers 22 heures, un camion-benne de cette même société. Le véhicule était conduit par un homme de type africain dont il avait oublié le nom. Toutefois, le militaire se rappelait avoir poussé le contrôle en appelant la personne chez qui l'individu avait fait des travaux. Dans ses historiques d'appels, le jeune gendarme avait très facilement retrouvé le numéro et l'avait transmis à son supérieur qui avait essayé de joindre l'individu, sans succès, la ligne ayant été coupée. Il n'y avait pas de doute possible, le véhicule contrôlé ce soir-là ne pouvait être qu'en lien direct avec les explosions dans l'usine désaffectée de Corbeil-Essonnes et la fuite de plusieurs individus.

Très rapidement ces informations étaient remontées sur le bureau de Prévert à la SDAT, lequel avait contacté immédiatement le procureur Hauffman qui avait ordonné au GIGN de procéder à la sécurisation de

l'entrepôt et à l'interpellation de tous les individus qui s'y trouveraient. Du fait du retour d'expérience de l'usine de Corbeil-Essonnes, le commandant du GIGN, le général de brigade Marc Terhy, avait souhaité qu'avant toute intervention, il puisse y avoir une période d'observation des lieux de quarante-huit heures. Celle-ci n'avait rien donné, et deux jours plus tard, le général était sur place pour suivre l'assaut en direct au côté de ses hommes étant donné la sensibilité du dossier. Saint-cyrien et ancien opérateur du GIGN, l'officier Terhy avait grimpé tous les échelons, finissant par obtenir la charge de diriger le prestigieux groupe d'intervention.

Afin de parer à toute éventualité, le poste de commandement avait été établi dans une zone sécurisée à cinq cents mètres à vol d'oiseau de l'entrepôt. Le procureur Hauffman, Prévert, Maillard et leurs équipes étaient également présents. En raison du caractère terroriste du dossier, le juge des libertés et de la détention avait autorisé à la demande du procureur de la République une perquisition de nuit afin de surprendre dans leur sommeil les occupants potentiels du bâtiment.

À 03 h 35, le feu vert fut donné aux groupes d'intervention de progresser vers la cible et de donner l'assaut. Les hommes commençaient à peine à s'avancer en colonne qu'un déluge de feu provenant de l'entrepôt s'abattit sur eux, poussant tous les gendarmes à se mettre à l'abri. Le véhicule Sherpa¹⁰⁵ de l'unité vint se mettre immédiatement en travers de la route principale pour protéger les opérateurs.

« À tous. Stoppez la progression », ordonna par radio l'officier en charge de coordonner les groupes d'intervention.

Les rafales nourries firent également une forte impression chez toutes les personnes présentes dans le PC qui, abasourdis, retenaient leur souffle, quand brutalement, les tirs provenant de l'entrepôt s'arrêtèrent. Ce fut alors au tour des gendarmes, qui ayant pu se repositionner, de faire parler leurs armes, criblant de balles les façades du bâtiment.

Soudain, une violente explosion retentit à l'intérieur du dépôt, l'endommageant partiellement, suivie quelques secondes plus tard par une seconde détonation qui, cette fois, souffla entièrement le bâtiment et déclencha un incendie spectaculaire dont les flammes s'élevèrent à plus de dix mètres de hauteur. Au cœur de la fournaise, de petites déflagrations

¹⁰⁵ Camion blindée de transport de troupe

continuaient à se faire entendre à intervalles réguliers, empêchant les pompiers d'aller au contact de l'incendie. Le brasier était d'une intensité telle que le commandant des sapeurs-pompiers demanda à ses hommes et aux opérateurs du GIGN de porter leur masque à gaz en attendant le résultat des relevés d'air qu'ils effectuaient.

« Général, avez-vous des blessés dans vos rangs ?

— Non, monsieur le Procureur, tout le monde est indemne.

Charles Hauffman ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

« Je crois que j'ai eu raison de vous rejoindre sur cette opération. La journée va être très longue. »

Prévert semblait totalement dépité et Maillard était quant à lui quelque peu sonné par la violence de la scène qui n'avait pas duré plus de 10 minutes.

Toute la commune de Guermites avait été réveillée par les tirs d'armes automatiques et les explosions. Certains habitants s'étaient risqués à sortir de chez eux pour voir ce qui se passait, mais ils avaient vite été renvoyés dans leurs pénates de manière très ferme par les gendarmes qui patrouillaient. Rapidement tout le village avait été bouclé et des véhicules de gendarmerie patrouillaient dans les rues, ordonnant par haut-parleur aux résidents de ne pas quitter leur domicile. Depuis le début de l'incendie, un hélicoptère de la gendarmerie équipé de caméras thermiques survolait en long et en large toute la petite ville à la recherche d'éventuels fugitifs.

Du fait de la tournure des événements, le ministre de l'Intérieur, Alain Suicot, avait été averti de la situation dès 4 heures du matin. Depuis, le ministre et son cabinet suivaient minute par minute l'évolution de la situation depuis la salle de crise de la place Beauvau.

À Guermites la situation était extrêmement tendue. Le général Terhy avait pris la décision avec ses officiers de faire venir sur le site le groupe de réserve depuis Satory¹⁰⁶ et de mettre en alerte tous ses effectifs. Les colonnes d'assaut s'étaient quant à elles déployées pour essayer d'identifier et interpellier d'éventuels fuyards.

« Général, avez-vous pu identifier des individus qui seraient sortis de l'entrepôt avant l'explosion ? s'informa le procureur.

¹⁰⁶ Versailles-Satory (Caserne Pasquier) – Caserne du GIGN

- Non, monsieur. Au moment où je vous parle, ni l'hélicoptère ni mes hommes au sol n'ont identifié le moindre survivant ou fugitif. Nous allons poursuivre nos recherches, mais la situation semble être sous contrôle.
- Faites attention, mon Général, car ils sont très bons, prévint Prévert.
- Nous aussi, commissaire, répliqua le commandant du GIGN, passablement énervé par la remarque de son homologue.

À 05 h 10, l'incendie avait été totalement circonscrit par les pompiers et les premières investigations allaient pouvoir débuter. Mais avant toute chose, les démineurs devaient s'assurer que le site était totalement sécurisé.

Vers 6 heures du matin, toutes les chaînes d'information en continu et les grandes radios nationales étaient aux portes de la petite agglomération, les journalistes essayant de décrire la situation sans pour autant avoir d'informations fiables. Sur les plateaux télé et dans les studios radio, les premiers experts en sécurité publique et autres spécialistes en terrorisme se bouscullaient au portillon pour expliciter la situation bien qu'ils n'aient en leur possession que très peu d'éléments.

À 07 h 30, le patron du GIGN déclara que la ville de Guermantes était sécurisée et qu'aucun des assaillants n'avait survécu. Les démineurs ayant passé au peigne fin le bâtiment avaient également donné leur feu vert aux gendarmes de l'IRCGN¹⁰⁷ pour procéder à la collecte de tous les indices sur la scène de crime.

À 08 h 45, après avoir reçu l'accord de son chef de la sécurité, le ministre de l'Intérieur arriva à Guermantes. Face aux très nombreux journalistes présents, le ministre Sucrot s'était félicité du travail réalisé par ses services en précisant sans plus de détail qu'une très importante cellule terroriste avait été neutralisée. Il avait aussi complimenté les hommes du GIGN et plus généralement toutes les forces de sécurité intérieure pour la gestion de cette situation que le ministre avait qualifiée de très périlleuse. Il avait conclu en précisant que le procureur de la République ferait une conférence de presse dans les meilleurs délais. Puis, le ministre de l'Intérieur rejoignit le poste de commandement.

« Bonjour, Mesdames et Messieurs. Tout d'abord, je tenais à vous féliciter ainsi que vos effectifs respectifs pour le très grand professionnalisme dont

¹⁰⁷ Institut de Recherche Criminelle de la Gendarmerie Nationale

vous avez fait preuve. Monsieur le Procureur, auriez-vous de nouvelles informations à me communiquer ?

- Oui, Monsieur le Ministre. Selon les premières constatations de l'IRCGN, les ossements de huit ou neuf individus ont été identifiés dans le bâtiment. La scientifique a également relevé des traces de phosphore blanc dont la présence viendrait expliquer l'intensité de l'incendie et la détérioration quasi complète des corps. Des fragments de nombreuses armes longues ont été également retrouvés ainsi que des traces d'explosifs de type C4.

Le ministre de l'Intérieur était totalement abasourdi.

« Savons-nous, Messieurs, s'il y a d'autres cellules actives sur le territoire ?

- Nous ne le savons pas, répondit le patron de la DGSI, mais tout est envisageable du fait de l'organisation gigantesque à laquelle nous avons eu à faire face.
- Ce qui est très inquiétant, renchérit le commissaire Prévert, c'est effectivement le niveau d'organisation de ces terroristes, mais aussi leur sens tactique. Nous sommes très loin des profils que nous avons eu à connaître dans le passé.
- Savons-nous si les individus que vous aviez identifiés lors d'une opération... à Corbeil-Essonnes, me semble-t-il... étaient dans ce bâtiment ?
- Il est encore trop tôt pour le dire, Monsieur le Ministre, répondit Charles Hauffman.

Le ministre de l'Intérieur expliqua aux participants de cette réunion informelle que décision avec été prise en accord avec le Président de la République d'élever le seuil d'alerte sur l'ensemble du territoire à « Urgence Attentat¹⁰⁸ », et ce pour une dizaine de jours minimum.

Aux alentours de midi, les gendarmes du GIGN avaient fini de quadriller la petite ville et aucune trace de fugitif n'avait été détectée. Le procureur décida de faire rouvrir les accès au village et d'autoriser la population à circuler librement. Un important périmètre de sécurité avait été mis en place par les gendarmes pour circonscrire les décombres de ce qui fut, encore peu de temps auparavant, l'entrepôt de l'entreprise « Labarique & Fils ».

¹⁰⁸ Niveau d'alerte attentat le plus élevé en France

Chapitre XXX

30 juin 2018. Les médias du monde entier s'étaient emparés de l'assaut du GIGN à Guermantes. Les spécialistes en matière de terrorisme s'accordaient tous pour dire que la situation aurait pu être véritablement catastrophique sans une intervention précoce des forces de sécurité intérieure. Le travail réalisé par la DGSI, la SDAT et le GIGN était salué de manière unanime par les politiques de tous bords.

Jusqu'alors, le procureur de la République de Paris n'avait pas été en mesure d'effectuer sa conférence de presse, estimant que les informations en sa possession étaient insuffisantes. Charles Hauffman était un homme aussi calme que méthodique et faire le show devant les journalistes ne faisait pas partie de ses préoccupations premières.

Alors que le patron de la DGSI s'autocongratulait du résultat obtenu, l'épisode de Guermantes laissait un goût amer chez Prévert, sans qu'il puisse pour autant expliquer pourquoi. Si le flic de l'antiterrorisme était satisfait d'avoir contribué à mettre hors d'état de nuire une cellule terroriste manifestement très bien préparée, il n'arrivait pas malgré tout à assembler toutes les pièces de ce vaste puzzle.

À Marseille, Souleymane, Chergui et leurs comparses suivaient le déroulement de l'affaire avec beaucoup d'attention. Sans le montrer à quiconque, le voyou de Bondy était très affecté par la nouvelle, convaincu que Sékou faisait partie des victimes. Tous ces événements plongeaient également Souleymane et sa bande dans une zone de danger maximum, tous les membres de la cellule de Bondy devant à présent être considérés comme des terroristes en puissance et recherchés par les polices du monde entier.

La conférence de presse du procureur avait finalement été programmée à 17h00 au Palais de justice de Paris. Charles Hauffman arriva à l'heure dite avec un visage fermé, suivi des patrons de la DGSI, de la SDAT et du GIGN. Il entra dans la salle de presse d'un pas décidé, prit place au pupitre faisant face à la pièce remplie de journalistes, consulta ses notes un court instant et se lança.

« Mesdames et Messieurs. Je vais aujourd'hui vous communiquer certaines informations suite aux événements qui se sont déroulés sur la

commune de Guermantes en Seine-et-Marne. Je ne répondrai à aucune question à la fin de cette conférence, car je vous aurai livré tous les éléments qui peuvent être portés à votre connaissance sans que cela nuise à l'enquête. »

Il balaya la salle d'un regard appuyé pour faire taire les objections qui commençaient à s'élever et entra dans le vif du sujet.

« Suite à un appel anonyme auprès de la gendarmerie nationale, les services de la SDAT et du GIGN ont été amenés à s'intéresser de très près à une entreprise du nom « Labarique & Fils » sur la commune de Guermantes. Cette société a été dûment enregistrée au tribunal de commerce de Melun le 7 janvier 2016. Son dirigeant n'a pas pu être identifié à ce jour, car il semblerait que l'ensemble des documents ayant permis de créer cette société étaient faux. L'entreprise dispose d'un capital social de 150 000 euros et a réalisé ces deux dernières années un chiffre d'affaires d'environ 300 000 euros. Le banquier à l'origine de l'ouverture du compte n'a aucun souvenir du soi-disant gérant de cette société, il en est de même pour le groupe d'expertise comptable qui en assurait la gestion administrative, tous les échanges s'étant effectués par courriel. À ce stade, nous avons été dans l'impossibilité technique d'identifier le détenteur de l'adresse électronique utilisé dans le cadre de ces échanges. »

Il faisait chaud dans la salle bondée. Le procureur s'arrêta pour boire quelques gorgées d'eau avant de reprendre.

« Selon les premiers témoignages, l'activité de cette entreprise de travaux était discrète, mais existante. Après une période d'observation des opérateurs du GIGN, l'ordre a été donné de perquisitionner ce bâtiment le 29 juin à 03 h 35, et ce dans le parfait respect des lois en vigueur. À 03 h 36, les hommes du GIGN qui progressaient vers l'entrepôt ont essuyé un feu nourri en provenance de plusieurs zones du bâtiment. À 03 h 41, après s'être réorganisés sur le plan tactique, les hommes du GIGN ont riposté et poursuivi leur progression. À 03 h 44, une première explosion provenant du dépôt en a endommagé une partie, poussant les hommes du GIGN à se replier. À 03 h 45, une seconde explosion d'une puissance très importante a intégralement détruit le bâtiment, entraînant un violent incendie suivi de multiples petites explosions qui ont empêché les pompiers sur place d'intervenir rapidement. C'est seulement au terme d'une cinquantaine de minutes que les pompiers ont pu attaquer l'incendie sans risque pour leur sécurité. »

Hauffman semblait indisposé par la chaleur, des perles de sueur se formaient sur ses tempes. Il prit une grande respiration comme pour reprendre son souffle avant de continuer.

« Selon les premières constatations effectuées par l'IRCGN, les deux explosions sont le fait d'explosif militaire de type C4 et l'incendie a été amplifié par une présence très importante de phosphore blanc. Les investigations font également état que huit personnes étaient présentes dans le bâtiment : sept hommes et une femme. L'intensité de l'incendie, sa durée et la présence du phosphore blanc ont produit sur les corps des huit victimes un effet dévastateur comparable à ceux d'une crémation. À ce stade, il n'a pas été possible à l'IRCGN et au service médico-légal d'identifier les corps du fait de leur état. »

Le procureur accentua son débit de parole, comme s'il voulait maintenant en finir au plus vite avec cet exercice.

« Un nombre très important de fragments d'armes longues et de poing ont été retrouvés ainsi que des documents faisant état d'une organisation du nom des *Enfants de Levant* qui nous est inconnue. Les services de la DGSI, de la SDAT et notamment du GIGN ont permis sans aucun doute de mettre un terme à une cellule terroriste de type islamiste qui avait pour objectif à très court terme de frapper notre territoire et nos concitoyens. Pour conclure, je peux vous préciser qu'aucun membre des forces de sécurité intérieure n'a été blessé au cours de cette opération. Je vous remercie pour votre attention et je ne manquerai pas de revenir vers vous dans les prochains jours. »

Le procureur rassembla ses fiches, et sans porter la moindre attention aux questions qui fusaient dans tous les sens, il quitta la salle de conférence de presse du palais de justice. Pour les besoins de l'enquête, Charles Hauffman avait omis d'indiquer qu'un morceau de plan avait été retrouvé dans les décombres de l'entrepôt et qu'après avoir fait travailler de puissants ordinateurs dotés d'intelligence artificielle ce petit bout s'était révélé être un fragment d'une carte du Palais de l'Élysée. L'homme à la tête du TGI de Paris avait également gardé pour lui que les 300 000 euros de chiffre d'affaires réalisés par « Labarique & Fils » provenait de multiples petits virements de plusieurs sociétés-écrans basées à Londres, Jersey et Singapour selon

TRACFIN¹⁰⁹. À ce stade, les propriétaires des comptes bancaires liés à ces sociétés n'avaient pas pu être identifiés.

¹⁰⁹ Traitement du renseignement et action contre les circuits financiers clandestins – Service de renseignement français en charge de la lutte contre la fraude fiscale, le blanchiment d'argent et le financement du terrorisme

Chapitre XXXI

17 juillet 2018. Comme il s’y était engagé, le procureur de la République était revenu à deux reprises devant les journalistes pour les tenir informés des suites de l’enquête qu’il avait qualifiée de titanesque. Lors de la seconde conférence de presse, le procureur avait mis en garde les journalistes qui cherchaient à tout prix à accéder par des voies parfois obscures aux pièces du dossier. Il en avait également profité pour rappeler à tous les fonctionnaires qui travaillaient sur ce dossier les règles éthiques et déontologiques propres à leur activité professionnelle.

À l’origine de ce « redressage de bretelles », il y avait une fuite d’informations majeures qui avait rendu furibond le magistrat. Quelques jours plus tôt, des grands reporters d’une chaîne d’information en continu avaient cité les noms de Mélissa P., Akim M. et Sékou D. comme les principaux membres du groupe connu maintenant sous le nom des *Enfants du Levant*. Sans pour autant mentionner leur nom de famille, les journalistes avaient divulgué des éléments de leur garde à vue dans les locaux de la SDAT et de leur périple à Corbeil-Essonnes ainsi que de nombreux détails personnels. Très rapidement, des envoyés spéciaux d’autres médias avaient fait le pied de grue devant les domiciles des parents des trois membres d’Épéus, obligeant même les autorités à protéger les familles des instincts mortifères de certains détraqués.

À cela s’ajoutait un binôme de journalistes d’investigation, auteurs d’une tribune dans le journal *Le Monde* qui détaillait les trous dans les raquettes de la DGSE, mais aussi de TRACFIN. Les deux reporters avaient identifié plusieurs pistes concernant les capitaux à disposition de ce groupuscule terroriste et leur enquête avait débouché sur la conclusion que les fonds provenaient du golfe Persique et émanaient de « généreux donateurs » réunis en une sorte de conglomérat du terrorisme djihadiste. En identifier ses membres était un tout autre exercice, bien plus difficile, car ceux-ci avaient bien entendu pris le soin de se cacher derrière une multitude d’écrans de fumée.

Dans le bureau du patron de la DGSI se tenait une réunion incluant le commissaire Prévert et le procureur Hauffman qui espérait enfin apprendre de bonnes nouvelles de la part des deux policiers.

« Alors, Messieurs, avez-vous du nouveau ?

— De notre côté, ça progresse un peu, M. le Procureur, commença Hervé Maillard qui mâchouillait plus que jamais ses gomes à la nicotine. Nous creusons la piste donnée par l'article des deux journalistes du Monde, car leurs informations sont extrêmement pertinentes s'agissant du financement du groupe terroriste. Sinon, nous n'avons pas pu avancer sur l'identification des corps retrouvés à Guermantes, car, comme vous le savez, les recherches en matière d'ADN ont toutes été vaines pour l'instant, les ossements ont été bien trop dégradés par la puissance de l'incendie et l'effet dévastateur du phosphore blanc. Une bonne nouvelle, enfin si je puis dire... les techniciens de l'IRCGN ont enfin compris pourquoi les caméras thermiques et les micros des observateurs du GIGN n'avaient pas produit leur effet. Ils ont découvert que toutes les parois du bâtiment avaient été recouvertes par une substance qui bloque totalement les équipements d'observation à distance. Les experts de la gendarmerie ont également retrouvé dans les vestiges du dépôt une multitude de composants électroniques laissant penser que le bâtiment était extrêmement bien protégé. Aujourd'hui, nous n'avons aucune preuve que Picard, Messaoudi, Diara et les cinq individus de Bondy font partie des victimes, mais à ce stade, cela est plus que probable. Sékou Diara était un ami d'enfance de Souleymane Chabane et la dernière fois que la SDAT a perdu leur trace, ils étaient ensemble.

Prévert grimaça lorsqu'il entendit le petit pic de la part de son collègue.

« Nous ne les avons pas perdus, Hervé, nous sommes tombés dans une embuscade à Corbeil-Essonnes, ce qui est très différent. Pour ma part, contrairement au commissaire Maillard, je ne sais pas si les trois jeunes que nous avons placés en garde à vue font ou non partie des victimes. Personnellement, j'ai l'habitude avec mes équipes de me baser sur des faits et rien que des faits. »

Depuis quelques jours, l'ambiance s'était quelque peu tendue entre les deux hommes, car pour Prévert, le commissaire Maillard était bien trop prolix avec les journalistes et surtout bien trop sûr de lui et des résultats

obtenus dans le cadre de cette opération. Hauffman était lui aussi circonspect et évitait de tirer des conclusions trop hâtives. Sa longue carrière de magistrat lui avait appris que dans les affaires de ce type, la simplicité était la route la plus directe pour rencontrer un mur. Néanmoins, le procureur et les deux policiers s'accordaient pour dire que la cible des terroristes était bien le Palais de l'Élysée et qu'avec l'effet de surprise et l'arsenal stocké dans l'entrepôt, la situation aurait pu être dramatique, sinon en pertes humaines tout au moins en termes d'image.

Au cours de la réunion, le procureur Hauffman apprit par téléphone que le site du Figaro.fr venait de publier un article qui faisait le buzz : son auteur affirmait que, « selon des sources proches du dossier », la cible des *Enfants du Levant* était le Palais de l'Élysée. Cette nouvelle fuite fit rentrer le procureur dans une colère froide, car il ne pouvait se résoudre à comprendre comment des fonctionnaires ayant fait le choix de servir leur pays pouvaient ainsi balancer de telles informations à la presse. En allumant le poste de télé dans son bureau, le commissaire Maillard et ses invités purent constater que la nouvelle tournait déjà en boucle sur les chaînes d'actualités françaises, mais également sur CNN et d'autres chaînes étrangères.

Au même moment, Chergui, Souleymane, Manolo Gattino et leurs équipes respectives braquaient sur l'autoroute A7 une semi-remorque remplie d'iPhones. C'est le jeune gitan qui avait mis la bande des Marseillais sur le coup, car l'opération nécessitait une équipe solide ainsi qu'une cache pour stocker la marchandise.

Chergui avait réussi à convaincre Souleymane de monter avec lui au braquo moyennant une enveloppe de 100 000 euros pour « six heures maximum de boulot. » Selon les contacts de Manolo, le montant total du chargement était estimé à plus de cinq millions d'euros et ce sont les gitans qui se chargeraient de refourguer la marchandise à l'étranger.

Le braquage fut violent puisque Chergui abattit de sang-froid le chauffeur du poids-lourd sous les yeux ébahis de Manolo qui n'avait pas anticipé la brutalité de son nouvel associé. Le manouche savait qu'avec ce meurtre, il se retrouvait dans une posture délicate, car un homicide, ça changeait la donne, les policiers allaient être sur les dents. Sans compter que le patriarche allait le

pourrir, car le vieux lui avait bien dit qu'il ne fallait pas faire confiance aux Arabes.

Les trente-six palettes de smartphones de dernière génération furent stockées dans la banlieue d'Aix, dans un entrepôt vide appartenant à une connaissance de Chergui à qui le sudiste avait remis une très grosse somme d'argent contre l'utilisation pendant deux jours de son dépôt. En retour, l'homme devait garder le bâtiment, sans poser de question. Manolo, en sa qualité de logisticien averti, s'était engagé à faire disparaître butin dans un délai de quarante-huit heures maximum. Une fois les palettes transposées dans l'entrepôt, Manolo remit à Chergui une enveloppe contenant 500 000 euros en cash, à charge pour le Marseillais de la dispatcher avec les autres membres de son équipe.

Chapitre XXXII

11 septembre 2018. À la ferme, le climat était morose. Le jeune trio d'Épéus venait de faire une entrée fracassante dans le monde du terrorisme international, comme cela avait été prévu. Mais les trois jeunes adultes étaient particulièrement affectés de voir leurs parents sous les feux des projecteurs de tous les médias du monde. Si tous trois avaient choisi en pleine conscience leur avenir, ils ne s'attendaient pas à ce que cela soit aussi difficile sur un plan émotionnel. Clara, Gabriel et leurs mentors étaient comme jamais au contact de leurs protégés avec lesquels ils parlaient beaucoup pour évacuer ce qui devait l'être.

Les plans élaborés par Max le monsieur stratégie d'Épéus, étaient parfaitement huilés et en dehors du cocon de la ferme, les événements suivaient leur cours. L'équipe était soudée et concentrée, car chacun savait que le dénouement de cette longue préparation était proche. Michaël travaillait avec l'aide de Jean-Michel et Drago sur différents équipements techniques, domaine où la minutie et l'excellence avaient une place de choix. Sonia, quant à elle, semait avec son équipe des indices dans un monde virtuel où l'argent passe de main en main en une fraction de seconde, où les informations fusent pour faire le tour du monde à la vitesse de la lumière et où les mirages prennent une consistance bien réelle.

Dans la cuisine, l'horloge du four indiquait 12 h 30, Arthur venait de sonner l'heure du déjeuner. Tous les habitants de la ferme étaient attablés à la grande table de la salle à manger sur laquelle reposaient déjà un taboulé maison, une salade de tomates du jardin et deux baguettes bien dorées, des effluves de viande rôtie et de ratatouille venaient chatouiller les narines des convives affamés. Avant d'entamer les réjouissances, Gabriel souhaita prendre la parole.

« Il y a dix-sept ans, jour pour jour, dix-neuf terroristes de la mouvance d'Al-Qaïda frappaient l'Amérique et tuaient près de 4 000 innocents. Ces attaques ont changé la face du monde et ont fait naître la terreur dans son plus simple appareil. Des groupuscules comme l'État Islamique ou Boko Haram au Nigéria sont nés et, depuis, terrorisent le monde. Des millions d'innocentes personnes ont perdu la vie du fait d'actes de terrorisme et des

guerres fratricides... Épéus n'a pas pour ambition de changer le visage du monde, mais de faire en sorte que les auteurs de ces monstruosité soient frappés en plein cœur et qu'ils ressentent tout le poids de l'angoisse et du chaos. Nous allons décapiter ces organisations, nous allons assécher leurs sources de financement et nous allons contribuer à faire traduire en justice ces charognes et tous ceux qui les soutiennent. »

La promesse exprimée par l'ancien officier résonnait en chacun des convives, des êtres au départ si différents à présent unis sous une même bannière, celle d'Épéus, et porteurs du même engagement.

Rompant le silence qui s'était installé après l'allocution à la fois solennelle et martiale de Gabriel, Clara prit la suite.

« Nous sommes tous des guerriers de l'ombre et notre rôle ne sera très certainement jamais reconnu. Mais, nous portons en nous des idéaux qui sont la liberté et la lutte contre la tyrannie. Vous ne recevrez jamais de médailles, mais lorsque votre parcours sur Terre s'achèvera, vous partirez en étant fiers d'avoir contribué à sauver ne serait-ce qu'une seule vie. Comme l'a dit Bouddha, qui sauve une vie sauve l'humanité. »

Ces paroles donnèrent du baume au cœur aux trois jeunes recrues. Ils savaient tous depuis le début de cette mission que la mise en œuvre des différentes stratégies engendrerait bien des difficultés sur un plan psychologique et c'est pour cette raison que l'équipe avait tant travaillé ces aspects avec leurs protégés. Mélissa, Akim et Sékou savaient aussi qu'ils passaient leurs derniers jours au sein de la ferme, un lieu qui les avait façonnés. Ils allaient tous les trois pénétrer sous peu de temps dans un univers dominé par la folie et la violence.

Ils avaient souvent discuté ensemble du pourquoi de leur engagement et ils en arrivaient invariablement à la même conclusion : la liberté. Liberté de pouvoir s'exprimer, liberté de pouvoir croire ou ne pas croire en un dieu tout puissant, liberté de pouvoir vivre en paix et de voir ses enfants grandir, liberté de penser, d'apprendre, de se cultiver ou bien encore d'aimer. Pour être à la hauteur de la prochaine phase de leur mission, ils continuaient à s'entraîner tous les jours avec une pugnacité qui ne faisait que grandir. Chaque goutte de sueur, chaque souffrance lors des entraînements étaient marquées par ce vent de liberté. Ils s'étaient juré que rien ni personne ne les arrêterait. Ils étaient conscients que la mort allait être leur compagnon de route et que leur vie ne tiendrait plus qu'à quelques fils et ils l'acceptaient. Non pas par courage, mais

parce qu'ils considéraient être ici-bas pour œuvrer pour toutes les valeurs qui font que les démocraties existent. Et Épéus leur donnait la possibilité de défendre ces valeurs.

Après les brefs discours de Gabriel et de Clara, le déjeuner s'était déroulé, comme toujours, dans la bonne humeur. Au moment du café, Gabriel avait annoncé souhaiter voir les trois jeunes gens seuls et pour cela, ils étaient partis faire une promenade digestive dans le verger de la ferme.

Ils marchaient à présent sous les arbres fruitiers qui leur apportaient une fraîcheur appréciable en cette belle journée ensoleillée de fin d'été. Le quatuor s'arrêta un moment à l'ombre d'un pommier, le temps pour Gabriel de parler à ses trois poulains.

« Vous le savez, les ramifications d'Épéus sont colossales et dans vos missions, vous serez très certainement amenés à rencontrer une ou des personnes qui œuvrent à nos côtés sans que vous le sachiez. Si une telle situation venait à se présenter, la personne en question se dévoilera à vous en vous donnant le code suivant : « Les enfants du Levant sont rayonnants ». Ces mots, vous allez devoir les graver dans votre esprit et je m'assurerai ces prochains jours que cela est bien le cas. Si quelqu'un venait à formuler devant vous cette phrase, n'importe qui, vous devrez immédiatement le considérer comme un allié, même si vous êtes très surpris. »

Nul doute qu'en leur communiquant cette information, Gabriel savait que les événements allaient s'accélérer. Ces quelques mots étaient l'une des dernières composantes de la stratégie que le groupe avait répétée depuis plusieurs semaines maintenant. C'est peut-être la dernière fois avant longtemps que nous sommes ainsi réunis, tous les quatre, se dit Gabriel avec un pincement au cœur.

Les trois amis semblaient apprécier chaque seconde de la promenade, entourés par les arbres qui ployaient sous les fruits. Mélissa se mit à cueillir des prunes en prévision d'une tarte qu'elle comptait préparer pour le dîner, Sékou jouait avec Ike qui les avait suivis, et Akim observait le va-et-vient des abeilles et autres insectes. Ils déambulaient lentement dans ce lieu paisible, cherchant à capter l'énergie qui les enveloppait, car ils savaient mieux que quiconque que d'autres énergies plus belliqueuses allaient bientôt se déchaîner.

Chapitre XXXIII

17 septembre 2018. Le téléphone de Chergui se mit à vibrer. En consultant l'écran, le voyou fut effaré de constater que plusieurs alarmes de sa cache de Brignoles s'étaient activées. Quelques manipulations sur son smartphone lui suffirent pour avoir accès aux images en direct des multiples caméras déployées dans la petite maison. Son sang alors se glaça : une dizaine de pompiers, tous équipés de leur masque à oxygène, avaient pénétré à l'intérieur du pavillon et en inspectaient toutes les pièces. Devant le perron, étaient stationnés deux véhicules de la police municipale.

Face à l'urgence, Chergui se précipita dans la pièce adjacente où il ordonna à Mous de se rendre immédiatement sur place pour aller à la pêche aux informations, avant de reprendre aussitôt son observation. Rivé à l'écran de son téléphone, le Marseillais ne pouvait que guetter, impuissant, la progression des pompiers dans le logement. Après avoir visité le rez-de-chaussée puis le premier étage, les sapeurs empruntaient à présent un petit escalier qui descendait à la cave. Parvenus à la dernière marche, les hommes se trouvèrent bloqués par une porte blindée. Les premières tentatives pour l'ouvrir se révélèrent infructueuses, jusqu'au moment où l'un des pompiers arriva avec un door-raider, un équipement que Chergui connaissait bien pour être utilisé par la police lors des perquisitions au petit matin afin de forcer les portes d'entrée. En quelques secondes, la porte renforcée de la cave plia, laissant le passage aux pompiers qui s'arrêtèrent, bouche bée, face au spectacle qui s'offrait à eux.

« Lieutenant, venez immédiatement nous rejoindre à la cave et ramenez avec vous la PM¹¹⁰. Mais avant cela, appelez les gendarmes ! »

Sur des étagères, étaient alignées avec soin, une dizaine de Kalachnikovs et plusieurs armes de poing avec leurs chargeurs. Au sol reposaient une première caisse qui devait contenir près d'un millier de cartouches pour les AK47 et une seconde renfermant des munitions de 9 millimètres. Des enveloppes kraft remplies de coupures de cinquante et cent euros s'alignaient sur une table.

¹¹⁰ Police Municipale

De l'autre côté de son écran, Chergui était fou de rage. En quelques minutes venaient de s'évaporer sous ses yeux la somme de cinquante mille euros d'armes et, pire encore, plus de trois cent cinquante mille euros en cash gagné à « la sueur de son front », tous ses gains du braquage de l'autoroute A7.

Les gendarmes arrivèrent quelques minutes plus tard sur place, ils bouclèrent immédiatement les lieux avant d'établir un périmètre de sécurité. Après quoi, ayant tout de suite repéré les caméras de vidéosurveillance, ils avaient méticuleusement coupé tous les câbles, privant ainsi Chergui de son direct live.

Du fait de la quantité d'armes et d'espèces trouvée dans la maison, les gendarmes de Brignoles demandèrent l'assistance de leurs collègues du GIGN de l'antenne d'Orange. Leur principale crainte était que les propriétaires d'un tel arsenal et d'autant d'argent liquide cherchent à récupérer leur bien.

En moins de vingt minutes, une simple suspicion de fuite de gaz dans une maison s'était transformée en une scène de crime.

Dans l'heure qui suivit la découverte des armes, le petit quartier résidentiel de Brignoles était bouclé et l'AGIGN¹¹¹ était sur place. Très rapidement, le procureur de la République de Marseille avait décidé de laisser cette affaire entre les mains de la gendarmerie—qui allait mettre sur le pont tous ses spécialistes des enquêtes judiciaires. La maison serait passée au peigne fin en vue de trouver des indices, qu'il s'agisse de documents ou de traces ADN, et tous les voisins et les commerçants seraient interrogés dans le but d'obtenir des renseignements sur les allées et venues des occupants. L'objectif des militaires en charge de l'enquête allait être de trouver des fils et de les tirer avec minutie afin de remonter jusqu'aux personnes au cœur de ce dossier.

Bientôt les gendarmes identifièrent le propriétaire de la maison, un voyou bien connu de leur service qui, selon le SCRC¹¹², vivait depuis plusieurs années au Brésil. Douze heures après cette découverte, l'enquête s'accéléra encore lorsque les empreintes digitales et les traces ADN prélevées dans le pavillon trouvèrent correspondance avec celles d'individus présents dans le

¹¹¹ Antenne du GIGN

¹¹² Service central de renseignement criminel

FPR¹¹³, des personnes défavorablement connues selon la formule consacrée : Souleymane Chabane, Amir Sara, Mohammed Chergui, Mustapha Slimani, Ali et Youssef Brahimi faisaient désormais partie des cibles prioritaires des enquêteurs.

Peu après la découverte des armes et la neutralisation du réseau de vidéosurveillance de la maison de Brignoles par les gendarmes, Chergui avait contacté Souleymane afin qu'ils puissent se voir au plus tôt. Les deux hommes organisèrent un rendez-vous l'après-midi même dans l'appartement de Chergui, lequel ne devait pas être connu des services du ministère de l'Intérieur.

Le sudiste était complètement abattu. Assis sur un fauteuil en cuir, il se tenait la tête dans les mains, les coudes posés sur les genoux.

« Je n'ai plus rien, Souleymane, ils m'ont mis à poil. Plus d'arme, plus de cash... Et donc, plus d'opération.

Face à lui, installé sur une chaise, Chabane le regardait à travers la fumée de sa cigarette, compatissant.

- Comment ont-ils identifié ta planque ?
- Ils n'ont pas identifié la planque, ils sont tombés dessus par hasard. Selon Mous que j'ai envoyé sur place, les pompiers sont intervenus, car soi-disant il y avait une fuite de gaz. Avec les empreintes et notre ADN dans la baraque, nous sommes tous totalement carbonisés.
- Tu veux faire quoi ?
- Pas question que j'arrête l'opération ! Je vais le leur faire payer, à ces fils de pute !... J'ai appelé Manolo, il nous a trouvé une planque dans un camp de gitans en région parisienne.
- Qu'est-ce que je vais aller foutre dans un camp de gitans ?
- Tu vas faire comme moi, tu vas te planquer et nous préparons là-bas notre mission pour châtier ces mécréants.
- On va les châtier avec quoi ? Nous n'avons plus de calibre. On fait comment ?

¹¹³ Fichiers des Personnes Recherchées

Après quelques palabres entre les deux hommes, décision fut prise de partir au plus vite se réfugier dans le campement manouche et d'aviser sur place ce qu'ils allaient faire ensuite. Pour fuir la cité phocéenne et rejoindre le camp qui se trouvait près de Compans dans le 77, il avait été décidé qu'ils utiliseraient une nouvelle fois le camion-benne, conduit par le cousin de Chergui qui n'était pas connu des services de police. Le nombre de places dans la cache étant limité à sept, il avait donc été décidé que deux des membres de la bande de Souleymane prendraient un TGV à Marseille à destination de Marne-la-Vallée où ils seraient récupérés par un homme de Manolo qui les conduirait chez les gitans. Pour se rapprocher du camp, les deux lascars auraient pu descendre à Charles-de-Gaulle, mais ils voulaient éviter l'aéroport, car les contrôles de police et des douanes y étaient fréquents.

Dans son bureau de la SDAT, Julie venait de raccrocher son téléphone fixe. Saisissant son portable, elle appela dans la foulée son patron qui prenait quelques jours de repos à Trouville, sur la côte normande.

« Bonjour, patron. Désolée de vous déranger pendant vos congés, mais nous avons du nouveau concernant Souleymane Chabane et son équipe. »

Immédiatement, l'attention de Prévert fut maximale, le déconcentrant complètement de la partie de golf qu'il était en train de disputer. Il posa son driver et annonça aux autres joueurs de continuer la partie sans lui. Son adjointe commença alors à lui expliciter en long et en large tous les événements de Brignoles. Au bout de quelques secondes, le commissaire coupa Julie dans son élan.

« Je serai au bureau dans deux heures. »

Le patron de la SDAT prit son sac de golf et fila jusqu'à sa voiture. Avant de démarrer en trombe, il prit quelques minutes pour prévenir sa femme de la situation. Après trente de mariage avec son « petit poulet » comme elle l'appelait avec tendresse, Mme Prévert était habituée à ces départs précipités de jour comme de nuit.

Une fois qu'il eut rejoint l'autoroute A13, le flic ouvrit sa fenêtre, mit le gyrophare bleu sur le toit, activa le deux tons et enfonça la pédale d'accélérateur. En un peu moins d'une heure et trente minutes, là où il aurait

dû mettre plus de deux heures s'il avait respecté les limitations de vitesse, le commissaire avait rejoint son bureau de Levallois-Perret. Sur l'autoroute, il avait contacté le procureur Hauffman pour le tenir informé des derniers rebondissements. Ayant une compétence nationale pour les affaires de terrorisme, le proc appela son homologue de Marseille. Les deux magistrats avaient convenu que la DGSI et la SDAT travailleraient au côté des gendarmes, car ces derniers avaient bien avancé dans leurs investigations.

Le 20 septembre, soit trois jours après la saisie des armes et du cash à Brignoles, les hommes de la BRI, du RAID, de la DGSI et de la SDAT perquisitionnaient à Marseille plusieurs logements, dont celui qui n'était pas officiellement au nom de Chergui. Pour atteindre ces résultats, les hommes de la DCPJ¹¹⁴ avaient fortement secoué tous leurs indics. De leur côté, le commissaire Schmitt de l'OCLCO et le lieutenant-colonel Bon de l'OCLDI avaient fait remonter à la DGSI et la SDAT le lien plus que probable entre Manolo Gattino et Mohammed Chergui dans l'affaire du braquage de l'A7. Le procureur de la République avait donc autorisé la perquisition des domiciles du clan Gattino en région parisienne qui avait débouché sur la mise en garde à vue d'une trentaine d'individus dont Pedro Gattino. Plusieurs armes automatiques, des fusils à pompe, du cannabis en grande quantité et des dizaines de milliers d'euros avaient également été saisis.

Manolo Gattino avait quant à lui miraculeusement échappé aux perquisitions et il avait rejoint Chergui, Souleymane et leur bande dans le camp de Compans.

Cela faisait un peu moins de deux jours que les Marseillais s'étaient installés chez les gitans lorsque Souleymane reçut via WhatsApp un message d'Abou Oussama qui était toujours aux mains de l'équipe de Shadow. Le message disait : « Contacte ce numéro rapidement, un vieil ami veut te parler ».

¹¹⁴ Direction Centrale de la Police Judiciaire

Chapitre XXXIV

Qui était ce vieil ami qui voulait que je le contacte rapidement ? se demandait Souleymane en relisant l'énigmatique message d'Ayoub. Il n'avait qu'un seul vieil ami et à peine l'avait-il retrouvé que celui-ci avait trouvé la mort à Guermantes lors de l'assaut du GIGN. Intrigué, le fugitif attrapa un téléphone prépayé neuf dans son sac, se connecta sur WhatsApp et composa le numéro indiqué par Abou Oussama. Après deux sonneries, le mystérieux interlocuteur décrocha.

« C'est moi », entendit Souleymane.

Cette voix... le caïd en eut les jambes coupées. Pas d'erreur possible, c'était bien Sékou qui venait de lui répondre. Comment était-ce possible ?

Le jeune Malien ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits.

« Nous devons nous voir rapidement. Tu es où ?

— Dans le 77, près de Compans.

— Je t'envoie dans deux minutes des coordonnées GPS pour que nous puissions nous rencontrer. Tu viens seul et tu ne dis à personne que nous nous sommes parlé.

— OK, mais... »

Sekou avait déjà raccroché.

Assis sur un vieux canapé devant la caravane qui lui avait été alloué, Souleymane était secoué par ce court échange téléphonique.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Chergui qui avait vu au loin Souleymane se décomposer.

— Rien, rien... t'inquiète. »

Comme annoncé, Souleymane reçut quelques secondes plus tard des coordonnées GPS, qui après vérification, correspondaient à une petite forêt en bordure de la N104 à moins de vingt minutes du camp. Le message indiquait également une date et un horaire : 22/09 – 08 h 00.

Quittant son canapé, Souleymane se mit à la recherche de Manolo qu'il trouva à proximité d'une caravane en train de discuter avec des anciens. Il demanda au jeune gitan de lui trouver un scooter de grosse cylindrée pour le soir même. Pour conclure le deal, il lui remit une enveloppe contenant trois

mille euros, un prix exorbitant pour un scooter volé, mais l'urgence de la demande exigeait une telle rallonge.

« Pas de problème », lui répondit le jeune manouche le plus naturellement du monde, comme s'il avait déjà le scooter sur étagère.

Ce dernier échange avec Souleymane indiquait pour Sékou et ses coéquipiers d'Épéus que le point de bascule était proche. À présent, les trois jeunes recrues savaient pertinemment que si le plan se déroulait comme prévu, il ne leur restait plus que quelques jours à passer dans ce lieu qui, en un peu plus d'un an, les avait totalement transformés en des soldats de l'ombre. Sans se l'avouer, chaque membre de l'équipe avait une boule au ventre, car même si les plans élaborés avaient été étudiés et travaillés dans tous les sens, il demeurait toujours une part d'inconnu. Max aimait dire que, dans tous les plans, les parties qui doivent être les plus travaillées sont celles que l'on n'imagine pas, celles que l'on ne voit pas, celles qui paraissent impossibles, mais aussi et surtout celles qui semblent les plus « simples » à mettre en œuvre.

Gabriel avait annoncé à tout le monde qu'il mettait un terme aux entraînements et avait déclaré fériés les deux prochains jours à la ferme. Tous les membres de l'équipe souhaitaient passer du temps avec Mélissa, Sékou et Akim. Ils étaient très fiers des minots, comme dirait Jean-Michel, qu'ils avaient eu à former et tous s'accordaient à dire que ces trois jeunes avaient quelque chose de plus. Et ce quelque chose de plus était leur foi en un Dieu et dans une cause. Eux aussi allaient combattre au nom de Dieu, mais avec une posture diamétralement opposée à celle des djihadistes. Gabriel avait gardé en tête les paroles de Jean Latour : « Ce combat contre le terrorisme ne sera jamais gagné par des armées régulières, aussi grande soit leur puissance, mais par des soldats qui ont la foi avec un grand F. » Par ces mots, l'industriel pensait que seule une force opposée et de même calibre pouvait venir à bout de cette folie meurtrière perpétrée par une minorité de fanatiques.

Le 22 septembre à 08 h 00, Souleymane faisait les cent pas dans un petit chemin forestier d'où lui parvenait la clameur de la Francilienne toute proche. Au bout de quelques minutes, Sékou surgit sans avertissement de derrière un grand chêne. Le regardant s'approcher, Souleymane se remémorait leurs jeunes années, les parties de foot dans la cité, les bagarres avec ceux qui voulaient « les mettre à l'amende », leurs premiers deals et puis ce jour où tout avait basculé quand Sékou avait pris une balle. Dans un élan qu'il ne put contrôler, Souleymane prit Sékou dans ses bras.

« Bonjour, mon frère, je te croyais mort. »

Sékou le repoussa franchement, puis recula en le braquant avec un Sig Sauer P226 de calibre neuf millimètres.

« Moi, je crois que tu nous as balancés aux keufs, mon frère. »

Ces deux derniers mots, le jeune Malien les prononça avec un rictus dédaigneux, fusillant son ami d'enfance du regard.

« Mets-toi à genoux et ne pense pas un instant que je rigole. »

Souleymane restait les bras ballants, ne s'attendant pas à un tel accueil de la part de celui dont il avait pleuré la mort quelques jours plus tôt. Sékou continua :

« Tu étais le seul avec tes potes à connaître notre planque de Guermantes. Je te sauve la mise et quelques semaines après, j'ai le GIGN qui débarque alors que cela faisait deux ans que nous occupions cette planque. Dans l'assaut, j'ai perdu sept frères et une sœur... Allez, Souleymane, enlève toutes tes fringues, doucement. »

Mélissa et Akim sortirent de nulle part, arme à la main, encerclant Souleymane.

« Si tu venais à penser que je n'oserai pas te tirer dessus, dis-toi que ces deux-là n'ont aujourd'hui qu'un seul objectif : te fumer. »

Sans dire un mot, le jeune de Bondy se mit à genoux et ouvrit son blouson.

« Le calibre, tu le prends avec deux doigts et tu le jettes vers moi. »

Souleymane s'exécuta : il lança son arme et enleva son blouson et son tee-shirt.

« Maintenant, tu te mets sur le dos et tu enlèves tes pompes et ton jean.

— Tu te trompes, Sékou, je ne t'ai pas balancé.

— Ça ne peut être que toi. Sinon, qui ?

— Personne ne t'a balancé.

Souleymane se tenait maintenant en caleçon au milieu du sentier. Les muscles du jeune caïd saillaient sous la lumière encore rasante du soleil.

« Tu vois bien, je n'ai aucun micro. On fait quoi maintenant ? »

Sékou fixa encore quelques secondes son ancien camarade, puis il abaissa son arme, l'air totalement abattu alors que Mélissa et Akim, eux, continuaient à le maintenir en joue.

« À Guermantes, nous avons perdu nos frères et une partie de nos armes. Et notre cible est grillée, car ils savent maintenant que nous voulions prendre le contrôle de l'Élysée.

— Vous vouliez prendre le contrôle de la baraque du Président de la République ? Rien que ça ?... Et vous auriez fait comment ?

— Avec des armes et un plan. »

Sékou expliqua que leur objectif était de créer le chaos autour de l'Élysée et de placer les forces de sécurité dans un état de sidération. Il savait que pour atteindre une telle cible, ils n'auraient eu que quelques minutes. Sékou avoua que l'objectif des Enfants du Levant n'était pas de procéder à des tueries de masse, mais d'humilier l'État français en frappant des cibles symboliques afin de créer une véritable fracture politique au sein des pays ciblés.

« Mais aussi de rallier à la cause un maximum de nos frères, précisa-t-il. Tels les commandos qui viennent frapper nos territoires, l'objectif est de s'exfiltrer après avoir atteint les cibles.

— Et vous auriez fait comment pour vous tirer après un tel bordel ?

— Je ne vais pas te dévoiler tous les détails, Souleymane. De toute façon, tout cela n'est plus d'actualité. Il nous faudra au minimum un an pour remonter une telle opération et ce ne sera pas l'Élysée... C'est bon, tu peux te rhabiller et partir. Mais, je garde les bastos de ton calibre, ma confiance en toi est limitée. »

Tournant le dos à Souleymane, Sékou se dirigea vers les arbres, suivis de ses deux coéquipiers. Alors qu'ils avaient fait à peine quelques mètres dans la forêt, Souleymane interpella Sékou.

« Et si j'avais un plan ?

— Tu n'as jamais eu de plan, Souleymane.

— Je te dis que j'ai un plan.

Sékou s'arrêta et fit demi-tour, seul.

« Tu as quoi, comme plan ?

— Cela fait des mois que je travaille sur l'attaque d'un hôtel.

- Quel hôtel ?
- Le Crillon, place Vendôme. Ce n'est pas l'Élysée, mais le symbole est beau.
- Je ne suis pas intéressé. Je suis certain que ton plan avec l'autre bouffon de Chergui consiste à tirer dans le tas et à mourir en chahid. Tout ça, ce n'est pas notre came. Nous voulons humilier ces bâtards, pas tuer des personnes que nous ne connaissons pas comme eux le font sur nos terres. Si nous voulons voir grossir nos rangs, nous devons leur retourner le cerveau. »

Les deux hommes poursuivirent leurs échanges, s'accordant sur le fait que les Enfants du Levant avaient les équipements et le plan d'exfiltration. De son côté, l'État Islamique à qui Souleymane et Chergui avaient prêté allégeance, avait les plans pour pénétrer l'hôtel, mais aussi le plus important : les hommes. Souleymane proposa donc à Sékou d'unir leurs forces, mais Sékou refusa parce qu'il n'avait aucune confiance en Chergui et sa bande. À cela, Souleymane avait répondu qu'il s'occuperait personnellement du Marseillais et que si celui-ci merdait, il lui mettrait lui-même une balle dans la tête. Pour conclure, Sékou précisa qu'il n'était pas autorisé à prendre cette décision seul et qu'il devait en référer à ceux qui finançaient cette opération. Sékou ajouta qu'il serait étonné que le groupe dont parlait la presse accepte un tel deal, car ils prenaient l'État Islamique ainsi qu'Al-Qaida pour une bande de dégénérés.

« Tu les as déjà vus, tes commanditaires ? demanda Souleymane

- Non, jamais ceux qui me donnent les ordres.
- Tu les as connus comment ?
- Peu de temps après que je sois sorti de prison. J'étais dans le 8^e à Ripa¹¹⁵ et, là, vers 2 heures du mat, il y a un mec avec sa femme qui se font défoncer par deux lascars. Je massacre les deux types et je pars en courant avec le mec et sa femme. Après ça, le mec me file mille euros et me donne son numéro de portable pour que je l'appelle le lendemain. Par la suite, je l'ai revu très souvent. Le mec, un Saoudien, je crois, est archi blindé. Nous parlions de religion et de politique. Un jour, le mec est venu avec un de ses potes. Nous

¹¹⁵ Paris

avons déjeuné ensemble et le pote en question m'a dit que si je voulais servir la cause de tous les musulmans, il pouvait m'y aider.

- Ils s'appellent comment, ces types ?
- Je ne connais que leur prénom : Ahmed, le Saoudien, et son pote c'était Omar. Quelques mois après, ils m'ont donné un téléphone crypté qui m'a servi de lien avec leur groupe. Ils me disent dans quelle planque aller, quel plan mettre en œuvre, tout quoi. Je n'ai jamais revu Ahmed et Omar. Je sais qu'il y a plusieurs équipes comme la nôtre en Europe. Après leur avoir dit que j'étais OK, j'ai rencontré plusieurs mecs, que des Arabes, sans jamais connaître leur nom. Ils venaient pendant quelques jours pour nous former au maniement des Kalashs ou des explos. Ils nous ont appris à monter des stratégies et des tactiques. Ils nous ont même donné des cours d'informatique pour que nous soyons capables de faire voler des drones en essaim par exemple.
- C'est qui nous ?
- Mélissa et Akim
- Et eux, tu les as connus comment ?
- Mélissa était une pote d'un mec que j'ai rencontré en prison et Akim un vieux pote de Mélissa.
- Et les mecs de Guermantes ?
- Des mecs et une fille comme nous, qui ont été recrutés et formés par eux. Dans le groupe, il y avait même deux migrants qui venaient de Syrie.

Souleymane était impressionné par l'organisation mise en place.

- Bon, et maintenant, on fait quoi ? demanda Souleymane.
- On ne fait rien, car je ne peux pas te répondre. Je dois les contacter.
- Tu me donnes une réponse quand ?
- Demain, je pense. Mais je te le dis tout de suite, moi, je ne suis pas chaud. Vous n'êtes pas formés et vous allez défourailler dans tous les coins, surtout avec l'autre débile de Chergui et sa clique.
- Je te l'ai déjà dit : Chergui, je gère. »

Une fois rentré chez les gitans, Souleymane débriefa dans les grandes lignes le reste de la bande et Chergui voulut tout de suite en être. Au-delà d'humilier les mécréants, ce qui séduisait le Marseillais, c'était de pouvoir

prendre la tangente une fois l'opération terminée, car malgré leur disposition à mourir en martyr, l'idée de pouvoir continuer à combattre le séduisait.

Chapitre XXXV

26 septembre 2018. Voilà cinq jours que Sékou et Souleymane s'étaient rencontrés et depuis, le voyou de Bondy n'avait reçu aucun message. Il ne cessait de se répéter que « c'était mort ». Avec Chergui, il commençait à échafauder des plans pour passer à l'action, mais sans moyen à leur disposition, qu'il s'agisse de véhicules ou d'armes, la mission était tout simplement suicidaire. Souleymane avait été tellement ébloui par l'organisation des Enfants du Levant que tous ses plans lui semblaient totalement dérisoires.

Dans le camp gitan, la vie n'était pas simple. Entassés les uns sur les autres et dans un environnement qui n'était pas le leur, les équipes de Chergui et Souleymane n'étaient pas très loin de « péter un câble ».

De son côté, Manolo essayait de recoller les morceaux avec son clan qui lui en voulait de toute cette merde dans laquelle il les avait tous plongés. Pedro Gattino avait été libéré après quarante-huit heures de garde à vue et placé sous contrôle judiciaire. Jackson, le fils aîné de Pedro, avait quant à lui été incarcéré en préventive pour détention de stupéfiants et d'armes de première catégorie. Le chef du clan répétait que, lorsque le jour viendra, il aurait lui-même une discussion en tête à tête avec le Marseillais. Pour l'instant, le vieux gitan ne voulait pas de vague et attendait que les choses se calment.

Souleymane venait de finir de déjeuner, une goulash que lui avait fait porter sa voisine de caravane, quand il reçut sur WhatsApp le message suivant : « Rendez-vous 14 h 00 même lieu. » Le caïd de Bondy regarda sa montre : il était 12 h 50. Il avait amplement le temps... Avec ce message, Souleymane se sentit à la fois soulagé et inquiet, car il savait que l'issue de ce rendez-vous était incertain.

À 14 h 00 pétantes, le jeune dealer avait retrouvé sa place sur le chemin qui s'engageait dans les sous-bois. Il tombait une fine pluie qui, malgré l'abri offert par les arbres, imprégnait peu à peu son sweat. Frissonnant, Souleymane rajustait une nouvelle fois sa capuche quand Sékou apparut, suivi de près par Mélissa. Ils avaient une demi-heure de retard.

Souleymane ne put cacher son impatience.

« Alors ?

- C'est oui, malgré mon insistance pour que ce soit non... Mais ne t'emballe pas, car il y a des conditions. La première est que c'est moi qui dirige toute l'opération. La seconde est que nous frappons dans un mois maximum. La troisième est qu'en attendant de frapper, on se met tous au vert dans une de nos planques pour préparer l'opération et une fois sur place, vous n'aurez aucun moyen de communication. Ils m'ont demandé aussi de te dire que si vous vous amusiez à nous la faire à l'envers, ils vous fumeraient ainsi que tous les membres de vos familles et vos amis. »

Juste après avoir prononcé cette dernière phrase, Sékou tendit son téléphone à Souleymane en lui demandant de regarder attentivement les photos qu'il contenait. Le jeune voyou fit défiler les images : se succédaient sous ses yeux plusieurs dizaines de clichés récents de ses parents, de son jeune frère, de sa sœur aînée. Il reconnut aussi la mère de son bras droit, Amir. Ce qui surprit Souleymane, c'est que certaines photos de lui, de Chergui, d'Amir et des autres avaient été prises il y a peu dans le camp, vraisemblablement à très longue distance ainsi que depuis le ciel grâce à un drone.

« Ils savent exactement qui vous êtes et je pense que je n'ai pas besoin de te parler de leur détermination. »

Sékou tendit alors une clef USB à Souleymane en lui indiquant que celle-ci contenait non seulement toutes les photos qu'il venait de voir, mais aussi les adresses, les numéros de sécurité sociale, les comptes Facebook, Instagram, etc. de tous les proches de son groupe et celui de Chergui.

« Ou bien tout le monde accepte toutes les règles et ses conséquences ou bien nous ne pourrons pas jouer la partie avec vous » conclut Sékou.

Souleymane n'avait pas dit un mot, une fois encore sonné par ce qu'il venait d'entendre et voir. Il ne reconnaissait plus son plus vieil ami, celui qu'il avait protégé depuis le jour où il avait posé un pied dans la cité à Bondy. L'homme qu'il avait en face de lui était empli d'assurance et d'un charisme propre à tous les chefs.

« Je vais en parler avec les autres et je te dirai.

- Tu as trois heures. Après cela, nous passons à autre chose.
- Il faut que j'en parle avec Ayoub avant de te répondre.

- Je pensais que tu étais au courant : Abou Oussama a été tué lors d'une attaque de drones, il y a plus de deux semaines, près d'Alep.
- Allah y rhamuh¹¹⁶. Nous allons le venger, déclara Souleymane. Et nous allons mettre à genoux tous ces mécréants.

Il tapa sur l'épaule de Sékou et tourna les talons.

« Je t'envoie une réponse dans deux heures » lança-t-il sans se retourner. Une heure plus tard, Sékou reçut le message suivant :

« C'est bon, ça marche pour nous. »

Sékou y répondit par un nouveau message indiquant de nouvelles coordonnées GPS et un horaire : il fallait maintenant exfiltrer tous les membres des bandes de Souleymane et Chergui vers la planque des Enfants du Levant.

Pour opérer le transfert entre le camp des gitans et la zone désignée, les voyous tirèrent une nouvelle fois profit du camion-benne et de sa cache dans laquelle ils s'entassèrent littéralement, parvenant à y rentrer à neuf alors que celle-ci n'avait été originellement conçue que pour sept personnes. Le voyage, qui ne dura pourtant qu'une trentaine de minutes, fut particulièrement éprouvant et les passagers clandestins furent plus qu'heureux de s'extirper du camion quand celui-ci s'arrêta enfin. À leur descente, les occupants de la cache constatèrent qu'ils se trouvaient devant une vaste décharge sauvage située en pleine campagne, à la lisière d'un bois et d'un champ de blé.

Cinq minutes plus tard, Sékou et Mélissa arrivaient sur la zone à bord d'un fourgon blanc.

« Vous vous désapez et vous jetez toutes vos fringues, vos pompes, vos papiers et vos calibres dans le camion. Nous vous donnerons tout ce dont vous aurez besoin lorsque nous arriverons à destination. »

Après un bref moment d'hésitation, les hommes commencèrent à se dévêtir et se retrouvèrent très rapidement en sous-vêtement. Entre-temps, Mélissa avait grimpé dans le fourgon qui était aménagé en atelier mobile et ouvert une trappe donnant accès à une nouvelle cachette occultée par un très gros établi.

« Engouffrez-vous là-dedans, dit Sékou, et ne faites aucun bruit. »

¹¹⁶ Que Dieu ait son âme

Une fois la cache minutieusement refermée, Mélissa et Sékou mirent le feu au camion-benne après l'avoir aspergé d'essence, puis ils quittèrent les lieux, laissant derrière eux le petit camion qui s'était rapidement embrasé.

Après avoir roulé un peu moins de deux heures, le fourgon s'immobilisa et Mélissa ouvrit la cache. Les hommes se trouvaient à présent dans un vaste dépôt d'environ 1 500 m² entièrement vide de tout équipement. Les moindres fenêtres qui donnaient sur l'extérieur avaient été occultées avec un film gris opaque. Dans un coin du dépôt, deux Renault Espace et un van noir Mercedes étaient soigneusement stationnés en ligne à côté de deux scooters TMAX. De l'autre côté, les parois vitrées d'un bureau laissaient apparaître deux écrans vidéo de quarante pouces : le premier affichait des images vidéo des abords du site, le second présentait un plan graphique de l'entrepôt et alentours sur lequel figuraient différents points de couleur verte. Sékou expliquera plus tard aux hommes que ceux-ci représentaient les différents emplacements des alarmes. Au centre du dépôt, reposaient sur une table deux ordinateurs portables avec des données qui défilaient sur leur écran. L'on pouvait entendre en fond sonore, des voix de personnes qui discutaient. Après quelques secondes, Chergui comprit qu'il s'agissait des fréquences de la police nationale, de la gendarmerie et des pompiers. L'équipe apprendra par la suite qu'une intelligence artificielle scannait ces fréquences de manière continue à la recherche de mots clefs tels que l'adresse du dépôt, des noms, ou bien encore des demandes d'intervention du CORG¹¹⁷ puisque le dépôt se trouvait en zone gendarmerie, mais aussi des codes propres aux forces de sécurité intérieure. Si un des mots clefs venait à être identifié par l'IA¹¹⁸, une alerte sonnait alors sur les mobiles de Sékou et de ses partenaires afin que ces derniers puissent déclencher des mesures correctives si nécessaire.

En toute discrétion, Akim était réapparu et avait rejoint le groupe.

« Maintenant que nous sommes au complet, nous allons vous faire visiter les lieux. Mais tout d'abord, nous allons vous filer des fringues. Vous trouverez des tee-shirts, des treillis noirs, des polaires et des vestes dans la pièce juste à côté des Espaces. Vous y trouverez également des nécessaires de toilette. Les sanitaires sont là et c'est douche obligatoire pour tout le monde tous les jours.

— Il me faut de la weed, sinon je vais craquer, intervint Mous.

¹¹⁷ Centre d'opérations et de renseignement de la gendarmerie

¹¹⁸ Intelligence Artificielle

- Moi aussi, renchérit Amir.
- Vous inquiétez pas, nous avons ce qu'il faut pour votre consommation journalière. Nous ne voulons surtout pas que vous pétiiez un câble parce que vous êtes à cran », ironisa Sékou.

Son téléphone se mit à sonner et il décrocha. Le jeune homme se mit à s'exprimer en arabe sans aucun accent et avec une fluidité déconcertante. Parmi les membres du groupe, tous ne parlaient pas couramment arabe, mais ceux qui le comprenaient, entendirent le jeune Malien annoncer à son interlocuteur que le transfert s'était bien passé et que le plan suivait son cours. Le jeune chef ajouta en français : « Très bien, le 19 octobre. Mais cela va être court pour correctement les former ».

Puis Sékou raccrocha.

« L'info vient de tomber : nous passons à l'action le 19 octobre, car nous devons nous caler sur d'autres groupes comme le nôtre qui sont déployés en Europe. »

Tous écoutaient religieusement Sékou qui avait endossé le rôle de leader sans aucune difficulté. Chergui et Mous qui étaient du genre à la ramener sans cesse étaient comme subjugués par Sékou.

« Ce que je peux vous dire aussi, c'est qu'une grosse partie de notre matériel nous attendra directement dans une des chambres de l'hôtel. Mais avant cela, il va falloir que nous nous entraînions comme des dingues si nous voulons humilier tous ces mécréants et après rejoindre nos frères... Akim va vous faire visiter les installations et puis après, nous nous mettrons au travail à partir des infos récoltées par Souleymane et aussi à partir des nôtres. Une chose encore, j'espère que mon frère vous a bien expliqué la situation, car je peux vous assurer qu'en cas de dérapage de votre part, vous verrez les feux de l'enfer s'abattre sur vous et tous vos proches. Tout le monde a bien compris ? »

Face à lui, tous les hommes hochèrent la tête dans un même élan.

Akim prit le groupe en main et lui fit faire le tour des installations. Lors de cette visite, la bande de voyous fut particulièrement impressionnée par la pièce où étaient stockées les armes dans une cave sous l'un des bureaux, ainsi que par la zone d'exfiltration en cas où les gendarmes viendraient à débarquer. Il leur avait été expliqué qu'après s'être engouffrés dans un boyau en béton et avoir rampé sur plus de cinq cents mètres, ils se retrouveraient dans une zone très éloignée du dépôt.

Leur guide leur présenta aussi au sol une reproduction mesurant près de 300 m² du plan de masse de l'hôtel de Crillon. Avec sa froideur coutumière qu'il avait rendossée, Akim avait expliqué que c'était notamment à partir de ce plan que chacun connaîtrait sa position en fonction des différentes phases de l'opération. Tout autour de la reproduction au sol, il y avait quatre grands écrans qui détailleraient les superstructures et infrastructures de l'hôtel. Le jeune boxeur explicita que c'était la cellule logistique des Enfants du Levant qui avait pu mettre la main sur ces plans, et ce en un temps record.

Akim précisa aussi que les entraînements allaient consister à les remettre en forme physique et à leur apprendre le vrai maniement des armes et les progressions tactiques. Ce n'était pas parce qu'ils avaient « taquinés » des kalachs ou des neuf millimètres qu'ils devaient penser être des cadors en la matière, leur avait assené le jeune champion de boxe. Souleymane était véritablement ébloui par une telle organisation bien qu'il en ait eu un avant-goût avec la planque de Guermantes.

De retour auprès de Sékou et Mélissa, Chergui s'adressa au jeune Malien pour lui demander comment de tels moyens avaient pu être déployés. C'est Mélissa qui lui répondit.

« Nous avons trois cellules qui sont complètement déconnectées les unes des autres. Il y a une cellule logistique qui se charge de nos planques, du matériel, mais aussi de la collecte de tous les renseignements. Il y a nous, la cellule action. Et enfin, il y a une cellule exfiltration qui est en charge de nous évacuer vers une zone définie.

— Ce n'est pas à toi que je parle, la toisa Chergui d'un ton méprisant.

— Bien, je pense que votre entraînement va commencer immédiatement, dit très calmement Sékou.

Mélissa s'approcha de Chergui et le fixa dans les yeux.

« À partir de maintenant, tu parleras quand moi je t'y autoriserai », lui ordonna Mélissa.

À ces mots, Chergui arma son bras pour gifler la jeune fille qui, sans effort, bloqua le coup et balaya le Marseillais au sol. Fou de rage, celui-ci voulut se relever, mais Mélissa se jeta sur lui pour le combattre au sol. Le gaillard tenta en vain de se débattre avant de finir totalement immobilisé par un étranglement le poussant à taper au sol pour signifier qu'il voulait arrêter le combat. La jeune femme se releva d'un bond souple et tendit la main à Chergui, au bord de la syncope, pour l'aider à se relever. Avait-il bien compris

le message, lui demanda Melissa alors que le voyou lui agrippait la main. Le caïd des quartiers nord répondit par l'affirmative tout en baissant les yeux.

« La plus dangereuse, c'est elle. La plus courageuse, c'est elle. La plus précise et rapide au tir, c'est elle... reprit Sékou. Alors je vous conseille à tous de bien réfléchir avant de lui parler comme vient de le faire Chergui. Avant que vous n'arriviez à la cheville de cette guerrière, vous avez encore un très, très long chemin à parcourir. Donc, je ne le répéterai pas, si Mélissa vous demande de vous jeter par la fenêtre, vous vous jetez par la fenêtre et si vous ne le faites pas, c'est moi qui vous y jetterai. Si vous avez un problème avec ça, vous le dites tout de suite. Dans le cas contraire, nous nous mettons au travail. »

Tous baissèrent la tête et l'incident fut clos.

Pendant les quinze jours qui suivirent, les hommes s'entraînèrent durement. Les schémas tactiques pour mener l'opération Crillon leur furent dévoilés, leur action allait à n'en pas douter déclencher un retentissement mondial.

Les membres du groupe se montraient attentifs et investis. Certains avaient plus de facilité technique et intellectuelle, à l'image de Souleymane, Amir, mais aussi Chergui qui avait fini par rentrer dans le rang. En queue de peloton, il y avait les frères Brahimi et Mous qui devait posséder un QI bien en dessous de la moyenne, leur cerveau ayant été totalement ravagé par toutes les substances psychotropes qu'ils avaient ingurgitées.

Durant toute cette période, le reste de l'équipe d'Épéus avait observé le groupe et écouté tous les échanges au sein du dépôt grâce aux équipements miniatures déployés par Michaël et Sonia. Une équipe de Shadow avait été prépositionnée à proximité du dépôt avec pour ordre d'intervenir dans le cas où la situation viendrait à dérapier. Ces six soldats d'élite ne savaient rien de la mission, hormis qu'ils devraient neutraliser tous les individus dont ils avaient les photos, et ce en prenant bien soin d'épargner Mélissa, Akim et Sékou.

À la ferme, l'ambiance était très studieuse, car ses habitants aussi allaient entrer en piste.

Chapitre XXXVI

19 octobre 2018. La soirée était exceptionnellement chaude pour cette période de l'année avec une température de 21 °C. Sous leur combinaison noire, Souleymane et ses hommes suaient à grosses gouttes. Après avoir effectué un dernier tour de la place de la Concorde, Souleymane gara l'Espace noir, à quelques mètres de l'hôtel Le Crillon. Pour une fois, Souleymane n'avait pas voulu laisser le volant à Amir, certainement pour avoir l'impression de maîtriser sa destinée.

À 20 h 58, Chergui et son équipe pénétrait rue Boissy-d'Anglas à bord d'un deuxième Renault Espace. Pour ce faire, Sékou avait remis au sudiste une télécommande permettant d'abaisser le plot antibélier qui se trouvait à l'entrée de la rue piétonne. Contrairement aux autres membres de l'équipe, Chergui et Mous qui occupaient les places avant, portaient tous les deux une chemise blanche, costume et cravate noirs. À l'arrière, les frères Brahimi étaient en tenue de combat, protégés des regards par les vitres totalement opaques du véhicule. Sur le pare-brise de l'Espace, la présence d'un autocollant du palace Le Crillon et d'une autorisation leur avait permis de passer sans difficulté le contrôle de gendarmerie qui filtrait les véhicules à l'entrée de la petite rue du fait de sa proximité avec l'ambassade des États-Unis. Les militaires avaient avisé de loin l'autorisation, prenant le monospace conduit par Chergui pour un véhicule de l'hôtel transportant des clients.

De leur côté, Mélissa, Sékou et Akim étaient entrés dans l'hôtel par la grande porte quelques heures plus tôt avec de nombreux bagages. Selon leur légende, Sekou, héritier d'une riche famille d'exploitants miniers, voyageait autour du monde avec sa jeune épouse Mélissa, ils étaient accompagnés par leur chauffeur garde du corps joué par Akim. Le couple était arrivé à l'hôtel peu avant midi à bord d'un van Mercedes extrêmement luxueux. La direction du Palace avait mis les petits plats dans les grands pour accueillir les jeunes mariés qui avaient réservé via leur agence de voyages la suite Duc de Crillon, à savoir la plus belle suite de l'hôtel, pour un peu plus de vingt-cinq mille euros la nuit. Très élégamment habillés, les amoureux avaient fait une entrée très remarquée, Mélissa étant aussi jolie que rayonnante.

Tous les pions étaient maintenant en place, la partie allait pouvoir commencer.

À 21 heures précises, les neuf hommes descendirent de leur véhicule respectif tandis que les trois membres d'Épéus sortaient de leur chambre, vêtus à présent d'une combinaison noire. Tous étaient lourdement armés et dotés d'une même panoplie qui se composait d'un gilet tactique pare-balles, six porte-chargeurs de Kalashnikov, une arme de poing portée à la ceinture et des genouillères. Seuls Chergui et Mous devaient s'équiper une fois dans l'hôtel, ce qui ne les avait pas empêchés de descendre de voiture arme en bandoulière. Tous les membres du commando terroriste disposaient également d'oreillettes et de micros déportés selon un système ouvert qui leur permettait de communiquer entre eux sans aucune manipulation et de manière cryptée.

« À tous de Sékou. Go. »

Rue Boissy d'Anglas, Chergui et ses hommes réagirent aussitôt : ils firent claquer trois grenades fumigènes dans la petite artère et se mirent à tirer en l'air avant d'entrer dans l'hôtel par le bar des Ambassadeurs. Immédiatement, Ali Brahimi en condamna l'accès tandis que le reste de l'équipe passait entre les tables, menaçant et invectivant les nombreux convives.

« Couchez-vous ! Au sol ! ».

Arrachant de leur siège certains clients trop lents à obéir, ils les traînèrent et les placèrent devant les surfaces vitrées du bar, paralysant ainsi toute réaction des forces de l'ordre.

Place de la Concorde, la bande de Souleymane n'était pas demeurée en reste. À l'heure dite, ils avaient rapidement progressé jusqu'à l'entrée du Crillon, usant de fumigènes et de leur arme automatique. Deux gendarmes furent neutralisés par la bande. L'action avait été tellement brève et le chaos si important sur la place prise de panique que les gendarmes en faction autour de l'ambassade étatsunienne n'avaient même pas pu faire usage de leur arme. D'ailleurs, dans une telle situation, les consignes étaient claires : les militaires ne devaient pas chercher à intervenir pour ne pas abaisser le niveau de protection de l'ambassade qui pouvait être aussi une cible.

Les principaux accès du Crillon étaient maintenant sous le contrôle du commando, enfermant comme dans une souricière les clients et employés du palace parisien. Près d'un millier de personnes, sans compter les membres du personnel, se trouvaient présentes ce jour-là dans l'hôtel selon les estimations

faites par le groupuscule terroriste. En ce vendredi soir de la mi-octobre tous les salons ainsi que les terrasses avaient été réservés et l'hôtel affichait un taux d'occupation de 98 %. Le mois d'octobre 2018 enregistrait jusqu'alors les températures les plus hautes depuis plus de cinquante ans.

Les accès maintenant condamnés, six membres du groupe se déployèrent sans différer dans les salons et le restaurant principal de l'hôtel, L'Écrin, pour neutraliser les convives, dans un scénario similaire à celui mené par l'équipe de Chergui du côté du Bar des Ambassadeurs. Il y avait quatre salons qui devaient être impérativement maîtrisés dans les meilleurs délais : l'Orangerie et sa terrasse, le salon Marie-Antoinette, le salon des Aigles et le salon des Batailles. Des tirs d'arme automatique se firent rapidement entendre dans les quatre coins du rez-de-chaussée du palace, car, pour pousser les otages à exécuter leurs ordres dans les meilleurs délais, les membres du commando avaient été autorisés à faire parler la poudre en arrosant les plafonds. Tous connaissaient parfaitement leur rôle et la conduite à tenir, grâce aux multiples entraînements conduits par Sékou. « Surtout, ne tirez pas dans le tas », avait répété sans relâche le jeune Malien durant tout le temps de leur préparation, « il en va du succès de la mission ». La prise de pouvoir des salles du rez-de-chaussée fut rondement menée. Sous l'effet de sidération, mais aussi grâce à l'efficacité du groupe, les hôtes et convives du restaurant et des salons furent très rapidement maîtrisés et tous étaient à présent réunis dans les salons des Aigles et des Batailles, lesquels communiquaient entre eux. Le désordre qui régnait dans les vêtements et les coupes de cheveux des otages jurait avec l'élégance et la netteté des lieux.

Tout le premier niveau du palace était à présent inféodé au groupuscule terroriste. Sékou et Amir contrôlaient l'entrée principale, le bar des Ambassadeurs et les couloirs étaient sous l'égide de Souleymane et Mélissa, Akim et Chergui avaient piégé à l'aide d'explosif les accès secondaires, tels que ceux des personnels ou des fournisseurs, ainsi que les entrées des salons et les fenêtres donnant sur la place de la Concorde. Outre ces mesures de protection, les salons avaient été placés sous la bonne garde des frères Brahimi. Les terroristes avaient pensé à tout : il n'y avait aucun moyen de s'échapper, le palace s'était refermé sur lui-même. Aucune communication ne pouvait également plus rentrer ou sortir de l'hôtel : plusieurs brouilleurs téléphoniques avaient été déployés afin d'empêcher tout échange vers l'extérieur à l'aide de smartphone. Dans le couloir principal et le lobby de

l'hôtel cent cinquante otages se tenaient allongés face contre terre, dans un silence contraint entrecoupé de gémissements et autres larmoiements alors que dans les salons s'entassaient près de cinq cents personnes dans le même dénuement. Le faste des lieux, les reflets scintillants des lustres de cristal et les dorures accentuaient la pâleur et les traits tirés des visages apeurés des prisonniers.

L'autre gros morceau de l'opération consistait à maîtriser les cent vingt-quatre chambres et quarante-trois suites de l'établissement parisien. Le commando avait pris en compte qu'au moment de l'assaut, toutes les chambres ne seraient pas occupées, les résidents ayant pu sortir pour la soirée ou se trouver à déambuler dans les parties communes du luxueux palace. Pour les chambres occupées, sachant qu'il aurait été impossible de les contrôler sans risquer de faire face à des gardes du corps qui auraient pu se prendre pour John McClane¹¹⁹, il avait été décidé de déployer à différents points de passage obligés des détecteurs de mouvement longue portée. Orchestrant tout le dispositif, un des hommes de Souleymane dûment formé pour cette mission supervisait depuis le PC sécurité de l'hôtel toutes les caméras ainsi qu'un écran d'ordinateur portable qui affichait sur un plan numérique tous les détecteurs actifs de même que l'état et emplacement des charges explosives.

Près d'une demi-heure après l'attaque, la situation dans le palace était sous contrôle.

- À tous de Sékou. Donnez-moi vos statuts.
- Chergui, sous contrôle.
- Souleymane, sous contrôle.
- Akim, sous contrôle.
- Mélissa, sous contrôle.
- Amir, sous contrôle.
- Akim, sous contrôle.

À l'extérieur, régnait au contraire une certaine anarchie. Autour de l'hôtel et dans les rues avoisinantes, les voitures abandonnées par leurs occupants encombraient la chaussée, gênant les forces de l'ordre dans leur approche. Les premiers policiers arrivés sur place avaient essuyé des échanges de tirs nourris menés par Sékou et Amir depuis l'entrée du palace. Depuis, les

¹¹⁹ Personnage de fiction présent dans quatre films à succès, dont *Piège de cristal*

renforts étaient arrivés sirène hurlante, grossissant le nombre de fonctionnaires de police monopolisés pour l'opération.

Les terroristes supervisaient le déroulé des opérations extérieures grâce à quatre caméras sans fil extrêmement puissantes installées à des points stratégiques, qui leur offraient une vision d'ensemble de la place de la Concorde, mais aussi de la rue Boissy-d'Anglas. Deux autres caméras avaient été dissimulées dans des top-case de scooter, elles permettaient quant à elles de contrôler les mouvements rue du Faubourg Saint-honoré et rue Royale. Depuis la suite réservée par les jeunes mariés, transformée pour l'occasion en véritable centre de contrôle, Mélissa était depuis quelques minutes aux manettes. Ouverts sur le large lit king size, les très nombreux bagages apportés par le trio ne contenaient pas de costumes, de robes de soirée ou de tenues de grand couturier, mais des armes de tout calibre, des colliers explosifs et de l'équipement informatique. Toutes les communications transitaient par satellite, car face aux actions offensives conduites par le groupe terroriste les groupes d'intervention ne manqueraient pas de brouiller tous les réseaux GSM afin de mettre fin aux actions à distance de groupuscule.

Chapitre XXXVII

Dans la salle de crise place Beauvau, la consternation avait fait place à la stupeur. Les yeux toujours braqués sur l'écran qui était pourtant redevenu noir, le ministre de l'Intérieur Alain Sucrot restait pétrifié par la vidéo que venait de diffuser sur tous les réseaux sociaux de la planète le groupuscule terroriste qui avait pris le contrôle de l'hôtel de Crillon. Secouant la tête comme pour recouvrer ses esprits, le haut fonctionnaire alluma son micro, signe qu'il allait prendre la parole. Immédiatement tous les membres de la cellule se turent.

« Je vais vous résumer la situation ou plus exactement le chaos auquel fait face notre pays, membre du G7 et donc considéré comme l'un des pays les plus puissants au monde... En moins de trois heures, neuf terroristes au minimum, issus d'une mouvance djihadiste si les informations qui sont en ma possession sont exactes, se sont introduits dans l'un des plus emblématiques palaces de Paris, Le Crillon. Juste pour l'anecdote, cet hôtel qui a ouvert ses portes en 1909 a accueilli au cours du dernier siècle d'éminentes personnalités telles que Winston Churchill, Richard Nixon, l'empereur du Japon Hirohito et j'en passe. Le propriétaire de l'établissement se nomme Mutaib Ban Abdallah Ben Abdelaziz Al Saoud qui est, comme tout le monde le sait autour de cette table, l'un des membres de la famille royale saoudienne. »

Le ministre s'exprimait très calmement, mais chacun des mots employés et chaque tournure de phrase laissaient poindre un très profond agacement.

« Comme je vous le disais, en moins de trois heures, et ce laps de temps est très important, les terroristes ont pris le contrôle total de l'hôtel et, d'après ce que l'on me laisse entendre, de plus de mille otages. Vous avez bien entendu : plus de mille otages... Toujours dans ce laps de temps, des explosions ont été constatées au premier étage de l'hôtel, des voitures et des scooters ont explosé place de la Concorde, une centaine d'otages se sont révélés être équipés de collier explosif, un drone a survolé la place de la Concorde avant d'exploser en vol et maintenant les terroristes diffusent sur les réseaux sociaux des superproductions de leur composition... Ai-je bien

résumé la situation, Monsieur le directeur général de la direction générale de la sécurité intérieure ? »

Le ministre avait pris grand soin de ne pas utiliser l'acronyme DGSI pour s'adresser au patron du service de renseignement Hervé Maillard. Celui-ci se redressa sur son fauteuil comme pour se donner un élan dans la réponse qu'il allait apporter à son supérieur.

« C'est bien cela, Monsieur le Ministre.

— Messieurs, pourriez-vous alors m'expliquer comment une telle situation est possible sans que la DGSE, la DGSI, la police nationale, la gendarmerie nationale, TRACFIN, et tous les services de lutte antiterroriste n'aient rien détecté en amont de cette action terroriste ? »

Hervé Maillard fit comprendre au ministre de l'Intérieur qu'il souhaitait répondre à cette question, celui-ci lui donna la parole.

« Monsieur le Ministre, je me suis entretenu il y a quelques minutes avec le procureur Hauffman et Henri Prévert, le patron de la SDAT. Prévert et son équipe sont convaincus que derrière cette opération, il y a les Enfants du Levant, et non l'État Islamique, et que ceux qui pilotent cette opération sont Akim Messaoudi, Mélissa Picard, et Sékou Diara. Le procureur Hauffman est également de cet avis. »

Les photos et les dossiers des trois membres d'Épéus s'affichèrent simultanément sur tous les ordinateurs des membres de la cellule de crise.

« Si mes souvenirs sont exacts, fin juin de cette année, vous m'aviez bien dit qu'il était plus que vraisemblable que ces individus aient été neutralisés dans l'assaut du GIGN dans une petite ville de Seine-et-Marne. Guermantes, il me semble... »

Le ministre avait une mémoire que certains qualifiaient « d'éléphant ». Il avait un jour raconté à l'un de ses conseillers que sa mémoire n'était pas anormalement élevée, mais qu'il avait un secret. Et ce secret était qu'il avait construit un palais mental¹²⁰ dans lequel il classait toutes les informations.

« Oui, à l'époque, les probabilités étaient très fortes, mais avec les événements de ces dernières heures, je dois avouer qu'il est plus que raisonnable de revoir notre copie. Prévert est en train de faire pratiquer des

¹²⁰ Méthode mnémotechnique ou « art de mémoire », pratiquée depuis l'Antiquité.

comparaisons vocales entre la voix du leader du groupuscule avec lequel nous sommes en contact et les enregistrements que nous avons de Sékou Diara. Le patron de la SDAT est d'ores et déjà certain qu'il s'agit bien du même homme.

Tout en parlant, une furieuse envie de fumer s'imposa à l'esprit du patron de la DGSI. Il devait se rendre à l'évidence : c'était typiquement le genre de situation qui faisait qu'il n'arrivait pas à arrêter la cigarette plus de six mois.

Pendant ce temps, Alain Sucrot continuait de tenter de démêler l'écheveau.

- Les informations en notre possession indiquent que les terroristes n'auraient pas procédé à une tuerie de masse. Alors, que veulent-ils ?
- Pour l'instant, le leader du groupe terroriste n'a jamais voulu répondre à cette question, précisa Maillard.
- Pensez-vous qu'un assaut de l'hôtel puisse être possible en utilisant, je ne sais pas, des gaz soporifiques par exemple ?
- Les patrons de la BRI PP, du RAID et du GIGN travaillent sur toutes les options possibles. Le véritable problème que nous rencontrons est que, selon nos premières analyses, les terroristes ont truffé l'établissement d'explosif. À ce stade, une intervention pourrait se transformer en un véritable cauchemar.
- Si je comprends bien, il est 23 h 55 et vous n'avez pas le début d'une solution à me proposer...
- Toutes les équipes sont à pied d'œuvre pour vous proposer des solutions tactiques, Monsieur le Ministre. »

C'est alors que le président de la République fit une arrivée fracassante dans la salle de crise. Tous se levèrent dans un bruit de chaises.

Le Président Maréchal avait pris ses fonctions il y avait un peu plus d'un an. Issu de la droite républicaine, il avait gravi tous les échelons à sa sortie de l'ENA, débutant sa carrière comme sous-préfet, puis passant de chef de cabinet au sein du ministère de la Défense à préfet de la région de Belfort, directeur de cabinet au ministère de l'Intérieur, ministre des Finances, ministre de l'Intérieur, président de son parti politique pour finir en mai 2017 premier magistrat de l'État. Un parcours que beaucoup lui enviaient.

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, Paul Maréchal était un homme très charismatique. Malgré son âge de 61 ans, il restait très bel homme et ne laissait pas insensible la gent féminine. De nature très calme et toujours très

respectueux, il faisait partie de ces individus qu'il est pratiquement impossible de détester, et ce malgré un caractère trempé dans de l'acier. Il était marié à son amour de jeunesse qu'il avait connu en fin de lycée. Ils avaient eu ensemble deux enfants, une fille âgée maintenant de 26 ans et un garçon qui était dramatiquement décédé à l'âge de 21 ans lors d'une attaque terroriste à Bagdad en 2014 alors qu'il faisait un stage de six mois pour une ONG dans le cadre de ses études à Science-Po Paris.

« Asseyez-vous, Mesdames et Messieurs. Je viens juste en observateur. Pas la peine de me mettre au courant, j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt tous vos échanges depuis mon bureau. »

Le président de la République était accompagné par le secrétaire général de l'Élysée, le CEMA¹²¹ et son directeur de cabinet. À l'extérieur de la salle de crise attendaient son aide de camp et ses officiers de sécurité. Habituellement, le chef de l'État rejoignait à pied le ministère de l'Intérieur depuis l'Élysée, mais en raison des circonstances, son chef de la sécurité lui avait « imposé » de se rendre place Beauvau en véhicule. Le dispositif de sécurité autour du président était à son niveau le plus élevé et nombreux étaient les officiers de sécurité qui portaient en bandoulière des fusils d'assaut de type HK G36 sur leur costume.

« Monsieur le Ministre, je vous en prie, continuez. »

Négligeant la place qui lui était spécifiquement réservée autour de la table, le président Maréchal choisit de s'installer sur l'un des sièges réservés aux conseillers de la cellule de crise. Le chef d'État était connu pour ses phrases « choc ». L'une d'elles disait que pour comprendre et résoudre un problème, il était de la plus haute importance d'avoir des angles de vue différents.

Depuis qu'il s'était engagé en politique, il adorait aller au contact des Français, mais aussi des services dont il avait la charge, et ce sans « une ribambelle de journalistes à ses basques ». Le président se moquait bien de son image, il disait que la « travailler » c'était déjà mentir aux Français et que s'il avait voulu soigner son style, il serait devenu acteur. Depuis qu'il avait été élu, il avait notamment passé une nuit dans le commissariat du 18^e arrondissement de Paris, une nuit au service des urgences d'un hôpital parisien, mais aussi à Rungis ou encore dans un centre de rétention de migrants. Il avait même passé toute une nuit avec un équipage de la Bac du

¹²¹ Chef d'État-Major des Armées

93, et ce sans prévenir quiconque. Il le savait, ce type de démarche rendait non seulement fou le directeur du GSPR¹²², mais agaçait profondément ses ministres ainsi que les préfets qui étaient totalement désarçonnés par une telle attitude. Il n'en avait « rien à f... » comme il disait, ce qu'il voulait c'était prendre le vrai pouls du pays dont il avait la charge. Lors de ces visites de terrain, très souvent nocturnes, il interdisait à quiconque de saupoudrer sa venue de la moindre forme de protocole.

À sa sortie de Science-Po alors qu'il venait d'avoir tout juste 22 ans, Paul Maréchal avait fait un service militaire long¹²³ au sein du 8^e RPIMA¹²⁴ en qualité de simple soldat. Il lui avait été proposé d'intégrer les EOR,¹²⁵ mais il avait refusé, car il souhaitait déjà être au contact des jeunes conscrits. De son passage sous les drapeaux, le futur président de la République avait gardé un côté bagarreur, mais il s'était forgé aussi une carapace qui lui assurait un calme olympien ainsi qu'une très grande résistance au stress. Trois mois après son élection, des journalistes remarquèrent que le président dissimulait sous une épaisse couche de maquillage un hématome à l'œil droit. Les chaînes d'information en continu s'étaient alors saisies du sujet et les spéculations étaient allées bon train. Des journalistes finirent très rapidement par poser la question au concerné alors que celui-ci visitait une école maternelle. En guise de réponse, le président se retourna avec un large sourire vers l'un de ses officiers de sécurité et, en lui posant une main bienveillante sur l'épaule, il répondit : « C'est lui qui m'a fait ça et je dois vous avouer que cela me rassure ». En effet, dès que son emploi du temps le lui permettait, Paul Maréchal s'entraînait à la boxe anglaise, mais aussi au tir, avec ses officiers de sécurité. Il disait à ses proches que cela lui vidait la tête.

Le ministre de l'Intérieur s'éclaircit la voix avant de reprendre la parole.

« Mesdames et Messieurs, je vais maintenant vous poser une question que je vais qualifier de toute simple. À quoi devons-nous nous attendre de la part de ce groupuscule terroriste ? Monsieur le directeur général de la police nationale, vous avez des idées ? »

Franck Siénard activa son micro pour répondre.

¹²² Groupe de sécurité de la présidence de la République

¹²³ 18 mois

¹²⁴ Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine

¹²⁵ Élève Officier de Réserve

« Monsieur le Ministre, depuis le début de cette séquence, nous travaillons sur une analyse des risques prenant en compte les informations que nous avons collectées sur ces individus, leur profil, leurs moyens, leurs méthodes et leur sens tactique.

- Effectivement, je pense très important de prendre en considération leur sens tactique, car pour l'instant ces individus nous ont cloués au sol, railla le ministre de l'Intérieur.
- C'est exact, Monsieur le Ministre. Comme nous l'avons déjà précisé, l'une de nos principales craintes est qu'il y ait d'autres groupes comme celui-ci sur le territoire et que ces derniers passent à l'action dans les heures ou jours à venir... Mais pour l'instant, nous allons nous concentrer sur le groupe du Crillon. »

Le DGPN projeta alors un document qu'il présenta comme étant une cartographie des risques sur chaque écran présent devant les participants à la réunion de crise ainsi que sur trois grands moniteurs installés au mur.

« Dans une telle situation, vous savez que nous nous appliquons à identifier tous les scénarios de risques qui pourraient survenir et pour chacun d'eux, nous déterminons un niveau de criticité. Je ne vais pas rentrer dans les détails de la méthode de calcul, Monsieur le Ministre, je vous propose de nous intéresser directement aux risques que nous avons évalués comme les plus critiques. De manière indirecte, nous savons déjà tous autour de cette table qu'à ce stade, les conséquences pour notre pays pourraient être catastrophiques, que ce soit sur les plans politiques, économiques, organisationnels, mais aussi en termes d'image. S'agissant des risques directs, les deux scénarios qui nous inquiètent le plus sont en premier lieu une tuerie de masse par arme à feu ou explosif et en deuxième lieu l'utilisation de matériels NRBC. Une tuerie de masse serait bien entendu catastrophique, mais nous pourrions maîtriser la situation. L'utilisation de substances NRBC serait une tout autre histoire, car les conséquences seraient alors incommensurables sur de très nombreux plans. »

- Dès lors, Monsieur le directeur général, j'ai une autre question. Que faisons-nous ?
- À ce stade, les mesures relevées concernant le NRBC sont négatives, mais cela ne veut en aucun cas dire qu'ils n'ont pas en leur possession

de telles substances. Nous avons déployé avec la BSPP¹²⁶ les équipements et personnels qui nous permettraient, autant que faire se peut, d'endiguer un tel risque si celui-ci venait à se produire. L'utilisation d'une « bombe sale¹²⁷ » de puissance moyenne en plein Paris n'aurait pas des conséquences catastrophiques, mais apocalyptiques selon nos projections... »

Les visages de l'assistance se décomposaient encore si possible davantage sous la gravité du discours. Constatant qu'aucun participant à la réunion de crise ne souhaitait intervenir, Franck Siénart continua :

« Dans tous les cas, nous ne pouvons pas rester très longtemps sans essayer de reprendre le contrôle de la situation, c'est pourquoi nous allons devoir donner un assaut. Pour ce faire, un plan a été élaboré dans le cadre du plan d'urgence absolue¹²⁸ en concertation avec le DGGN¹²⁹, plan qui prévoit un engagement du GIGN, du RAID et de la BRI BAC et que nous vous demandons de bien vouloir valider. Pour parvenir à nos fins, nous allons devoir submerger les terroristes au travers de la multiplicité de nos points d'attaques qui seront terrestres, mais également hélicoptérées. Je tiens également à préciser que nous conseillons au Premier ministre et aux membres du gouvernement de quitter Paris et au président de la République de prendre ses quartiers dans le bunker de l'Élysée. »

Paul Maréchal se leva calmement et fit quelques pas en regardant le sol.

« Monsieur le directeur général, pourriez-vous nous communiquer vos estimations de pertes humaines dans le cas où nous ouvririons les hostilités ?

— Monsieur le Président, les pertes se situeraient dans le meilleur des cas entre cent cinquante et deux cents victimes, sans compter de très nombreux blessés.

— Je vous remercie, Monsieur le Directeur général. »

Paul Maréchal sortit peu de temps après de la salle de crise, après avoir chargé son directeur de cabinet d'organiser une réunion afin d'arrêter une posture pour la suite des événements. Une heure plus tard, se retrouvaient dans une salle du ministère de l'Intérieur le Premier ministre, les ministres de l'Intérieur et de la Défense, le chef d'état-major des armées, le procureur de

¹²⁶ À compléter

¹²⁷ Une bombe sale a pour objectif de propager de la poussière ou des granules radioactives.

¹²⁸ PUA instaurée en avril 2016

¹²⁹ Directeur Général de la Gendarmerie Nationale

la République de Paris, les deux directeurs généraux de la police nationale et de la gendarmerie nationale et le préfet de police de Paris.

Il était plus de minuit quand le directeur de cabinet du président frappa à la porte de la salle de réunion, il entra et alla discrètement s'entretenir avec le Président. Puis, il alluma la télévision qui se trouvait dans la pièce. À la stupéfaction générale, tous les participants ne purent que constater qu'un drapeau noir sur lequel était inscrit en Arabe « Les enfants du Levant » flottait sur le toit de l'hôtel Le Crillon.

Chapitre XXXVIII

Plusieurs équipes de télévision avaient réussi à prendre position dans des appartements à des étages élevés de l'autre côté de la Seine, ce qui leur permettait d'avoir une vue plongeante sur la place de la Concorde, mais également sur l'hôtel Le Crillon. Sur ordre du préfet de police de Paris, plusieurs équipes de la compagnie de sécurisation et d'intervention¹³⁰ de la PP essayaient tant bien que mal de déloger les journalistes pour ne pas compromettre les opérations au sol.

Peu après 1h du matin, la SDAT eut la confirmation que la voix du leader du groupuscule du groupe terroriste était bien celle de Sékou Diara, corroborant ainsi les doutes du commissaire Prévert. Cette nouvelle donnée était cruciale pour les négociateurs, car ils bénéficiaient ainsi d'un « profil » sur lequel ils pouvaient s'appuyer dans leurs tractations. En accord avec le procureur de la République et les différentes parties prenantes, il avait été décidé de ne pas porter à la connaissance du principal intéressé cette information.

Au sein de l'hôtel, le commando contrôlait parfaitement l'opération. Un otage avait pourtant bien tenté de jouer les héros : un homme était sorti de sa chambre armé d'un pied de chaise en guise de gourdin. Repéré immédiatement par le détecteur de mouvement déployé dans les couloirs, il fut très rapidement maîtrisé par Akim.

De son côté, depuis la suite nuptiale qui leur servait de tour de contrôle, Mélissa observait les mouvements des groupes d'intervention ce qui laissait présager qu'un assaut était en préparation.

Pour la toute première fois depuis le début de l'opération, Sékou prit l'initiative de contacter le négociateur.

« Messieurs, je me suis dit que j'allais vous passer un petit coup de fil afin de savoir si tout se déroulait selon vos plans. Manifestement, vous êtes en pleine préparation pour un assaut.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda un négociateur.

¹³⁰ CSI

- Mon petit doigt... Je profite de l'occasion de vous avoir au téléphone pour vous demander de me mettre en ligne avec le commissaire Prévert, s'il vous plaît. »

À chaque contact entre le négociateur et les terroristes, un retour audio était immédiatement activé au niveau du PC de crise de la place de la Concorde, mais également au CIC. Le procureur Hauffman, Luca Alfonso le patron de la BRI BAC, le préfet de police de Paris Richard Vincent, le chef du RAID Philippe Imbert et le commandant du GIGN Marc Terhy suivaient en direct l'échange.

« Pour quelle raison voulez-vous échanger avec le commissaire ?

- Je pense qu'il est inutile que nous perdions du temps en vaines discussions. Comme vous le savez, vous finirez par me mettre en relation avec le commissaire Prévert... Donc, passez-le-moi, et fissa. Et surtout, ne me demandez pas en échange de libérer quelques otages, car si vous veniez à le faire, les seuls otages que nous libérerions seraient morts. »

D'un seul coup, Sékou avait brutalement durci le ton, montrant ainsi toute sa détermination.

« Nous vous rappelons, répondit le policier du RAID.

- Je vous conseille effectivement que cela soit rapide. »

Arrivé promptement place de la Concorde, Prévert rejoignit le PC de crise. Le patron de la SDAT se concentra quelques secondes avant d'appeler le leader du groupuscule terroriste.

« Commissaire Prévert. Vous avez demandé que je vous appelle.

- Oui, bonsoir commissaire. Je me demandais comment vous alliez depuis notre dernière rencontre.
- Que voulez-vous dire par « depuis notre dernière rencontre » ?
- Commissaire, je sais qui vous êtes et vous savez pertinemment qui je suis. Vous êtes à la tête de fins limiers et je ne peux pas croire un instant que vous n'avez pas assemblé certaines pièces du puzzle.
- Vous avez raison, Monsieur Diara, nous savons qui vous êtes. Maintenant que cela est dit, pourquoi vouliez-vous me parler ?
- Écoutez-moi bien, commissaire. Nous allons vous combattre avec une intensité cent fois, mille fois supérieure à celle que vous mettez en œuvre pour combattre tous nos frères, nos sœurs et nos enfants. Mais contrairement à vous, nous n'allons pas massacrer des

innocents. Et comme preuve de notre résolution à aller jusqu'au bout dans notre lutte, je vais vous faire un petit cadeau... Il est déjà en route, vous n'aurez pas longtemps à attendre... Il est 2 h 30 et vous avez jusqu'à 4 h 30. Et Sékou raccrocha.

Perplexe, Prévert se retourna vers Hauffman avec un regard qui en disait long.

« Ils sont en train de nous baiser, aboya Imbert en s'asseyant sur une chaise haute.

— C'est très probable, répondit le patron du GIGN.

— Regardez ! dit un opérateur du PC de crise. Un otage est en train de sortir. »

Un homme d'une quarantaine d'années équipé d'un collier explosif venait de franchir l'entrée principale de l'hôtel. Il portait dans ses mains tremblantes une petite boîte de dix centimètres de large pour autant de hauteur qu'il déposa minutieusement à quelques mètres de l'entrée, puis il revint sur ses pas.

« Messieurs, récupérez-moi ce paquet avec toutes les précautions d'usage », demanda le procureur à Imbert et Terhy.

Place Beauvau, les membres de la cellule de crise avaient écouté l'échange entre Prévert et Sékou et suivaient à présent en live l'intervention du robot des services de déminage qui saisissait la petite boîte avec son bras articulé. Sur la cartographie des risques qui était affichée en permanence sur plusieurs écrans dans la salle de crise du CIC, le risque NRBC grimpa de huit à douze dans l'échelle de criticité, les experts l'ayant évalué non plus comme « probable », mais comme « très probable », et toutes les personnes présentes remarquèrent ce changement brutal. Le ministre de l'Intérieur demeurait silencieux, faisant tourner un stylo entre ces doigts.

Le petit colis fut transporté dans un véhicule spécialisé entièrement blindé et totalement hermétique. Un démineur du GIGN¹³¹ vêtu d'un scaphandre doublé d'une tenue NRBC monta dans le véhicule et en ferma la porte derrière lui selon un protocole ad hoc. Plusieurs caméras permettaient au PC de crise, aux membres du CIC, ainsi qu'au président Maréchal qui avait rejoint le bunker de l'Élysée, de suivre toutes les opérations.

¹³¹ Le GIGN est spécialisé notamment pour les missions suivantes : Piratome (attaque nucléaire) – Piratox (attaques chimiques et biologiques)

Tout d'abord, le démineur introduisit le colis dans un X-ray comparable en tout point à ceux que l'on trouve dans les aéroports. Sur son écran de contrôle, l'opérateur constata que le paquet en carton contenait une autre boîte. Malgré la présence de composants électroniques, l'homme n'observa aucune trace de branchement électrique en contact avec une matière organique qui aurait pu laisser penser qu'il s'agissait d'une bombe. Les mesures concernant des substances NRBC demeurèrent négatives.

Après quoi, le démineur ouvrit très précautionneusement le colis. Il en sortit une boîte noire sur laquelle un petit écran indiquait le niveau de pressurisation, celui-ci affichait pour le moment « 100 % ». À droite de l'écran, il y avait deux boutons sous lesquels étaient inscrits « Open » et « Close ». L'opérateur appuya une fois sur le bouton Open, provoquant l'apparition sur l'écran d'un message en anglais qui disait : « Confirm opening by pressing open and close simultaneously for ten seconds »¹³². Le démineur enfonça les deux boutons en même temps et un compte à rebours apparut sur l'écran : « 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, 0... » En voyant le zéro apparaître, le militaire lâcha la pression sur les deux boutons, un mécanisme d'ouverture s'enclencha et le couvercle de la boîte s'entrebâilla. À ce moment précis, le compteur Geiger¹³³ s'affola, indiquant une présence radioactive. Ouvrant complètement la boîte, le démineur n'y trouva qu'un petit granule de quelques millimètres de diamètre. Malgré sa petite taille, le message était clair : les terroristes laissaient entendre qu'ils étaient bien en possession de matières radioactives et donc en capacité de faire exploser une bombe sale en plein cœur de Paris.

Le militaire referma la boîte en appuyant sur « close » et appuya immédiatement sur une commande qui activa une douche de décontamination dans le véhicule.

Depuis les différents PC, bureaux et autres salles de réunion, tous avaient regardé ces images avec la même épouvante, leur pire cauchemar venait de prendre forme sous leurs yeux. Au centre de crise du ministère de l'Intérieur, le niveau de risque NRBC était passé d'un seuil de criticité de douze à seize, soit son niveau maximum.

¹³² Confirmer l'ouverture en appuyant sur ouverture et fermeture simultanément pendant dix secondes

¹³³ Instrument permettant de mesurer un grand nombre de rayonnement ionisant. Principe imaginé en 1913 par Hans Geiger et mis au point par Walter Müller en 1928

Immédiatement, le président de la République demanda qu'une visioconférence soit organisée avec le Premier ministre et les ministres, la cellule interministérielle de crise et le PC de crise place de la Concorde. Il était 2 h 55.

À 03 h 00 du matin, tous les membres invités se trouvaient derrière leur écran et le président de la République prit immédiatement la parole.

« Vous connaissez tous la situation... Dans les dix prochaines minutes, je vais devoir prendre des décisions très importantes. Pour ce faire, je vais vous poser plusieurs questions. La première est : Le groupe terroriste à l'hôtel Le Crillon est-il en capacité de faire exploser une bombe sale en plein cœur de Paris ? Je ne veux pas de débat, c'est oui ou c'est non. Pour le parfait déroulé de cette séquence, je vais demander au procureur de la République de Paris Charles Hauffman de répondre à chacune de mes questions. Après quoi, si quelqu'un est d'avis contraire, il pourra se prononcer. Nous n'allons traiter que les sujets d'extrême urgence... Monsieur le Procureur, merci de répondre à ma première question.

— Ma réponse est oui, Monsieur le Président.

— L'un d'entre vous pense-t-il différemment ? Non ? Alors, voici ma seconde question : doit-on lancer un assaut contre l'hôtel Le Crillon ?

— Ma réponse est non, Monsieur le Président. Cela ne fera qu'accélérer le processus et nous perdrons un grand nombre d'otages et d'hommes des groupes d'intervention.

— Des avis contraires ?... Monsieur Hauffman, devons-nous croire les terroristes lorsqu'ils disent « ne pas vouloir s'en prendre à notre peuple » ?

Le procureur hésita avant de répondre à cette question.

« Oui, Monsieur le Président. S'ils avaient voulu générer un carnage sur le plan humain, je suis convaincu qu'ils auraient pu le faire depuis bien longtemps. J'ai tendance à les croire quand ils affirment que leur intention est de nous mettre à terre, nous humilier.

— Sommes-nous en capacité d'évacuer Paris en moins d'une heure et trente minutes ? Je vous pose la question, Monsieur Hauffman, même si je connais votre réponse.

— Non, Monsieur le Président, et cela serait dans un premier temps totalement contre-productif. Il faut que nous passions des ordres de

confinement à la population parisienne. Si évacuation il y a, il est impératif qu'elle se déroule de manière ordonnée et sous notre contrôle.

- Comment allez-vous vous y prendre pour alerter la population ?
- Faute de moyen d'alerte de masse, nous diffuserons des messages avec des consignes précises sur toutes les chaînes de télé et fréquences radio.
- Messieurs, vous êtes d'accord avec ce qui vient d'être dit?... Monsieur le procureur, avons-nous suffisamment de combinaisons NRBC pour toutes les forces de sécurité intérieure déployées aux abords de l'hôtel et assez de pastilles d'iode pour la population d'Île-de-France ?
- La réponse est deux fois non, Monsieur le Président. Concernant les pastilles d'iode, nous en rapatrions depuis différents stocks. Pour les tenues NRBC, il nous sera impossible de faire face dans un délai aussi court. »

Le procureur fut interrompu par le ministre de l'Intérieur.

« Excusez-moi, Monsieur le Président, mais l'on m'informe que Sékou Diara vient d'appeler le commissaire Prévert pour lui dire que nous avons vingt minutes pour évacuer tous les établissements recevant du public¹³⁴ de la rue Boissy d'Anglas et la rue Royale. Il a envoyé au commissaire plusieurs photos de charges explosives dans des lieux qu'il nous est impossible d'identifier. Je préconise, Monsieur le Président, que nous activions immédiatement l'évacuation de tous ces lieux.

- Savez-vous combien de personnes cela représente ?
- Nous n'en avons aucune idée, Monsieur le Président, mais certainement plusieurs milliers avec les hôtels, les bars et les restaurants, sans parler de toutes les personnes qui se sont réfugiées dans ces établissements au moment de l'attaque de l'hôtel.
- Des avis contraires ?... Bien, je valide l'évacuation immédiate de ces établissements. Monsieur le ministre des Affaires étrangères, je vous demande de prévenir toutes les ambassades de la situation et de leur

¹³⁴ Le terme d'Établissement recevant du public (ou ERP) désigne en droit français les lieux publics ou privés accueillant des clients ou des utilisateurs autres que les employés (salariés ou fonctionnaires)

recommander d'évacuer le plus rapidement possible et de quitter Paris. Je valide également l'activation du confinement général de Paris. Comme vous le savez, il y a un peu plus d'une heure, l'état d'urgence a été décrété. Sachez que, conformément à l'article 16 de la Constitution, nous sommes prêts à activer l'état de siège¹³⁵. Je vous remercie pour votre engagement dans l'une des pires situations qu'ait eu à connaître notre pays. »

Et le président de la République clôtura la réunion.

Au même moment, dans la salle de commandement de la préfecture de police, la panique régnait : l'ensemble du système de vidéoprotection de la ville de Paris était paralysé suite à une attaque cyber de grande ampleur.

¹³⁵ Lors de la mise en œuvre de l'article 16 de la Constitution, le président de la République est doté de pouvoirs exceptionnels et concentre les pouvoirs exécutif et législatif. La seule application de l'article 16 a eu lieu en 1961 lors du putsch des généraux d'Alger.

Chapitre XXXIX

20 octobre 2018, 03 h 15. Cela faisait maintenant plusieurs dizaines de minutes que les otages présents dans les salons des Batailles et des Aigles étaient extraits par petits groupes de dix et parqués au niveau de l'entrée principale du palace et dans le bar des Ambassadeurs. Cette soudaine suractivité mettait mal à l'aise les instances policières qui s'interrogeaient quant aux suites de toute cette agitation. Une grande effervescence régnait également dans les rangs des forces de l'ordre et des groupes d'intervention à l'extérieur de l'hôtel. Tous ces remous laissent présager la tempête, pensa Méliсса qui observait leurs mouvements depuis sa suite.

C'est alors que deux véhicules explosèrent boulevard Saint-Germain à proximité de l'Assemblée nationale. Au même instant, deux autres voitures volaient en éclat dans l'avenue Gabriel, à deux pas du restaurant Le Laurent. Il était 03 h 25. Dix minutes plus tard, une autre déflagration très violente se faisait entendre dans l'hôtel de la Marine, un musée situé à peine à quelques dizaines de mètres du Crillon. Ces nouvelles explosions eurent toutes lieu pour la plus part derrière les cordons de sécurité établis par les forces de sécurité intérieure, ce qui eut pour effet de totalement déstabiliser les policiers qui durent sécuriser leur position.

« À tous de PC de crise. Procédez à l'évacuation immédiate de tous les ERP¹³⁶ qui ont été désignés. Tous les civils doivent être dirigés vers le nord-est. »

Après l'ultimatum lancé par Sékou au patron de la SDAT, la salle de commandement de la PP n'avait eu qu'un laps de temps très court pour prévenir un maximum d'établissements, leur demandant de se préparer à une évacuation imminente.

« Monsieur le Préfet de police, avez-vous des informations concernant la paralysie de vos systèmes de vidéoprotection ?

— Le système est totalement hors service, Monsieur le Procureur. Les équipes informatiques de la préfecture sont à pied d'œuvre, mais pour l'instant, nous sommes totalement aveugles. »

¹³⁶ ERP : Établissement recevant du public.

Il était 03 h 35 quand le procureur Hauffman donna le feu vert au préfet de police de Paris pour procéder aux évacuations de tous les établissements recevant du public. D'un coup d'un seul, des centaines, puis des milliers de personnes envahirent les rues en courant à bride abattue, désorganisant davantage, si cela était possible, le travail des forces de sécurité. Au même moment, plusieurs explosions retentirent dans les étages de l'hôtel Le Crillon, générant un vent de panique qui poussa les otages vers les différentes sorties, ce qui accentua encore la confusion déjà ambiante. Quelques minutes auparavant les colliers explosifs avaient été retirés aux otages qui en portaient sans que ces derniers comprennent le but de la manœuvre. Une épaisse fumée noire s'échappait à présent des différentes terrasses du palace.

À 03 h 45 une nouvelle série d'explosions désagrégea des véhicules boulevard Maeshherbes et rue des Capucines, à proximité de l'hôtel Ritz place Vendôme. Elles furent suivies par deux déflagrations de moyenne puissance qui retentirent dans des chambres de l'hôtel Le Bristol, à quelques pas du ministère de l'Intérieur et du Palais de l'Élysée, poussant la direction à activer les procédures d'évacuation.

Dans le même temps, des policiers en poste au rond-point des Champs-Élysées virent surgir dans la nuit un essaim d'une centaine de drones volant à une altitude de cent mètres environ. Par automatisme, plusieurs policiers firent feu sur le nuage de petits aéronefs, déclenchant des explosions à chaque fois que l'un d'eux était touché. Soudainement, la nuée de drones s'écrasa en plein milieu de la plus belle avenue du monde, au niveau du restaurant Le Fouquet's, dans un tonnerre de détonations.

L'anarchie la plus totale régnait dans le centre de la capitale. Les immeubles, les restaurants, les hôtels et autres lieux de tourisme avaient déversé dans les rues parisiennes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui couraient, désorientés par les multiples explosions qui ponctuaient leur fuite. Dans leur précipitation à échapper à cette scène de cauchemar, certains étaient tombés et des bousculades étaient survenues à la sortie des établissements et dans les rues les plus étroites, occasionnant de nombreux blessés parmi la foule en déroute. Totalement débordées, les forces de l'ordre étaient dans l'impossibilité la plus totale de canaliser cette marée humaine qui venait enfoncer littéralement les différents cordons de sécurité.

Au PC de crise de la place de la Concorde et au CIC, les autorités étaient également totalement submergées par cette vague de violence qu'ils vivaient en direct au travers des reportages télévisés des envoyés spéciaux déjà sur les lieux et les différentes annonces radio. Tous les membres des deux cellules de crise étaient restés à leur poste, ne pouvant en leur âme et conscience se résigner à se « mettre à l'abri » dans de telles circonstances.

Vers 04 h 15, un calme fragile semblait s'être emparé de la place de la Concorde. Une petite partie de l'hôtel Le Crillon était en feu malgré l'activation du réseau de sprinklage¹³⁷. Chacun regardait avec angoisse l'heure qui s'écoulait, car l'échéance de 04 h 30 donnée par Sékou pouvait faire totalement basculer la situation.

À l'heure dite, aucune déflagration ne se fit entendre et tous les relevés NRBC restèrent négatifs. Le procureur de la République souhaita attendre encore avant d'autoriser une progression des forces d'intervention au sein du palace. Il était finalement 04 h 45 quand il s'adressa au commandant du GIGN et au chef du RAID.

« Messieurs, vous avez mon feu vert pour que vos hommes investissent l'hôtel Le Crillon ».

Du fait des risques NRBC, il avait été décidé que ce serait le GIGN qui conduirait les opérations.

« À toutes les colonnes. Top action », annonça le général Terhy.

En une fraction de seconde, plusieurs colonnes d'assaut pénétrèrent dans le palace. Harnachés dans leurs tenues NRBC, les mouvements des opérateurs étaient moins fluides, mais leur vigilance était intacte. Des malinois équipés de petites caméras avaient été lancés en précurseur dans l'hôtel, permettant ainsi aux groupes d'intervention de progresser avec un maximum de précaution. Des opérateurs techniques du GIGN, du RAID et de la BRI avaient quant à eux la charge de contrôler les différentes zones à l'aide de drones qui étaient eux aussi équipés de caméras. Les images vidéo étaient retransmises aux opérateurs des différentes colonnes, mais aussi aux parties prenantes en charge de la gestion de cette crise hors norme.

Au fil de leur progression dans les méandres de l'hôtel, les membres des groupes interventions découvrirent des otages qui s'étaient cachés dans des locaux techniques ou qui étaient restés calfeutrés dans leur chambre au

¹³⁷ Système permettant d'éteindre de manière automatique un incendie.

moment de l'attaque terroriste. Tous les otages étaient traités comme de possibles assaillants : ils n'étaient approchés qu'après moult précautions, et après avoir été menottés, ils étaient ensuite évacués de l'hôtel et pris en charge par d'autres équipes à l'extérieur.

« De chef de groupe à autorité. Aucune trace des terros. Pour l'instant, nous décomptons une quarantaine de blessés légers et une cinquantaine d'otages valides. Pas de delta charlie delta¹³⁸. Aucun signal NRBC. Plusieurs kalash et équipements retrouvés dans le hall de l'hôtel. Suite Duc de Crillon entièrement carbonisée, nombreux équipements électroniques et armement. Terminé. »

Les policiers et les gendarmes avançaient avec beaucoup de prudence, car ils savaient que de nombreuses portes et fenêtres étaient piégées avec des explosifs.

« À coup sûr, ils nous ont filé entre les doigts, s'exclama le procureur Hauffman.

- C'est très probable, approuva le chef du RAID.
- C'est du travail d'orfèvre, ajouta le général Terhy. Les enchaînements sur un plan tactique ont été parfaitement exécutés, mais la véritable question est pourquoi ? Tout ça pour ça ?
- Le pourquoi est simple, mon général : humilier la France en nous ridiculisant aux yeux du monde et en fomentant au nez et à la barbe de nos services de renseignement la plus importante opération terroriste que le monde moderne ait connue. Je suis procureur de la République de l'un des pays les plus puissants au monde et, avec tous nos moyens, nous avons été incapables de stopper un groupuscule terroriste d'une dizaine d'individus. Ils ont joué la partie avec plusieurs coups d'avance sur nous, ils nous ont tout simplement rabaissés plus bas que terre. Les Enfants du Levant ont fait une entrée fracassante sur le marché du terrorisme international en une nuit, sans tuer un otage, là où Oussama Ben Laden ou bien Abou Bakr al-Baghdadi ont mis des années. Jusqu'alors, nous avions à faire à des terroristes qui se cachaient dans des grottes et qui nous envoyaient des fanatiques tuer nos concitoyens. Eh bien, aujourd'hui, nous avons à faire face à des terroristes 3.0 qui

¹³⁸ DCD : décédé

maîtrisent comme personne la toile, les réseaux de financement ou bien encore l'art de la clandestinité. Les Enfants du Levant ont ringardisé d'un coup d'un seul Al-Qaida ou l'État Islamique en les propulsant en quatrième division. Rendez-vous compte que lors de ma conférence de presse, je vais devoir dire qu'un essaim de drones a frappé les Champs-Élysées, que des véhicules ont explosé place de la Concorde et dans les rues de Paris, qu'un drapeau des Enfants du Levant – que nous avons pris dans un premier temps pour celui de l'État Islamique – a flotté en plein cœur de Paris, que le système de vidéoprotection de la PP était hors service et j'en passe... Et, cerise sur ce gigantesque gâteau, nous n'avons interpellé aucun des terroristes...

Le procureur semblait totalement à bout de souffle et proche de la syncope. Ceux qui l'écoutaient ne faisaient que confirmer par leur posture leur impuissance.

— Une chose encore : de nombreuses informations concernant cette soirée vont être classifiées « secret défense ». À la moindre fuite dans les médias, je ferai mettre en examen tous les fonctionnaires et militaires qui sont intervenus dans le premier cercle de cette gestion de crise. Je vous conseille vivement de bien vouloir transmettre ce message à vos équipes. À présent, retrouvez-moi ces terroristes ! »

Chacun pensait déjà à toutes les conséquences en matière de lutte antiterroriste qui découleraient de cette nuit du 19 au 20 octobre 2018. Nul doute que l'exécutif allait réagir fortement face à un tel imbroglio sécuritaire. Un grand ménage serait conduit sans aucun doute de la cave aux combles dans de nombreux ministères, à commencer par ceux de l'Intérieur et de la Défense. Les partis politiques d'opposition allaient se déchaîner face à ce qu'ils qualifieraient « d'incompétence du gouvernement à assurer la sécurité des Français ». Les experts en sécurité déferleraient une fois encore sur les plateaux des chaînes d'information en continu pendant de nombreux jours pour expliquer ce qui aurait dû être fait, donnant ainsi l'opportunité aux « haters¹³⁹ » de se déchaîner sur les réseaux sociaux.

¹³⁹ Haters désigne en anglais les personnes qui, en raison d'un conflit d'opinions ou parce qu'ils détestent quelqu'un ou quelque chose, passent leur temps à dénigrer des célébrités, des émissions de télévision, des films, des vidéastes web, etc. sur les réseaux sociaux, ou à commenter des articles sur la Toile

Les colonnes qui progressaient au cœur de l'hôtel rendaient compte régulièrement de leur avancée et des contrôles effectués. Il en était de même pour toutes les équipes déployées dans Paris qui traquaient les terroristes en fuite. Leurs échanges radio étaient toujours suivis en direct par le CIC, mais aussi par le président de la République, lequel avait les yeux rivés sur les images en provenance du palace.

À 07 h 48, le chef de groupe du GIGN annonça la fin des opérations. Le Crillon était entièrement sécurisé. En revanche, les assaillants s'étaient bel et bien volatilisés.

Chapitre XL

Depuis cinq heures du matin, les résidents de la Ferme gardaient les yeux rivés sur des images vidéo en provenance de trois appartements : deux d'entre eux étaient situés dans le 8^e arrondissement de Paris alors que le troisième se trouvait dans le 17^e.

Toute la nuit, les membres d'Épéus avaient suivi toutes les opérations depuis la Ferme à partir des caméras de l'hôtel sur lesquelles Sonia s'était connectée, mais aussi à partir du réseau de vidéoprotection de la PP. Afin d'éviter des dommages collatéraux, de nombreuses actions avaient été pilotées par l'équipe de Gabriel, telles que les explosions des différents véhicules ou celles dans les chambres d'hôtel du Bristol ou du Ritz. La geek de l'équipe était particulièrement satisfaite d'avoir pu pénétrer et contrôler le réseau de vidéoprotection ultra sécurisé de la préfecture de police qui comptait des milliers de caméras. Elle avait expliqué à ses coéquipiers que pour réaliser un tel exploit sans être détectée, elle avait travaillé plus d'un an sur le sujet et avait pu à force de patience et de malice implémenter de nombreux chevaux de Troie dans le système.

Ils avaient également assisté à la transformation physique bluffante de leurs trois jeunes protégés quand, quelques minutes avant l'évacuation du Crillon, tous les Enfants du Levant avaient changé en un temps record de tenue et d'apparence générale, certains arborant même des perruques, avant de s'infiltrer parmi les otages.

En amont de l'opération, Max, le stratège de l'équipe, avait procédé à de savants calculs tenant compte du nombre de personnes qui seraient évacuées du Crillon et des autres établissements du quartier ainsi que du séisme sécuritaire que cette évacuation allait engendrer, pour définir jusqu'à quelle distance les membres du commando pourraient se fondre dans la masse sans risquer de se faire contrôler par les forces de l'ordre. Compilant toutes ces données, il avait également estimé quel serait le meilleur itinéraire pour les Enfants du Levant pour rejoindre les planques qui leur avaient été assignées. Le plan était simple : les trois équipes devaient se mettre au vert pendant plusieurs jours avant d'être exfiltrées par une autre équipe. Il avait été décidé que Chergui et Souleymane occuperaient, chacun avec leur bande, deux

appartements du 8^e arrondissement tandis que les trois jeunes membres d'Epéus seraient logés dans le 17^e. Au moment de la répartition des équipes et des planques, Souleymane avait exigé qu'Amir son fidèle lieutenant reste avec Sékou, Mélissa et Akim. Malgré une certaine réticence du jeune leader du groupe, celui-ci avait fini par accepter.

Grâce à la minutieuse préparation orchestrée par Max, chaque équipe était parvenue à gagner sans encombre les trois appartements.

Gabriel entra dans la salle de briefing et se dirigea vers les membres de l'équipe chargés de leur surveillance.

« Vous pouvez me faire un point de situation ? »

Max répondit le premier.

« Nous sommes dans les clous. Ils ont tous rejoint dans les temps et sans difficulté leur planque respective et ne semblent pas avoir été détectés. Pour le moment, ils se reposent et sont calmes.

— J'ai ouvert à 08 h 47 une brèche qui va permettre à la PP de récupérer la main sur leur vidéo, enchaîna Sonia. La tension est toujours très élevée dans Paris et il y a des barrages à tous les coins de rue.

— Et comment vont nos trois protégés ?

— Ils vont bien, répondit à son tour Clara, mais ils sont stressés par la présence d'Amir. »

Comme à son habitude, Gabriel affichait un calme olympien, un calme qui avait fini par contaminer tout le groupe après ces très longs mois de cohabitation. Jean-Michel et Arthur attirèrent l'attention des autres membres de l'équipe.

« Ils se mettent en place dans les cages d'escaliers et sur les toits, bafouilla Jean-Michel. Ils vont vite, ils vont taper. »

L'horloge présente dans la salle de commandement affichait 10 h 06.

Dans la salle de crise du CIC, le procureur Hauffman regarda droit dans les yeux le commandant du GIGN, puis le chef du RAID et celui de la BRI.

« C'est à vous de jouer, Messieurs.

— D'autorité à tous. Top action. »

Dans le même instant, dans trois appartements, des portes volèrent en éclat. Depuis les paliers dévastés, les opérateurs jetèrent par les trous béants de l'entrée des grenades flash et lacrymogènes avant que les colonnes investissent les appartements. Au même moment, d'autres opérateurs y pénétraient par les différentes fenêtres. Les uns criaient « Police ! » et les autres « Gendarmerie ! ».

Face à l'intrusion, les occupants de deux appartements ripostèrent immédiatement, faisant feu avec des armes de poing sur les opérateurs des groupes d'intervention, ce qui entraîna chez ces derniers des réponses immédiates et ciblées. En quelques secondes, tout fut terminé.

« Zone Alpha. Salon, RAS.

— Salle de bain, RAS.

— Chambre 1, RAS.

— Chambre 2, RAS.

— Quatre cibles neutralisées. »

Dans le centre interministériel de crise, tous poussèrent un soupir de soulagement.

Les messages radio, en tout point similaires, qui suivirent quelques secondes plus tard en provenance du deuxième appartement, finirent de les rassurer.

Dans le troisième appartement, l'inspection des pièces avait donné le même rapport radio à la différence que le chef de colonne avait terminé ses annonces par :

« Zone Charlie. Appartement vide, pas de cible ».

La surprise remplaça l'optimisme qui s'était installé chez les personnes présentes dans la salle de crise dans laquelle les messages radio continuaient d'affluer.

« Zone Alpha, les quatre cibles sont décédées.

— Zone Bravo, deux cibles décédées et deux en urgence absolue. »

Deux médecins du RAID s'affairaient autour des blessés, équipés d'un masque à gaz du fait d'une présence encore massive de gaz lacrymogène.

Les assauts avaient été suivis en direct depuis la salle de crise du ministère de l'Intérieur par le président de la République, quelques ministres et plusieurs directeurs généraux des ministères de l'Intérieur et de la Défense. Parmi cette assemblée composée par les plus hauts fonctionnaires et

militaires de l'État français, il y avait Henri Prévert, invité par le Président de la République et le ministre de l'Intérieur à les rejoindre en salle de crise.

Plus tôt dans la matinée, à exactement 07 h 02, le commissaire de la SDAT avait reçu un SMS anonyme sur son téléphone personnel qui lui indiquait trois adresses, toutes dans le 8^e arrondissement. Immédiatement, le commissaire avait contacté le procureur Hauffman et sa hiérarchie. Il avait été immédiatement décidé de procéder à une surveillance discrète des trois logements.

À 08 h 30, l'un des groupes de surveillance, posté dans un-immeuble en face, parvint à filmer un homme qui regardait discrètement la rue en se dissimulant derrière un rideau. Après avoir fait mouliner de puissants logiciels de reconnaissance faciale, l'individu fut formellement identifié comme étant Souleymane Chabane. Aux deux autres adresses, il n'avait pas été possible d'identifier le moindre des occupants. Des empreintes thermiques avaient été captées dans deux des trois appartements.

Face à une telle situation, le procureur Hauffman avait ordonné des perquisitions des lieux, celles-ci devaient être réalisées dans les meilleurs délais. Les trois patrons des groupes d'intervention avaient préparé avec leurs équipes les trois interventions qui devaient plus que jamais surprendre les occupants des appartements, et ce en pleine journée, sans pour autant que ces intrusions « musclées » se transforment en Fort Alamo. En moins de deux heures, les schémas tactiques étaient bouclés et les équipes prêtes à intervenir.

« À autorité de chef de groupe. Les identités des individus neutralisés en zone Alpha sont Mohamed Chergui, Mustapha Slimani, Ali Brahimi, Youcef Brahimi. En zone Bravo, les identités des deux décédés restent inconnues à ce stade. L'identité d'un des deux blessés est inconnue et l'autre est Souleymane Chabane. »

Dans les minutes qui suivirent ces opérations, une notice rouge¹⁴⁰ fut diffusée par Interpol¹⁴¹ à toutes les polices du monde afin de traquer Sékou Diara, Mélissa Picard, Akim Messaoudi et Amir Sara.

En salle de crise du ministère de l'Intérieur, le président Maréchal se leva.

¹⁴⁰ Souvent faussement appelé mandat d'arrêt international

¹⁴¹ Organisation internationale de police criminelle (OIPC) ou Interpol

« Nous venons de neutraliser huit des douze terroristes qui ont semé la terreur sur notre sol. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas remporté une telle victoire. Mais, gardez bien à l'esprit que l'obscurantisme et le fanatisme gangrènent le monde, qu'il s'agisse de terroristes djihadistes ou d'individus d'ultra droite ou de gauche, et que ces individus n'hésiteront pas un instant à continuer à utiliser la violence comme mode d'expression... Nous devons plus que jamais faire évoluer notre regard sur le monde, mais aussi les méthodes avec lesquelles nous combattons ces enragés. Nous devons écrire notre futur avec un regard neuf et avec des postures disruptives s'agissant de l'éducation et de tous ces jeunes qui se font englober par des précheurs dans des caves de quartiers dans lesquels nous n'avons plus accès. »

Les deux directeurs généraux de la police et de la gendarmerie se regardèrent, puis se levèrent tous les deux pour marquer leur respect à celui qui s'exprimait. Immédiatement, toutes les personnes assises firent de même. Le président Maréchal fut surpris par cette marque de déférence. Il s'arrêta quelques instants et regarda ces femmes et ces hommes dont le quotidien était de servir leur pays. Puis le président poursuivit son discours.

« Dans un monde qui n'a jamais été aussi violent sur de nombreux plans, nous devons être une source de sérénité, mais également de fermeté. Ce n'est qu'en trouvant un équilibre que nous pourrons enfin grandir ensemble... Pour conclure, je vais citer Albert Einstein qui disait « qu'aucun problème ne peut être résolu sans changer le niveau de conscience qui l'a engendré » Vous savez mieux que quiconque que les difficultés auxquelles nous aurons à faire face ne pourront être que grandissantes. Je demande aux ministres de l'Intérieur et de la Défense de ne procéder à aucun limogeage dans leurs services, car je suis convaincu que la nuit que nous venons de passer restera à jamais gravée dans tous les esprits de ceux qui ont eu un rôle à jouer dans la résolution de cette crise majeure. Je veux que toutes ces personnes racontent aux plus jeunes et à ceux qui serviront leur pays pourquoi les mailles d'un filet sont toujours trop larges. Je vous remercie pour votre attention, mais aussi pour avoir choisi de servir la France. »

Le Président de la République quitta la salle de crise.

Dans l'appartement du 17^e arrondissement, Sékou, Mélissa, Akim et Amir étaient scotchés devant leur écran de télévision. Selon les dires des chaînes

d'information en continu, sept terroristes avaient été neutralisés par les groupes d'intervention et deux d'entre eux étaient dans un état critique. Sans qu'aucun nom ne soit encore évoqué, tous les quatre avaient compris que les plaques de Souleymane et Chergui avaient été prises d'assaut.

Interrompant les échanges entre les experts en sécurité présents sur le plateau, la journaliste de BFM TV annonça soudainement que la chaîne avait pu avoir accès aux notices rouges diffusées par Interpol. Sur un ton très solennel, elle cita les noms et prénoms des quatre individus à présent recherchés par toutes les polices du monde. Au fur et à mesure que les noms étaient communiqués, la photo de la notice apparaissait sur les écrans.

« Eh bien, voilà, nous sommes célèbres, déclara Amir avec un petit sourire en coin.

— Et cela te fait marrer ?

— Oui, mon cher Akim, parce que les Enfants du Levant sont rayonnants. »

En entendant cette phrase qu'ils avaient tous les trois apprise par cœur juste avant de quitter la Ferme, les trois jeunes membres d'Épéus furent totalement sonnés.

« Tu peux répéter ce que tu viens de dire ? demanda Sékou.

— Les Enfants du Levant sont rayonnants. »

Arborant un air malicieux, Amir ne cachait pas le plaisir qu'il avait à leur répéter cette phrase. Il ajouta, avec un grand sourire :

« Je peux même rajouter que j'ai hâte de revoir Clara, Drago et Arthur. Je ne connais pas Gabriel, Max, Jean-Michel, Michael et Sonia, mais j'ai beaucoup entendu parler d'eux. Et de Ike !

— Mais... comment et quand ? s'exclama Mélissa.

— Vous pensiez être les premiers membres d'Épéus ? Eh bien, non. En fait, c'est moi le premier. Et je peux même vous dire que vous n'êtes pas les numéros deux, trois et quatre. Par contre, vous êtes les premiers à avoir mené une mission d'une telle ampleur.

— Mais alors, combien sommes-nous au sein d'Épéus ? Et depuis quand as-tu été recruté ? demanda Sékou.

— Je ne sais pas exactement combien nous sommes, mais beaucoup. Je ne connais que cinq autres membres actifs avec lesquels j'ai travaillé. J'ai été recruté par le prédécesseur de Clara, Antoine, un vieux de la vieille de la DGSE. Je n'avais que 17 ans et cela fait maintenant neuf

ans que je suis opérationnel. Tout comme vous, j'ai eu le droit aux entraînements tactiques, aux sauts en parachute, aux managements des armes et même à la prison pendant un an.

- C'étaient quoi tes missions ? demanda à son tour Akim.
- L'objectif des premiers membres d'Épéus était d'infiltrer les bandes de dealers dans les cités, mais aussi des groupes appartenant au grand banditisme. Puis, à partir de 2015, certains d'entre nous ont eu pour mission de travailler sur des groupes de salafistes. Tout comme vous, nos actions ont été grandement facilitées parce que nous avions une légende toute faite : nous avons tous grandi dans des quartiers et avant d'être recruté, nous étions tous connus pour des petits délits par les forces de l'ordre. »

Depuis qu'il avait révélé son appartenance à Épéus, Amir s'était transformé ; sa gestuelle, son visage, son vocabulaire n'étaient plus les mêmes. Le jeune homme de 28 ans parlait tranquillement avec un sourire qui éclairait son visage.

« Tu as fait de la prison ? interrogea Mélissa.

- Oui, pendant un an. Je me suis fait coincer volontairement sur un deal, car je devais infiltrer un groupe de barbus à Fleury-Mérogis. Et j'ai fait le job, je sais pourquoi j'ai signé. Et puis, pendant un an, j'ai été très occupé à Fleury... »

Akim éclata d'un petit rire.

« J'imagine la tête de toute l'équipe à la Ferme en train de nous regarder et nous écouter parler tous les quatre.

- Comment as-tu fait pour te retrouver avec nous dans cet appartement ? continua Mélissa
- C'est simple, j'ai foutu le bordel dans l'esprit de Souleymane en lui disant qu'il serait plus prudent que je reste avec vous au cas où vous voudriez nous la faire à l'envers.
- J'ai encore une question : pourquoi l'équipe ne nous a-t-elle pas dit que nous avions un allié ?
- Parce que vos comportements auraient été différents. Et puis Mélissa ne m'aurait pas cassé la gueule au moment du transfert après l'épisode de l'usine. »

Les yeux rieurs, tout en affichant un air de défi, Amir se tourna vers la jeune femme.

« D'ailleurs, il va falloir que je te parle, Mélissa, lorsque nous aurons le temps... Car j'ai une revanche à prendre.

— Avec plaisir », répondit l'intéressée sur le même ton, tout en souriant. Tous avaient baissé la garde, sentant qu'ils pouvaient faire confiance à ce nouveau venu.

Les quatre jeunes gens s'arrêtèrent brusquement de parler pour lire un communiqué des Enfants du Levant qui avait été diffusé aux nombreuses agences de presse françaises et étrangères et qui était à présent repris par BFM.

« Les Enfants du Levant saluent la bravoure de nos soldats lors des combats menés cette nuit sur la terre des mécréants en France. Notre lutte ne fait que commencer et nous allons continuer à vous humilier comme vous humiliez depuis des années nos frères et nos sœurs. Nous n'aurons de cesse de voir nos couleurs flotter sur le monde. »

« Nous voilà vraiment célèbres, marmonna Akim.

— Tu es au courant de la suite des opérations ? demanda Sékou à Amir.

— Oui, nous nous reposons pendant une semaine dans l'appartement en attendant que la situation se calme à l'extérieur. Puis nous serons exfiltrés par des équipes de Shadow : toi et Mélissa vers la Libye et Akim et moi vers la Syrie.

Mélissa se leva, elle se dirigea vers Amir et le prit dans ces bras.

« Bienvenue dans l'équipe. Je suis ravie de connaître le vrai Amir. »

Puis la jeune femme alla jusqu'à Sékou et Akim pour les enlacer, eux aussi, avant de dire très calmement « Je vais voir si j'ai de quoi vous faire des muffins ».

À la Ferme, tous avaient suivi les échanges entre les membres d'Épéus et étaient satisfaits de ce qu'ils avaient vu et entendu. Le contact avec Amir s'était déroulé conformément aux prédictions de Clara qui connaissait mieux que quiconque les quatre jeunes gens.

« Bon, je vous rappelle que nous avons encore du pain sur la planche, intervint Gabriel, puisque maintenant nous avons un groupe terroriste mondialement connu à faire exister... Mais avant cela, nous allons nous

reposer à tour de rôle et garder un œil très attentif sur les activités de tous ceux qui traquent nos protégés. Vous avez tous fait du sacré bon boulot. »

Ike s'était assis devant l'un des écrans qui diffusaient des images de l'appartement et aboyait en remuant la queue dès qu'il apercevait Mélissa.

Chapitre XLI

30 octobre 2018. Gabriel, Clara et Max avaient été invités à une réunion chez Jean Latour. Le général de la Rivière, qui devait également y assister, avait précisé à Gabriel que cette rencontre serait informelle et qu'elle devait être entourée du plus grand secret. Il avait été décidé que Max y serait convié, en partie pour faire la connaissance du fondateur d'Épéus, mais surtout pour apporter des éclairages sur les choix tactiques qui avaient été mis en œuvre durant cette opération.

Les trois invités avaient fait le choix d'arriver séparément aux bureaux de la JLT Holding, en prenant grand soin de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Après avoir été contrôlé par le service de sécurité de l'industriel, le trio fut accueilli par Paul de la Rivière, puis conduit immédiatement dans la salle de réunion dans laquelle Gabriel avait rencontré la toute première fois le milliardaire. Intrigués par la structure en verre qui occupait presque toute la pièce, Clara et Gabriel expliquèrent à Max qu'il s'agissait en fait d'une cage de Faraday de toute dernière génération.

Tout en les invitant à s'installer d'un côté de la grande table de réunion, le général leur indiqua que Jean Latour devait arriver d'ici quelques minutes avec un invité qu'ils reconnaîtraient sans aucun doute. La consigne qui suivit était claire : il ne fallait en aucun cas mentionner le nom ou le statut de l'homme qu'ils allaient rencontrer. Tous les trois furent bien évidemment interpellés par cette étrange demande, qui plus est dans un espace aussi sécurisé.

La porte de la salle de réunion s'ouvrit et Jean Latour entra le premier et se dirigea en silence vers l'équipe d'Épéus qui s'était aussitôt levée.

« Clara, Messieurs.

— Bonjour, Monsieur, répondirent-ils d'une seule voix.

L'invité mystère emboîta le pas de l'industriel et tous trois le reconnurent effectivement sans aucune hésitation.

« Bonjour, Madame. Bonjour, Messieurs.

— Bonjour, Monsieur.

Après avoir refermé derrière eux la porte de la cage de Faraday, les deux hommes prirent place face aux membres d'Épéus de l'autre côté de la table

de réunion. Installé entre le général et le millionnaire, l'invité prit immédiatement la parole.

« Le moins que l'on puisse dire est que vous avez semé ces derniers mois, et tout particulièrement dans la nuit du 19 au 20 octobre, un chaos qui a dépassé de très loin ce que je pouvais imaginer... »

L'homme s'exprimait avec franchise et simplicité. Son regard à la fois vif et amical passait rapidement d'un membre à l'autre.

« Avant d'entamer notre petite réunion, il y a une chose qu'il faut que vous sachiez. Lorsque Jean a créé Épéus il y a maintenant plusieurs années, il n'était pas tout seul, il avait un associé dans cette folle aventure. Et cet associé, c'était moi. Depuis, de nombreux autres associés nous ont rejoints. »

Clara, Gabriel et Max écoutaient consciencieusement l'homme qui leur faisait face. Sa présence à cette réunion dépassait de très loin ce qu'ils avaient pu imaginer concernant Épéus.

« Sachez aussi que j'ai suivi de très près toute votre opération, grâce notamment au compte-rendu régulier du général de la Rivière. Je voudrais aujourd'hui que vous m'expliquiez pourquoi cette mission a été couronnée de succès. »

Gabriel laissa à Max le soin de lui répondre.

« Monsieur, la réponse à votre question se nomme *stratégie*. Il ne s'agit pas ici d'un simple mot, ce terme à un esprit qu'il faut nourrir sans cesse, sans quoi la stratégie que vous déploieriez ne fera pas long feu. Bâtir une stratégie c'est prévoir l'avenir, c'est vivre dans le futur, c'est anticiper des réactions qui n'ont aucune existence dans le présent. Bâtir une stratégie c'est aussi emprunter des voies qui ne sont pas encore des routes et encore moins des autoroutes... Pour valider une stratégie qui a été élaborée, il faut que ceux qui en prendront connaissance vous disent que vous êtes fous et que cela ne fonctionnera jamais.

- Si j'avais eu à lire la stratégie que vous avez mise en œuvre, croyez-moi, je vous aurais dit sans aucun doute que vous étiez totalement cinglé.
- Merci, Monsieur, répondit Max avec un petit sourire avant de reprendre. Tout l'exercice dans les stratégies que nous avons élaborées collégialement était de créer des légendes, de faire se rencontrer des personnes qui ne se connaissaient pas, de générer des événements, de semer des fils sur lesquels tirer, de donner du corps

et une âme à chacune des actions mises en œuvre, mais aussi de façonner trois jeunes gens pour en faire des soldats, mais aussi et surtout de véritables stratèges. »

Par ses paroles et celles qui suivirent, Max était parvenu à transporter son auditoire dans son univers de fin tacticien. Tous voyaient sur le grand échiquier les pièces bouger, les pièces qui étaient sacrifiées, les moments de doute, et ces visions à long terme qui permettent d'aboutir au fameux « échec et mat ».

« Durant ces longs mois, nous n'avons jamais été dans la réaction, mais dans l'anticipation. Nous avons toujours anticipé les situations – que nous qualifions de non conformes – qui se sont présentées. Nous avons pronostiqué des événements et des situations en jouant sur des suppositions, des éléments factuels, des profils d'individus et nos propres pions qui sont venus se placer dans un jeu qui déjà avait commencé bien avant nous... Contrairement à ce que certains pourraient penser, la stratégie n'a rien à voir avec de la magie, et cela même si nous créons l'illusion... Par exemple, nous avons fait en sorte que Chergui rencontre Manolo en prison, car nous savions que le gitan et le patriarche étaient de gros pourvoyeurs d'armes de guerre. Et lorsque Manolo est sorti de prison, il a appris que Pedro avait un nouveau fournisseur d'armes qui était en fait un homme de la team Shadow.

- Pourquoi une telle manipulation ?
- Nous avons besoin de connaître les planques de Chergui. Pour ce faire, nous avons équipé toutes les armes qui lui ont été livrées de petits traceurs, ce qui nous a permis très rapidement d'identifier la maisonnette du sudiste à Brignoles. Par la suite, nous avons fait en sorte que la DCPJ reçoive une information anonyme qui localisait toutes les armes qui avaient été vendues par Chergui... Mais l'opération la plus compliquée à monter sur le plan tactique a été celle de l'interpellation de Sékou, Mélissa et Akim par la SDAT. Pour cette opération, les paramètres étaient multiples, mais les inconnus dans l'équation aussi. Nous n'étions pas certains que l'erreur de procédure allait fonctionner malgré les chambardements que nous avons créés et la présence au sein de la SDAT d'un policier que nous avons pu retourner. La chance était manifestement de notre côté.
- Que vous croyez, Max... s'exclama spontanément l'inconnu.

Max, Clara et Gabriel continuèrent de détailler les artifices et les faux-semblants qu'ils avaient disséminés tout au long de ces mois avant que celui dont il ne devait pas prononcer le nom ne reprenne la parole.

« Les Enfants du Levant sont passés en quelques mois du statut de start-up du terrorisme djihadiste au statut de multinationale. Avec le rayonnement que vous avez su créer avec l'attaque de l'hôtel Le Crillon, vos trois recrues – sans oublier Amir – vont pouvoir combattre le diable dans son antre. Nous allons pouvoir identifier tous ceux qui voudront rejoindre les rangs des Enfants du Levant et être au cœur du djihadisme international. Nous allons ringardiser les méthodes de groupuscules tels qu'Al-Qaida ou l'État Islamique. Avec la démonstration du Crillon, les fous de Dieu vont être moins nombreux à vouloir mourir en martyr et rejoindre les soixante-douze vierges à la virginité éternelle. Nous n'allons plus traquer ces barbares, mais les attirer à nous pour les neutraliser... Nous comptons dans le monde des dizaines d'agents actifs avec des soutiens que je vous laisse le soin d'imaginer. Nous avons dépensé des centaines de milliards pour lutter contre le terrorisme avec les résultats que vous connaissez, nous allons maintenant pouvoir changer de braquet... Je vous remercie très sincèrement ainsi que vos camarades pour le travail que vous avez accompli. Mais gardez bien en tête que votre mission ne fait que commencer. »

L'invité de Jean Latour se leva lentement en demandant aux personnes autour de la table de ne pas bouger, il salua l'assemblée et quitta la salle.

Jean Latour et Paul de la Rivière remercièrent chaleureusement leurs trois invités tout en précisant que leur feuille de route leur serait transmise très rapidement. Puis, les trois membres d'Épéus prirent congé.

Dans le couloir qui le ramenait vers la sortie, Gabriel croisa Tham, le garde du corps du général, qui se dirigea vers lui et lui serra la main en disant « Good job, my friend » avant d'aller rejoindre le général.

En sortant du bâtiment, les trois amis se séparèrent. Gabriel décida de remonter l'avenue François 1^{er} et de marcher afin de digérer cette réunion qu'il considérait comme surréaliste. Il cherchait un autre mot pour remplacer surréaliste, mais il ne parvenait pas à en identifier un qui puisse être à la hauteur de ce qu'il venait de vivre.

« Bonjour, Gabriel. »

L'officier sursauta et fut ramené très violemment à la réalité face à l'homme qui venait de le saluer et qu'il avait immédiatement reconnu. Gabriel

regarda autour de lui afin de détecter des éléments potentiellement hostiles. L'homme semblait seul.

Avec un véritable aplomb, Gabriel répondit.

« Je crois, Monsieur, que vous faites erreur. Je ne pense pas avoir le plaisir de vous connaître.

— Ce que vous venez de dire est en partie juste. Mais dans les faits, vous me connaissez parfaitement bien pour m'avoir étudié sous toutes les coutures.

— Je pense vraiment, cher Monsieur, que vous faites erreur sur la personne.

— Alors, dans ce cas, je vais me présenter. Je suis le procureur de la République Charles Hauffman et je voulais simplement vous dire que les Enfants du Levant sont rayonnants. »

Puis, le procureur passa son chemin.

Finalement, nul besoin de remplacer le mot surréaliste, se dit Gabriel qui, après un bref instant à rester immobile, poursuivit sa route.

REMERCIEMENTS

Un grand merci
à Stéphanie MIGLIERINA et Richard VINCENT
qui furent mes premiers lecteurs et correcteurs.

Achevé d'imprimer en mai 2023

Image de couverture : Karine Lecou
Imprimé dans l'Union Européenne
Dépôt légal mai 2023